

Legendes Normandes

Gaston Lavalley

Table of Contents

<u>Legendes Normandes</u>	1
<u>Gaston Lavalley</u>	1
<u>BARBARE</u>	2
<u>I. La Deesse de la Liberte</u>	2
<u>II. Le Club</u>	8
<u>III. Le Proscrit</u>	12
<u>IV. Une crise domestique</u>	15
<u>V. Desespoir de Dominique</u>	20
<u>VI. Le Pont de cordes</u>	24
<u>MICHEL CABIEU</u>	31
<u>I</u>	31
<u>II</u>	35
<u>III</u>	38
<u>IV</u>	40
<u>LE MAITRE DE L'OEUVRE</u>	41
<u>PROLOGUE. Les deux touristes</u>	41
<u>I. Pierre Vardouin</u>	44
<u>II. A propos d'une fleur</u>	47
<u>III. Maitre et apprenti</u>	51
<u>IV</u>	56
<u>V. Deux martyrs</u>	67
<u>EPILOGUE. Visite chez l'ex-magistrat</u>	78
<u>L'HOTEL FORTUNE</u>	81
<u>I. Le Reve</u>	81
<u>II. Le renvoi</u>	88
<u>III. Louis XVI</u>	97

Legendes Normandes

Gaston Lavalley

This page copyright © 2004 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

- BARBARE

- I. La Deesse de la Liberte.
- II. Le Club.
- III. Le Proscrit.
- IV. Une crise domestique.
- V. Desespoir de Dominique.
- VI. Le Pont de cordes.

- MICHEL CABIEU

- I
- II
- III
- IV

- LE MAITRE DE L'OEUVRE

- PROLOGUE. Les deux touristes.
- I. Pierre Vardouin
- II. A propos d'une fleur.
- III. Maitre et apprenti.
- IV
- V. Deux martyrs.
- EPILOGUE. Visite chez l'ex-magistrat.

- L'HOTEL FORTUNE

- I. Le Reve.
- II. Le renvoi.
- III. Louis XVI.

Credits: Christine De Ryck and the Online Distributed Proofreading Team.

LEGENDES NORMANDES

PAR

GASTON LAVALLEY

1867

* * * * *

LEGENDES NORMANDES

BARBARE

I. La Deesse de la Liberte.

La petite ville de Bayeux avait mis, ce jour-là, ses habits de fête. Les rues étaient pleines de monde. De temps en temps, de bruyantes detonations faisaient trembler les vitres. Le mouvement, le bruit, l'odeur de la poudre, le parfum des fleurs qu'on foulait aux pieds ou qui s'épanouissaient en fraîches guirlandes aux étages supérieurs, les drapeaux qui flottaient au vent, les clameurs de la foule, tout annonçait, tout respirait la joie. Là, des bandes d'enfants bondissaient, se jetant à travers les jambes des promeneurs pour ramasser dans la poussière une rose à moitié flétrie. Ailleurs, des mères de famille donnaient fièrement la main à de jolies petites filles, blondes têtes, doux visages, beautés de l'avenir, dont on avait caché les grâces naissantes sous un costume grec du plus mauvais goût. Et partout de la gaieté, des hymnes, des chansons! À chaque fenêtre, des yeux tout grands ouverts; à chaque porte, des mains prêtes à applaudir.

C'est que, depuis longtemps, on n'avait eu pareille occasion de se rejouer. La municipalité de Bayeux venait de recevoir trois pierres de la Bastille, sur lesquelles on avait fait graver *les droits de l'homme*; et l'on devait profiter de cette circonstance pour inaugurer les bustes de Marat, de Le Pelletier et de Brutus.

Tandis que la foule encombraient les abords de l'hôtel de ville et préludait à la fête officielle par des cris de joie et des chants patriotiques, une petite maison, perdue dans un des faubourgs les plus retirés de la ville, semblait protester, par son air paisible, contre cette bruyante manifestation populaire.

Les fenêtres en étaient fermées, comme dans un jour de deuil. De quelque côté que l'œil se tournât, il n'apercevait nulle part les brillantes couleurs de la nation. Aucun bruit n'arrivait de l'intérieur; on n'entendait que le murmure du vent qui se jouait dans les contrevents, ou qui passait en sifflant dans la serrure. C'était l'immobilité, le silence de la tombe. Comme un corps, dont l'âme s'est envolée, cette sombre demeure semblait n'avoir ni battement, ni respiration.

Cependant la vie ne s'était pas retirée de cette maison.

Une jeune fille traversa la cour intérieure en sautant légèrement sur la pointe des pieds, s'approcha d'une porte massive, qu'elle eut grand-peine à faire rouler sur ses gonds, et entra, à petits pas, sans bruit, et en mettant les mains en avant, dans une pièce assez sombre pour justifier cet excès de précaution.

Un vieillard travaillait dans un coin, auprès d'une fenêtre basse. Le jour le frappait en plein visage et accusait vivement la maigreur de ses traits. La jeune fille s'avança vers cet homme, et, lorsqu'elle apparut dans cette traînée lumineuse, ou se baignait l'austère physionomie du vieillard, ce fut un spectacle étrange et charmant.

On aurait pu se croire transporté devant une de ces toiles merveilleuses de l'école espagnole, où l'on voit une blonde tête d'ange qui se penche à l'oreille de l'anachorète pour lui murmurer de ces mots doux comme le miel, et qui lui donnent un avant-goût des joies célestes.

Il est fort presumable, en effet, que le digne vieillard était plus occupé des choses du ciel que de ce qui se passait sur la terre. À peine la jeune fille eut-elle posé familièrement la main sur son épaule qu'il se releva brusquement, comme s'il eut senti la pression d'un fer rouge.

Legendes Normandes

- Ah! fit-il avec terreur... c'est vous, mademoiselle Marguerite?
- Eh! sans doute... Je t'ai donc fait peur?
- Oh! oui... C'est-a-dire non... Ce sont ces gueux de patriotes qui me font sauter en l'air avec leurs maudites detonations!
- Au moins ces coups de fusil ne font-ils de mal a personne.
- Pouvez-vous parler ainsi, mademoiselle!... vous, la fille de monsieur le marquis!
- Lorsque les hommes s'amusent, mon bon Dominique, ils ne songent pas a nuire a leur prochain.
- Ils insultent a notre malheur!
- Voyons. Je suis sure que ta colere tomberait comme le vent, si mon pere te donnait la permission d'aller a la fete.
- Moi?... j'irais voir de pareils coquins?...
- Oui... oui... oui...
- Il faudrait m'y trainer de force!
- Que tu es amusant!
- Et encore je ne regarderais pas... Je fermerais les yeux!
- Tu les ouvrirais tout grands!
- Ah! mademoiselle, vous me meprisez donc bien?
- Du tout. Mais je te connais.
- Vous pouvez supposer?...
- J'affirme meme que tu ne resterais pas indifferent a un tel spectacle... Une fete du peuple?... Je ne sais rien de plus emouvant!
- Le fait est, reprit Dominique en se calmant tout a coup, qu'on m'a assure que ce serait tres-beau!
- Tu t'en es donc informe?...
- Dieu m'en garde!... Seulement, en faisant mes provisions, ce matin, j'ai appris...
- Si tu fermes les yeux, tu ne te bouches pas les oreilles.
- Dame! mademoiselle, quand on tient un panier d'une main et son baton de l'autre...
- On est excusable, j'en conviens... Alors, tu as appris?...

Legendes Normandes

—Qu'on doit porter en triomphe la deesse de la Liberte... Toute la garde nationale sera sous les armes!

—Vraiment!

—Le cortege aura plus d'une demi-lieue de long. Un cortege magnifique!... Quelque chose comme la promenade des masques au carnaval!

—Imprudent!... Si l'on nous entendait!...

—Oh! je ne redoute rien, moi! Les patriotes ne me font pas peur!... Et, si je ne craignais d'etre gronde par monsieur le marquis, j'irais voir leur fete, rien que pour avoir le plaisir de rire a leurs depens!

—Ainsi, sans mon pere?...

—Sans monsieur le marquis, je les poursuivrais deja de mes huees!

—Et si je prenais sur moi de t'accorder cette permission?

—Monsieur le marquis ne me pardonnerait pas cette escapade.

—S'il l'ignorait?

—Vous ne me trahiriez pas?

—A coup sur... Je serais ta complice.

—Quoi! mademoiselle, vous auriez aussi l'idee d'aller a la fete?

—J'en meurs d'envie!... Il y a si longtemps que je suis enfermee dans cette tombe! S'il est vrai que les morts sortent quelquefois du sepulcre, les vivants doivent jouir un peu du meme privilege.

—Mademoiselle n'a pas l'intention de se moquer de moi?

—Regarde-moi, dit la jeune fille.

A ces mots, elle entra tout entiere dans la zone lumineuse qui rayonnait a travers l'etroite fenetre. Le vieux domestique poussa un cri de surprise.

—Mademoiselle en femme du peuple!

—Tu vois que je pense a tout. Si je fais une folie, on ne m'accusera pas de legerete. Tu me donneras le bras, je passerai pour ta fille, et personne ne songera a nous inquieter. Viens vite!

Dominique ne se le fit pas dire deux fois. Il laissa la sa brosse et les souliers qu'il nettoyait, prit sa casquette, traversa rapidement la cour, sur les pas de sa maitresse, et ouvrit avec precaution la porte de la rue.

—Monsieur le marquis ne se doutera de rien? dit-il a la jeune fille, lorsqu'ils se trouverent dehors.

—Il fait sa correspondance. Nous avons deux bonnes heures de liberte! repondit Marguerite.

Puis elle passa son bras sous celui du vieillard, qu'elle entraîna vers le centre de la ville.

Legendes Normandes

Il etait temps. Le cortege s'etait mis en marche et gravissait lentement la principale rue de la ville. C'etaient d'abord les bataillons de la garde nationale. Rien de plus pittoresque et de plus martial que l'aspect de ces soldats bourgeois. Artisans pour la plupart, ils n'avaient eu ni le temps ni le moyen de s'enfermer dans un riche uniforme. Mais ils savaient la patrie en danger. Leurs fils mouraient a la frontiere, et, tandis que le plus pur de leur sang arrosait les bords du Rhin ou grossissait les eaux de la Loire, ils etaient prêts a sacrifier leur vie pour la defense de leurs foyers. Et personne alors ne songeait a rire en voyant ce singulier assemblage de piques, de batons, de sabres et de fusils, ces vetements deguenilles, ces bras nus, tout noirs encore des fumees de la forge ou de l'atelier, qu'on venait de quitter, pour saluer en commun l'aurore des temps modernes!

Derriere les gardes nationaux marchait une troupe de jeunes gens qui portaient sur leurs epaules des arbres de la liberte, pares de fleurs et de rubans. Apres eux, les freres de la *Societe populaire*, coiffes du bonnet phrygien, soulevaient au-dessus de leur tete les trois pierres de la Bastille. Des chars, splendidement ornes et ombrages par des drapeaux, presentaient aux regards de la foule, comme un double objet de veneration, des vieillards et des soldats blesses: les victimes de l'age et les victimes de la guerre! Sublime allegorie qui enseignait a la fois le respect qu'on doit a l'experience et la pitie que merite le malheur!

Quelques pas en arriere venait la deesse de la Liberte. Mais ce n'etait pas cette *forte femme qui veut qu'on l'embrasse avec des bras rouges de sang*, cette femme *a la voix rauque*, cette furie enfantee, dans un moment de delire, par l'imagination d'un grand poete. C'etait une belle jeune fille, dont les blonds cheveux se deroulaient avec grace sur les epaules. Une tunique blanche serrait sa taille. Elle rougissait sous les regards de la foule, et cachait son beau corps sous les plis d'un manteau bleu. De petits enfants semaient des fleurs a ses pieds, et l'un d'eux agitait devant elle une banniere, sur laquelle on lisait cette devise: *Ne me changez pas en licence, et vous serez heureux!* Apres elle, comme pour montrer qu'elle est la source de tout bien et de toute richesse, de jeunes moissonneurs, couches sur des gerbes de ble, conduisaient une charrue trainee par des boeufs.

Un soleil splendide s'etait associe a cette fete d'un caractere antique. Les fleurs s'epanouissaient et versaient autour d'elles le tresor de leurs parfums; le peuple etait joyeux, les enfants battaient des mains, et l'on aurait pu croire assister a une des fetes de l'Athenes paienne.

Marguerite et le domestique s'etaient blottis dans l'embrasure d'une porte, et, de la, ils voyaient defiler le cortege, sans etre trop incommodes par le flot des curieux qui ondoyait a leurs pieds.

Dominique avait fait bon marche de ses vieilles rancunes et regardait tout, en spectateur qui ne veut perdre ni son temps, ni son argent. En toute autre circonstance, la jeune fille n'eut pas manque de profiter du riche theme a plaisanteries qu'aurait pu lui fournir l'ebahissement de l'ennemi jure des patriotes. Mais elle etait trop emue elle-meme pour exercer sa verve railleuse aux depens du vieillard. L'enthousiasme de la foule est si puissant sur les jeunes organisations qu'elle se sentait, par moments, sur le point de chanter avec elle les refrains passionnes de la *Marseillaise*; et lorsque la deesse de la Liberte vint a passer, elle battit des mains et ne put retenir un cri d'admiration.

—La belle jeune fille! dit-elle en montrant la deesse au vieux domestique.

Tout entiere a ce qu'elle voyait, Marguerite ne se doutait pas qu'elle etait elle-meme l'objet d'une admiration mysterieuse. Un homme du peuple ne la quittait pas des yeux, et restait indifferent au double spectacle que lui offraient la foule et le cortege. C'etait une tete puissante, rehaussee encore par les vives couleurs du bonnet phrygien, qui lui donnait quelque ressemblance avec le type populaire de Masaniello. Comme le pecheur napolitain, le jeune homme paraissait poursuivre un reve aime; ses yeux plongeaient dans le regard limpide de Marguerite comme dans l'azur de la mer. Tout a coup on le vit se redresser brusquement, comme un homme reveille en sursaut, s'elancer d'un seul bond jusqu'aux pieds de la jeune fille, et se ruer sur un des spectateurs qui venait de ramasser un bijou dans la poussiere.

Legendes Normandes

—Il y a des aristocrates ici! s'ecria cet homme, en montrant a la foule une petite croix ornee de brillants qui scintillaient au soleil.

—Tu en as menti! repliqua le mysterieux adorateur de Marguerite, en prenant l'homme a la gorge et en lui arrachant le bijou.

—Cette croix est a moi, dit timidement la jeune fille.

En parlant de la sorte, elle tendait la main pour s'en emparer.

—Taisez-vous! lui dit a voix basse son protecteur inconnu. Voulez-vous donc vous perdre?... Sauvez-vous! Il en est temps encore!

—Il a raison, dit Dominique.

Puis il ajouta avec intention, mais de maniere a n'etre entendu que du jeune homme:

—Sauvons-nous, ma fille! viens, mon enfant!

—Au nom du ciel, partez vite! leur dit encore l'homme du peuple.

Le vieux domestique entraîna la jeune fille. Grace au tumulte que cette scene avait occasionne, ils purent disparaitre sans attirer l'attention de leurs voisins.

Cependant le patriote, humilie de sa chute, s'etait releve, l'oeil menacant et l'injure a la bouche.

—Mort aux aristocrates! dit-il.

—A la lanterne! a la lanterne! s'ecria la foule.

—Vous n'avez donc pas assez de soleil comme ca? dit le sauveur de Marguerite en regardant la multitude avec un sourire ironique. Essayez de me hisser a la place de vos reverberes!

En meme temps, il se rejeta en arriere, par un brusque mouvement, et fit face a ses adversaires.

—Il est brave! s'ecria-t-on dans la foule.

—C'est un aristocrate! dit une voix.

—Pourquoi porte-t-il une croix sur lui? demanda l'homme du peuple qui s'etait vu terrasser.

—Parce que cela me plait! repondit le jeune homme, en se croisant les bras sur la poitrine.

—C'est defendu!

—Defendu?... Vous etes plaisants, sur mon honneur! repliqua l'accuse. Vous promenez dans vos rues la deesse de la Liberte, et je n'aurais pas le droit d'agir comme bon me semble?

—Il a raison, dirent plusieurs assistants.

—C'est un agent de Pitt et de Cobourg, reprit l'homme du peuple. A la lanterne, l'aristocrate!

Legendes Normandes

—Oui! a la lanterne!

Et la foule resserra le demi-cercle qu'elle formait devant le jeune homme.

—Pensez-vous m'intimider? dit-il en s'appuyant prudemment contre le mur d'une maison, pour n'etre pas entoure.

Mais sa noble attitude ne pouvait maitriser longtemps les mauvais instincts de la foule. Les sabres, les piques, les baionnettes s'abaissèrent, et la muraille de fer s'avanca lentement contre le genereux defenseur de Marguerite.

—Mort a l'aristocrate! s'ecria le peuple en delire.

Le demi-cercle se retrecissait toujours et la pointe des piques touchait la poitrine du jeune homme. Tout a coup une voix de tonnerre se fit entendre. Un homme, a puissante stature, fendit la foule en distribuant, de droite et de gauche, une grele de coups de poing, et vint se placer resolument devant la victime qu'on allait sacrifier.

—Etres stupides! dit-il avec un geste de colere, en s'adressant aux agresseurs. Quelle belle besogne vous alliez faire la!... Egorger le plus pur des patriotes! Barbare, mon ami, un des defenseurs de Thionville!

—Un defenseur de Thionville! murmura la foule, avec un etonnement mele d'admiration.

Les agresseurs les plus rapproches de Barbare, rougissant de l'enormite du crime qu'ils avaient ete sur le point de commettre, baissèrent la tete avec une sorte de confusion. Cependant l'homme du peuple, que Barbare avait renverse a ses pieds, n'avait pas encore renonce a l'espoir de se venger sur le lieu meme temoin de son humiliation. Il ota respectueusement son bonnet de laine, et, s'approchant du nouveau venu:

—Citoyen, lui dit-il, nous avons pleine confiance dans celui qui preside notre club. Mais tu ne connais pas bien celui que tu defends. C'est un aristocrate. Il porte une croix sur sa poitrine!

—Est-ce vrai? demanda le president de la Societe populaire, en se tournant du cote de Barbare.

Pour toute reponse, le jeune homme prit la petite croix qu'il avait deja suspendue a son cou et la montra au peuple.

—C'est stupide ce que tu fais la! lui dit le president du club a voix basse.

—Non! repliqua le jeune homme, de maniere a etre entendu de tous ceux qui l'entouraient. Tant que vous laisserez les croix au haut des tours du temple de la Raison, je me croirai autorise a porter le meme signe sur ma poitrine.

Tout en parlant de la sorte, il suspendit la petite croix a son cou.

—Il parle bien! cria la foule.

—C'est un bon patriote!

—Il vaut mieux que nous!

—A la cathedrale! a la cathedrale!

BARBARE

—Arrachons les croix!

Et déjà le peuple se préparait à exécuter sa menace.

—Attendez! mes enfants, s'écria le président de la Société populaire. Ne faites rien sans l'assentiment du club. Pour le moment, ne songez qu'à vous amuser. Retournez à la fête.

—C'est juste! Rattrapons le cortège! s'écria la foule.

Et non moins prompt à agir qu'à changer de résolution, elle eut bientôt abandonné le lieu qu'elle avait failli ensanglanter.

II. Le Club.

Quelques instants après, la rue se trouva complètement déserte. On n'entendait plus que le bruit lointain de la fête et le vague murmure de la foule. Barbare rompit le silence, et, prenant les mains de son compagnon qu'il serra avec une sombre énergie:

—Citoyen président, dit-il, tu m'as sauvé la vie!

—Ne parlons pas de cela! répondit le colosse.

—Si fait! je veux t'en remercier et je ne souhaite rien tant que d'avoir l'occasion de te prouver ma reconnaissance.

—Mais, mon bon ami, je n'ai fait que mon devoir.

—C'est bien! nous sommes gens de cœur et nous nous comprenons!... Écoute... j'ai encore un service à te demander.

—Parle.

—Nous sommes seuls. Personne ne peut nous voir. Laisse-moi partir.

—Et la fête? dit le patriote.

—J'en ai vu assez comme cela.

—Ah! fit le président du club en souriant... Je devine!... Un rendez-vous d'amour?

—Peut-être, répondit Barbare en rougissant.

—Va, mon garçon, reprit le patriote avec bonté. La République ne défend pas d'aimer; elle t'excuse par ma bouche; mais n'oublie pas d'assister, ce soir, à la séance du club.

—Merci et adieu! dit Barbare en donnant une dernière poignée de main à son libérateur.

—Adieu, répondit le président.

Et le brave homme, après s'être amusé à regarder son protégé qui courait à toutes jambes, s'empressa de rejoindre le cortège.

Legendes Normandes

Barbare n'avait pas oublie dans quelle direction le vieillard et la jeune fille avaient pris la fuite. Il s'engagea dans un vrai labyrinthe de rues tortueuses et courut tant et si bien, qu'en arrivant aux dernieres maisons de la ville, il apercut sur la grand'route, a une portee de fusil environ, Dominique et Marguerite qui s'etaient arretes pour reprendre haleine. Il cria de toutes ses forces et leur fit signe de l'attendre. Mais cette bruyante manifestation eut un resultat diametralement oppose a celui qu'il en esperait. A la vue de cet homme qui semblait les poursuivre, les fugitifs furent saisis d'une veritable panique et la peur leur rendit des jambes. Barbare eut beau presser le pas, gesticuler, crier; il ne put arreter le vieillard et sa jolie compagne. Il les vit s'approcher de la petite maison isolee et disparaître derriere la porte, qui se referma avec fracas.

Le jeune homme se sentit des larmes dans les yeux. Il s'approcha de la porte qu'il essaya de pousser, dans l'espoir sans doute que les fugitifs, en la jetant avec violence, l'auraient laissee entr'ouverte. Mais elle resista a tous ses efforts. Il se colla l'oeil contre la serrure et n'apercut qu'un corridor sombre. Il chercha le cordon de la sonnette ou le marteau de la porte. Rien! Il frappa contre les planches sonores et preta l'oreille. Pas le moindre bruit! Il recula de quelques pas, pour voir toute la facade de la maison. Peut-etre decouvrirait-il une figure curieuse, une main derriere un rideau? Helas! le soleil lui-meme ne visitait plus cette triste demeure. Et les fenetres; ces yeux de la maison, s'etaient voilees sous leurs contrevents, comme l'oeil sous la paupiere.

Barbare eprouva un affreux serrement de coeur. Il eut donne sa vie, en cet instant, pour revoir ce frais visage, cette charmante apparition dont il etait encore ebloui. Elle etait la, pourtant, a deux pas de lui, derriere cette muraille!... Comme la mere qui rode, le soir, devant la prison ou gemit son enfant, et qui se demande si quelque barreau de fer ne lui livrera pas un passage, le jeune homme ne pouvait se decider a partir et s'en remettait au hasard, cette derniere consolation des desesperes! Il attendit longtemps encore. Mais la patience l'abandonna. Se sentant jeune et fort, il se revolta a la pensee que quelques planches, a peine jointes, lui opposaient un obstacle. Il s'elanca vers la porte, bien determine a l'ebanler sous un dernier effort. Mais il recula bientot en rougissant.

—Qu'allais-je faire? pensa-t-il. Ce seuil est inviolable! Il n'y a la ni barreaux, ni soldats pour le defendre. Et je ne dois y entrer que par la volonte de celle que j'aime!

Alors il tira de son sein la petite croix, ornee de diamants, la baisa avec respect et, l'agitant au-dessus de sa tete:

—C'est votre croix! dit-il, votre croix que je vous rapporte!

Deux fois il fit le meme geste et poussa le meme cri. Mais la maison ne sortit pas de son sommeil. Le jeune homme, apres avoir cache la petite croix sur son coeur, reprit tristement le chemin de la ville.

Lorsqu'il entra dans le faubourg, on allumait deja les reverberes, dont les lanternes huileuses se balancaient, avec un grincement sinistre, et faisaient, en quelque sorte, danser le jour et la nuit entre les noires facades des maisons. Les bruits de la fete avaient cesse. Tout etait rentre dans le silence. On n'entendait guere que le pas sonore du promeneur attarde qui regagnait son foyer, ou le sourd grognement de l'ivrogne qui luttait avec une borne, dans un coin obscur. Tout ce qu'il y avait de paisible ou de craintif s'etait prudemment renferme derriere une porte bien close, et la vie politique ne battait plus qu'au coeur meme de la cite, dans une des salles basses de l'ancien eveche. C'etait la que se donnaient rendez-vous les plus purs et les plus ardents patriotes de la ville.

Barbare n'avait pas oublie la recommandation que lui avait faite le president de la societe populaire. Pour rien au monde, il n'aurait voulu manquer a l'engagement qu'il avait pris. D'ailleurs, il ne se sentait pas dans une disposition d'esprit a rechercher la solitude. Dans les temps de revolution, l'amour,—ce sentiment raffine qui trouve tant de charmes a se replier sur lui-meme et qui met tant de complaisance a caresser meme la pensee d'un revers,—l'amour semble se ressentir de la fièvre des passions politiques. Il fuit la reverie, il marche, il

Legendes Normandes

court vers le but et, s'il eprouve un echec, il demande a la vie publique un instant d'oubli et de distraction. Aussi, Barbare se dirigea-t-il en toute hate vers l'ancien eveche.

Son entree dans la salle du club fut un vrai triomphe.

—Vive Barbare! cria la foule.

—Ah! fit le jeune homme en promenant autour de lui un regard ironique, il parait qu'on n'a plus envie de me hisser a la lanterne. Le moment serait pourtant mieux choisi que tantot. Car vous etes bien mal eclaires!

Un eclat de rire general accueillit cette saillie, et chacun montra en plaisantant a son voisin les deux chandelles qui fumaient tristement au pied de l'estrade ou montaient les orateurs.

—Citoyen Barbare, repondit une voix energique, si la Republique n'a pas le moyen de se payer des flambeaux, elle compte sur la bonne volonte des patriotes. Nos fils, qui sont a la frontiere, n'ont pas de souliers pour marcher a l'ennemi; nous n'avons pas le droit d'etre difficiles, et nous saurons defendre les interets de la patrie avec les seules lumieres de notre raison.

—Bien repondu! dit la foule.

Le jeune homme tressaillit; car il venait de reconnaitre la voix de l'homme auquel il devait la vie. Il fendit les rangs serres des auditeurs et s'approcha respectueusement du magistrat populaire.

—Citoyen president, dit-il, je n'ai pas eu l'intention d'offenser la majeste de la Republique. J'ai deja verse mon sang pour elle et je suis pret a lui donner une nouvelle preuve de mon devouement. Je demande la parole.

—Je te l'accorde, repondit le president d'un ton bref.

D'un bond puissant, Barbare escalada la tribune, comme s'il eut monte a l'assaut. Du haut de ces miserables treteaux, ou l'eloquence populaire agitait tant de questions serieuses ou plaisantes, grotesques ou sublimes, le jeune homme contempla un instant toutes ces tetes qui se balancaient au-dessous de lui, dans un demi-jour. C'etait un tableau digne des maitres flamands. Au premier plan, des ouvriers encore armes de leurs instruments de travail, des femmes, des enfants, des mendiants avec leurs besaces, des rodeurs de nuit, chaos etrange, mer de haillons dont chaque flot s'eclairait d'un rouge reflet ou retombait dans les tenebres, suivant que le caprice du vent ravivait ou menacait d'eteindre la flamme des chandelles; et plus loin, au fond de la salle, un pale rayon de la lune, glissant a travers les vitraux d'une fenetre et venant entourer d'une douce lumiere les cheveux blancs des freres de la Societe populaire.

Une rumeur sourde s'eleva de tous les coins de la salle, lorsqu'on vit le jeune homme escalader les degres de l'estrade. Mais, peu a peu le bruit cessa pour faire place au silence de l'attente. Barbare se pencha sur le bord de la balustrade, et, s'adressant a la foule:

—Citoyens, dit-il d'une voix ferme, vous avez deja devine sans doute le sujet de ma motion. Je demande que la municipalite tienne une recompense toute prete pour celui qui aura le courage de monter aux tours de la cathedrale et d'en enlever les croix.

—Bravo! bravo! vive Barbare! cria la foule.

Barbare descendit precipitamment au milieu des acclamations, et se dirigea vers la porte de la salle basse. Au moment ou il allait en franchir le seuil, la voix d'un nouvel orateur lui causa une telle surprise qu'il s'arreta sur-le-champ et se retourna, pour voir si ses sens ne l'avaient pas trompe. Il regarda du cote de la tribune et

reconnut l'homme du peuple qu'il avait terrasse, le matin.

—Citoyens, disait cet homme, on conspire dans la ville contre la Republique.

—Qui ca? demanda la foule avec des cris furieux.

—Je ne sais. Mais je puis affirmer qu'il y a des aristocrates...

—Ou donc? reprit encore la foule, dont la colere augmentait en raison de son impatience.

—A la sortie de la ville, dans une petite maison isolee, a peu de distance de la riviere.

Barbare sentit un frisson passer dans tous ses membres.

—Dans la *Vallee aux Pres*? demanda la foule.

—Oui, repondit l'orateur. Les contrevents de la maison sont fermes nuit et jour. Aucun bruit! jamais de lumiere! apparences suspectes. A coup sur, ce sont des royalistes; et l'on devrait charger un citoyen, bien connu pour son patriotisme, de s'introduire dans l'interieur de cette maison.

—Mort aux aristocrates! s'ecrierent les plus ardents des patriotes.

—Helas! pensa Barbare, cette jeune fille et son pere sont perdus, si je n'interviens!

Il entra dans la salle. Mais ses jambes tremblaient et le sang lui affluait au coeur.

—Allons! Pas de faiblesse! se dit-il en essayant de vaincre son emotion. Du courage! de l'audace! je la sauverai encore une fois!

Puis, l'oeil etincelant et l'air resolu, il passa de nouveau a travers la foule et s'approcha de la tribune.

—Citoyen, dit-il a l'orateur, en le regardant en face, es-tu sur de ce que tu avances?

—Moi?... Moi? balbutia l'homme du peuple, que l'air menacant de son interlocuteur troubla profondement... Je n'ai que des soupcons... et, d'ailleurs, je n'habite pas le quartier ou se trouve la maison suspecte.

—Eh bien! moi, je suis aux premieres places pour surveiller les gens que tu accuses si legerement. Je m'engage a penetrer dans l'interieur de la maison, et, dans deux jours, au plus tard, je dirai a tous les bons patriotes qui m'entourent s'il y a vraiment lieu de s'inquieter.

—Vive Barbare! cria l'assemblee.

—Comptez sur moi, dit le jeune homme en remerciant du geste tous les auditeurs. Je me montrerai digne de votre confiance.

A ces mots, il se pencha vers le president de la Societe populaire, qui lui tendait la main, et sortit du club au milieu des applaudissements. A peine arrive dans la rue, il tira de son sein la petite croix de Marguerite et la baisa avec amour, en s'ecriant par deux fois:

—Je la sauverai!... Je la sauverai!...

III. Le Proscrit.

Le lendemain, vers neuf heures du soir, un homme, enveloppe dans un long manteau, se promenait devant la facade interieure de la maison qu'on avait signalee la veille a la defiance du club. A la maniere dont cet homme marchait dans les allees du jardin, tantot s'avancant d'un pas rapide, tantot s'arretant et levant la tete pour contempler le ciel, il eut ete facile de se former une opinion vraisemblable sur ses habitudes et sur son caractere. Cela ne pouvait etre qu'un amant, qu'un fou, ou un poete. Lorsqu'il regardait le ciel, son oeil semblait se baigner avec delices dans cette mer etoilee.

La soiree etait belle d'ailleurs et invitait a la reverie. Les fleurs, avant de s'endormir, avaient laisse dans l'air de douces emanations. Un vent frais courait a travers les peupliers d'Italie qui sortaient, comme de grands fantomes, du milieu de la haie qui separait le jardin des prairies voisines. Ces geants de verdure frissonnaient sous le souffle aerien et ressemblaient, avec leurs branches rapprochees du tronc, a un homme qui s'enveloppe dans les plis de son manteau pour se preserver de l'air malsain du soir.

Le promeneur s'arreta au milieu d'uneallee.

—Mon Dieu! dit-il en laissant tomber ses bras avec decouragement, la nature ne semble-t-elle pas rire de nos passions? Quel calme! Pas un nuage! Des etoiles, des mondes en feu; rien de change au ciel, tandis que des hommes, nes pour s'aimer, s'egorgent comme des betes sauvages! Moi-meme, moi, ministre d'une religion de paix et d'amour, je dois me cacher, et ma tete est mise a prix! Des milliers d'hommes sont proscrits ou persecutes, et Dieu ne parle pas! Il ne commande pas aux elements d'annoncer sa vengeance, pour nous prouver au moins qu'il ne voit pas sans colere le spectacle de tant d'iniquites. La maison garde encore quelques traces des hotes qui ont vecu sous son toit; et la terre ne s'inquiete pas de l'homme qui l'habite! Et la nature ne prendrait pas le deuil, quand l'humanite souffre et pleure! La Providence ne serait-elle qu'un mot?

Le proscrit s'etait remis machinalement en marche, et le hasard de la promenade l'avait conduit dans une petiteallee qu'un mur, de peu d'elevation et qui tombait en ruine, separait de la grand'route. Tout a coup le pretre recula de plusieurs pas et poussa un cri de terreur.

Un homme, qui venait d'escalader le mur, tomba presque a ses pieds, au milieu de l'allee. Le visiteur nocturne ne fut guere moins effraye que celui dont il avait interrompu si brusquement la reverie.

—Rassurez-vous, citoyen, dit-il a voix basse au jeune pretre, et gardez-vous bien de jeter l'alarme dans le voisinage. Je n'en veux ni a votre bourse, ni a votre vie.

—Vous avez pourtant, monsieur, une maniere de vous presenter...

—Qui peut donner de moi la plus facheuse idee, reprit le voleur presume en achevant la pensee de son interlocuteur. Les apparences sont contre moi, je le sais; et cependant je ne me suis introduit chez vous que dans l'intention de vous etre utile.

—Je vous en suis reconnaissant! repliqua le proscrit avec une froide ironie.

—On m'avait charge de vous espionner...

—Vous faites-la un joli metier, monsieur! interrompit le pretre, en ramenant avec soin autour de lui les plis de son manteau.

—Croyez bien que c'est par patriotisme...

Legendes Normandes

—Vous ne me l'auriez pas dit que je l'eusse devine! interrompit encore le pretre.

—Vous avez tort de me persifler, citoyen, repliqua l'homme du peuple avec un accent ferme et digne, qui parut impressionner son interlocuteur, car il l'ecouta cette fois avec un religieux silence. Je vous rends un vrai service, et si la Societe populaire eut confie a tout autre que moi la mission que je remplis en ce moment, vous n'auriez peut-etre pas eu lieu de vous en rejouir.

—Mais, enfin, que veut-on? demanda le pretre.

—On vous soupconne d'avoir des relations avec Pitt.

—On nous fait trop d'honneur, dit le proscrit en souriant.

A ce moment la lune sortit d'un nuage et eclaira vivement le visage du pretre. Barbare—le lecteur l'a deja reconnu—ne put se defendre d'un etrange sentiment d'inquietude.

—Ah! citoyen, dit-il d'une voix emue, vous etes jeune!

—Oui, repondit le pretre. Mais qu'y a-t-il la d'etonnant?

—C'est que, pour etre persecute a votre age...

—La Republique s'est bien defiee des enfants! dit le proscrit avec melancolie.

—Vous etes donc oblige de vous cacher? demanda Barbare.

—Voila mon interrogatoire qui commence! dit le pretre avec amertume. Tenez, monsieur, si la Republique a besoin d'une nouvelle victime, je ferai volontiers le sacrifice de ma vie. Mais, au nom du ciel, sauvez les personnes qui habitent cette maison! Elles me sont cheres, et c'est une priere que je vous fais du fond du coeur! Vous parliez de ma jeunesse? Eh bien! vous etes aussi a cet age genereux ou le pardon est doux et le devouement facile. Epargnez mes amis. Sauvez-les, et, s'il vous faut du sang enfin, prenez ma vie! Je me livre a vous!

Barbare devint horriblement pale.

La jalousie s'empara de tout son etre, et un frisson lui glaca le coeur.

—Vous aimez donc bien ce vieillard et cette jeune fille? dit-il d'une voix etranglee.

—De toute mon ame!

—Ah! fit l'homme du peuple en jetant un regard etincelant sur celui qu'il regardait deja comme un rival, vous les aimez?

—Comme on aime son pere et sa soeur.

—Pas autrement? demanda encore le patriote.

Le proscrit parut surpris de cette question; et, pour la premiere fois, il osa regarder en face l'homme du peuple qui ne put supporter, sans se troubler, ce coup d'oeil penetrant.

Legendes Normandes

—Vous preparez votre reponse? dit Barbare, qui s'impatientait de ce long silence et de ce penible examen. Vous ne voulez pas m'avouer que vous etes l'amant de cette jeune fille?

—Oh! fit le pretre avec un vif sentiment d'indignation, je vous jure!...

—Que me fait votre serment? dit Barbare en haussant les epaules.

—C'est juste, reprit le proscrit. Rien ne vous force a ajouter foi a mes paroles. Il vous faudrait une preuve materielle?

—Oui! dit Barbare avec explosion.

Il y eut, dans la maniere dont il accentua ce simple mot, tant de haine, d'inquietude et de jalousie, que sa figure meme sembla s'eclairer du feu interieur qui le consumait. Le pretre put lire dans son coeur et juger de l'etat de son ame, comme on voit un ciel d'orage a la lueur d'un eclair.

Le proscrit mesura aussitot toute l'etendue du danger qui menacait le marquis et sa fille. Mais il etait deja pret au sacrifice.

—Ecoutez! dit-il a l'homme du peuple. Je ne peux pas etre l'amant de cette jeune fille... Il y a entre elle et moi un obstacle insurmontable.

—Lequel? demanda vivement Barbare.

—Les devoirs de mon ministere, repondit le proscrit.

En meme temps il entr'ouvrit son manteau et laissa voir les plis de sa soutane.

—Un pretre! s'ecria Barbare avec joie.

—Vous le voyez! dit simplement le ministre de Dieu. Je vous ai fait le maitre de ma vie. Doutez-vous encore de ma parole?

—Non, certes! dit Barbare.

Cependant il baissa la tete et ses traits s'assombrirent.

—Eh bien! demanda le proscrit, vous n'etes pas encore convaincu?

—Aux termes de la Constitution, dit Barbare, les pretres ont le droit de se marier.

—Pauvre insense! dit le jeune pretre en souriant avec tristesse, si j'avais reconnu l'autorite de cette loi, est-ce que je serais oblige de me cacher?

—C'est vrai! je suis fou! s'ecria joyeusement Barbare. Vous etes un noble coeur, citoyen! et personne, tant que je vivrai, n'osera troubler votre solitude et menacer votre vie. Permettez-moi de vous regarder comme un ami!

—Volontiers, dit le pretre en serrant avec effusion la main que le jeune homme lui tendait.

Apres cette etreinte cordiale, Barbare se disposa a escalader le mur.

—Ne vous exposez pas de nouveau, lui dit le pretre avec bonte, et suivez-moi.

En meme temps, il le conduisit vers le fond du jardin, et ouvrit une petite porte qui donnait sur la campagne.

IV. Une crise domestique.

Lorsque le patriote fut sorti, le proscrit ferma la porte a double tour et s'arreta quelques instants comme un homme accable sous le poids de penibles pensees.

Puis il doubla le pas, traversa rapidement le jardin, entra dans la cour, monta l'escalier et frappa a la porte de M. de Louvigny.

—Entrez, dit une voix de jeune fille.

—Ah! pensa l'abbe avec douleur, mademoiselle Marguerite est avec son pere.

Neanmoins il entra chez le marquis. M. de Louvigny tenait sa fille sur ses genoux. Tout en ecoutant l'innocent bavardage de Marguerite, il jonglait avec les boucles soyeuses de ses cheveux, qu'il se plaisait a faire sauter dans sa main.

—Eh bien! cher abbe, dit le marquis avec son aimable sourire, est-ce qu'il faut tant de precautions pour entrer chez ses amis?

—Je vous croyais au travail et je craignais de vous deranger, repondit le jeune pretre en faisant de grands efforts pour cacher son emotion.

—Il est neuf heures du soir, observa M. de Louvigny, et vous n'ignorez pas que c'est a partir de ce moment que je consens a perdre mon temps.

—C'est joli ce que vous dites-la, mon pere! s'ecria Marguerite en quittant les genoux du marquis.

—J'ai dit une sottise? demanda M. de Louvigny en remarquant la petite mine boudeuse que faisait Marguerite.

—Je vous en fais juge, monsieur l'abbe, dit Marguerite. Tenir sa fille dans ses bras, l'embrasser, l'ecouter causer, est-ce la perdre son temps?

—Expliquons-nous, Marguerite, reprit le marquis.

—Non. Je ne veux rien entendre, je ne veux pas etre complice de votre paresse!

—Allons, viens ici.

—Non! je vous laisse travailler.

—Je t'en prie! dit M. de Louvigny d'une voix caressante.

—Ne me tentez pas! reprit la jeune fille, qui ne demandait qu'a repondre aux instances paternelles.

—Je te tiens cette fois! s'ecria joyeusement le vieillard en saisissant la jeune fille par le bas de sa robe. Viens m'embrasser.

Legendes Normandes

—Vous n'obtiendrez rien par la violence, dit Marguerite en detournant la tete.

—Je te rends la liberte, repliqua le marquis en lachant le bas de la robe et en ouvrant les bras.

—Et voila l'usage que j'en fais, dit Marguerite en sautant au cou de son pere. Je tiens ma vengeance, et je vais vous faire perdre toute votre soiree!

Le pretre avait contemple cette scene avec tristesse. Il pleurait sur cette joie qu'il savait devoir se changer en deuil, sur cette etroite communion de deux ames qu'on allait separer.

—Eh bien! l'abbe, vous ne parlez pas? dit M. de Louvigny. Approchez donc. Vous avez l'air de nous bouder!

L'abbe s'avanca vers le marquis et serra avec emotion la main qu'il lui presentait.

—Vous n'etes pas deplace dans cette chambre, ajouta le marquis. Celui qui a assiste mon fils a ses derniers moments est, a mes yeux, comme son remplaçant dans la famille. Si j'avais encore ma fortune et mes dignites, vous seriez de toutes nos fetes. Il ne me reste plus que ma fille. Elle est tout mon tresor, tous mes honneurs, toute ma joie! Partagez la seule richesse qu'on m'ait l'aissee, en vous melant a nos entretiens et en voyant comme nous nous aimons!... Quoi! vous pleurez?

—Pour cela non, monsieur le marquis, repondit le jeune homme.

—Ne vous en defendez pas, poursuivit M. de Louvigny. Ce que je vous dis la n'est pas gai d'ailleurs.

—Ce n'est pas la ce qui fait pleurer monsieur l'abbe, interrompit Marguerite, qui depuis un instant observait les efforts que faisait le pretre pour retenir ses sanglots. Monsieur l'abbe nous cache quelque malheur!...

—Mademoiselle Marguerite se trompe! dit le pretre en se troublant de plus en plus.

—Ma fille a raison, au contraire, repliqua le marquis en faisant lever Marguerite.

Il se leva a son tour et saisit vivement la main de l'abbe.

—Votre emotion m'effraie, lui dit-il a voix basse.

—Je vous assure, dit le pretre en se defendant...

—Votre main est glatee! continua le vieillard en se penchant a l'oreille de l'abbe... Je comprends! vous n'osez pas parler devant ma fille.

Marguerite n'avait rien perdu de cette pantomime inquietante. Lorsque son pere se retourna de son cote, ce ne fut pas sans un vif etonnement qu'elle apercut le gai sourire qui s'epanouissait sur les levres du vieillard.

—L'abbe est un poltron, ma chere Marguerite, dit M. de Louvigny. Rassure-toi. Ce n'est rien... Quelques affaires d'interets... une nouvelle pauvreté qui vient se greffer sur l'ancienne! Nous allons avoir quelques comptes a regler... Tu serais bien aimable d'aller demander a Dominique le registre ou il note ses depenses.

—J'y vais, mon pere, dit Marguerite.

Avant de sortir, elle se retourna vers le marquis, mit un doigt sur sa bouche et fit un signe de tete que le vieillard n'eut pas de peine a traduire ainsi:

Legendes Normandes

—J'obeis, mais je n'ignore pas qu'on me trompe!

Le marquis ferma lui-même la porte de la chambre. Lorsqu'il se trouva seul en face de l'abbé, tout son calme sembla l'abandonner.

—Parlez maintenant! dit-il d'une voix emue. Qu'y a-t-il?

—On s'est introduit ce soir dans le jardin.

—Un maraudeur?

—Un espion envoyé par le Club.

—Nous sommes donc découverts?

—Pas encore. Mais on croit que nous sommes des agents de Pitt.

—Si ce n'est que cela, dit le marquis en souriant, rassurez-vous, cher abbé; nous en serons quittes pour la peur. Je me charge de rassurer ces messieurs de la Société populaire.

—C'est toujours un danger de paraître devant eux.

—Sans doute. Toutefois, personne ne nous connaît ici. Nous n'avons rien à craindre.

—Pardon.

—Qui donc?

—L'homme du peuple que le Club a envoyé, ce soir, en éclaireur.

—Il nous en veut donc beaucoup?

—Au contraire.

—Il est bien disposé pour nous?

—Trop bien.

—Ma foi! dit le marquis en badinant, voilà le premier républicain qui nous ait montré de la bienveillance!

—Et ce sera peut-être celui qui vous aura fait le plus de mal! dit l'abbé d'un air sombre.

Le marquis devint sérieux.

—Expliquez-vous, dit-il avec gravité. Il y a dans vos propos une incohérence qui ne peut se concevoir. Si cet homme n'a pas de motif de haine contre moi, pourquoi songerait-il à me nuire?

—Il vous nuira sans le savoir, répondit l'abbé. Car il faut tout craindre des amoureux; et cet homme aime mademoiselle Marguerite.

Legendes Normandes

—Ma fille! s'ecria le marquis avec une expression de surprise et de colere, que le pinceau serait seul capable de rendre et de fixer.

—Oui, reprit l'abbe, cet homme aime serieusement votre fille.

—Mais, dit le marquis, Marguerite ne sort jamais; elle ne se montre jamais aux fenetres. Comment cet homme a-t-il pu la voir?

—Je ne sais. Mais je vous affirme que je ne vous dis que l'exacte verite.

—Il vous a donc ouvert son coeur?

—A peu pres. Je peux meme vous assurer qu'il est jaloux.

—Alors il faut fuir! dit le marquis avec eclat. Il faut passer en Angleterre.

Puis, se promenant avec agitation dans la chambre:

—Moi, dit-il, qui me croyais si bien en surete dans cette petite ville!

A cet instant la porte s'ouvrit. Marguerite entra avec le vieux domestique, qui tenait sous son bras le grand livre de depense.

—Mes amis, dit le marquis aux nouveaux venus, nous allons partir cette nuit meme. Que chacun prepare ses malles. Demain nous faisons voile pour l'Angleterre.

—Ah! fit Marguerite en sautant au cou de son pere, je savais bien que vous me cachiez la verite. Un danger vous menace?

—Il faut bien te l'avouer, repondit M. de Louvigny: nous sommes denonces.

Et, s'adressant au vieux domestique qui paraissait attere:

—Voyons! Dominique, ajouta-t-il, il doit te rester encore quelque argent?

—Helas! dit le vieux serviteur, nous avons tout depense le jour de la fete de mademoiselle. Monsieur le marquis peut verifier les comptes. Voici le registre.

—C'est inutile, repondit M. de Louvigny en repoussant le livre que lui presentait le domestique. Je m'en rapporte bien a toi. C'est un espoir de moins... Voila tout!

Sans une parole de reproches, sans un geste d'impatience, sans un mouvement de depot, le marquis s'approcha avec calme de son secretaire, dont il ouvrit les tiroirs les uns apres les autres.

L'abbe, Marguerite et le domestique l'observaient en silence.

Le marquis fouillait scrupuleusement dans tous les coins de chaque tiroir et comptait son argent au fur et a mesure. Lorsqu'il fut au bout de son travail, il laissa tomber sa tete dans ses mains et demeura immobile. Marguerite courut aupres de lui et ecarta doucement ses mains, qu'il tenait serrees contre son visage.

—Quoi! dit-elle avec un cri douloureux, vous pleurez, mon pere?

Legendes Normandes

Le marquis ne repondit rien. Il compta de nouveau son argent, le reunit en pile, et, le montrant a l'abbe et au vieux domestique:

—Mes amis, dit-il d'une voix emue, voici toute notre fortune... Quarante ecus!

—C'est assez pour vous sauver! lui dit Marguerite en l'enlacant dans ses bras.

—Et toi, mon enfant? dit le vieillard en fondant en larmes.

—Moi? fit Marguerite. Je ne peux pas porter ombrage a la Republique. Je resterai avec le bon Dominique.

—Non! c'est a toi de partir, reprit le marquis. Nous sommes habitues au danger, nous autres hommes.

Et se tournant, les mains jointes, vers les deux temoins de cette scene:

—N'est-ce pas, l'abbe? dit-il; n'est-ce pas, Dominique?

—Oui, nous resterons avec vous, repondirent le jeune pretre et Dominique.

—Et moi aussi! dit Marguerite avec fermete; car je ne me separerai jamais de mon pere.

A ces mots, la noble fille se jeta dans les bras du marquis, et il se fit dans la chambre un si grand silence qu'on n'entendait guere que le bruit des sanglots que chacun cherchait a etouffer.

Tout a coup le vieux Dominique sortit de son immobilite. Il s'essuya les yeux du revers de la main et s'approcha respectueusement du fauteuil du marquis. Son front avait quelque chose d'inspire, et sa physionomie vulgaire avait le rayonnement qu'on admire dans une tete de genie.

Chacun, en effet, peut avoir ici-bas ses jours de triomphe. Quelquefois les esprits les moins delicats trouvent l'occasion de s'elever, sur les ailes du devouement, jusqu'a ces hauteurs sublimes ou planent les intelligences superieures. S'il y a une couronne sur le front des poetes, il y a une aureole sur celui des hommes simples, dont le sacrifice est sans eclat et la mort sans gloire.

—Monsieur le marquis?... dit timidement le vieux domestique.

—Que me veux-tu, mon bon Dominique?

—Monsieur le marquis me permettra-t-il de le sauver?

—Toi?... Nous sauver?... Et comment? s'ecria M. de Louvigny, qui pensa un instant que son domestique n'avait plus sa raison.

—Ne m'interrogez pas, monsieur le marquis! repondit Dominique. Donnez-moi liberte pleine et entiere, et je vous sauverai peut-etre!

—Tu ne courras aucun danger? se hata de demander M. de Louvigny.

—Ne m'interrogez pas! dit encore le vieillard, mais a voix basse et de maniere a n'etre entendu que de son maitre.

Legendes Normandes

—Je comprends! repondit le marquis. Je serais seul, que je ne t'accorderais pas l'autorisation que tu me demandes; car tu vas peut-être exposer ta vie.

—Ainsi, dit Dominique avec joie, vous me permettez?...

—Oui! reprit le marquis en serrant la main de son domestique avec energie. Va! que Dieu t'accompagne! et, si je ne puis te recompenser, le ciel est la!

—Oh! merci, monsieur le marquis, dit le vieux domestique en baisant la main de son maitre; merci!

Il se dirigea vers la porte de la chambre.

—Je sauverai donc mademoiselle Marguerite! se disait-il en tournant la clef dans la serrure.

Et il sortit precipitamment, pour ne pas laisser voir les larmes qui tombaient de ses yeux.

V. Desespoir de Dominique.

Le vieux Dominique etait alle s'enfermer dans sa mansarde, ou il attendait impatiemment le retour du soleil. Il etait en proie a une agitation cruelle.

Enfin, le jour parut. Dominique sauta a bas du lit et traversa les corridors avec precaution, afin de ne reveiller personne. Quand il se trouva dans le chemin, il hata le pas pour gagner le centre de la ville.

Huit heures sonnaient au beffroi de la cathedrale, lorsqu'il arriva sur la place de l'Hotel-de-Ville. Il s'approcha d'un mur ou l'on placardait les affiches, et toute son attention parut se concentrer sur elles.

—C'est bon! dit-il en se frottant les mains: l'affiche y est encore! c'est que personne ne s'est presente... J'arrive a temps!

Il entra dans l'Hotel-de-Ville et se dirigea vers la salle des deliberations des membres du District. Comme la porte en etait fermee, il descendit chez le concierge, ou il apprit que la seance ne serait ouverte qu'a onze heures du matin. Il lui fallut donc, bon gre mal gre, mettre un frein a son impatience, et il s'assit dans l'embrasure d'une fenetre en attendant l'arrivee des patriotes qui avaient la direction des affaires de la cite.

A cette epoque de lutte, il n'etait pas rare que la salle des deliberations fut envahie par les freres de la Societe populaire, qui venaient y proposer des motions et prononcer des harangues. Souvent la foule se glissait a leur suite. C'est ainsi que le domestique reussit a s'introduire dans le lieu ou se discutaient les interets de la ville.

Lorsque le citoyen president et les membres du District se furent assis devant une table en demi-cercle, Dominique pensa qu'il etait temps d'agir. Il se fit une trouee a travers les assistants. Jusque-la, sa fermete ne l'avait pas abandonne. Mais quand il se trouva dans l'espace qui restait vide entre l'auditoire et le conseil, il perdit toute assurance. Il eut mieux aime affronter le feu d'un peloton que ces milliers de regards, dont l'eclat lui causait une sorte de vertige.

—Que veut cet homme? demanda le citoyen president a l'huissier.

—Parle, dit l'huissier en s'approchant du vieillard.

—Monsieur le president, balbutia Dominique sans oser lever les yeux...

Legendes Normandes

Un rire moqueur courut dans les rangs de la foule. L'huissier se sentit pris de pitié pour ce pauvre homme qui frissonnait et lui souffla tout bas à l'oreille:

—Dis donc: Citoyen président!

—Citoyen président, reprit Dominique en acceptant la correction qu'on lui indiquait, j'ai une proposition à vous faire.

—A te faire, imbecile! souffla encore l'huissier.

Mais déjà toute la salle riait aux éclats. Le vieux domestique était horriblement pâle, et de grosses gouttes de sueur roulaient sur ses tempes.

—Laisse-moi l'interroger, dit le président à l'huissier.

Et, s'adressant directement au vieillard:

—Voyons! que demandes-tu, mon brave homme?

—Je demande à gagner la récompense, répondit Dominique.

—La récompense? fit le président avec surprise.

—Oui! reprit le vieux domestique: la récompense que la municipalité promet à celui qui enlèvera les croix de la cathédrale.

—Tu aurais la prétention de monter aux tours du temple de la Raison? dit le président en riant.

—Oui, répondit simplement Dominique.

À la vue de ce petit vieillard, maigre, efflanqué, qu'un souffle aurait jeté à terre, et qui voulait tenter une ascension devant laquelle les plus audacieux avaient reculé, les assistants ne gardèrent plus de mesure dans leur hilarité, et ce furent des cris et des huées à couvrir la voix même du tonnerre.

Sur un signe du président, l'huissier s'approcha de Dominique et l'invita à sortir. Mais le vieillard opposa une vive résistance.

—Tu persistes encore dans ton projet? lui demanda le président.

—Oui! répondit Dominique avec assurance.

—Tu es bien maître de ta raison?

—Oui.

—Mais, reprit l'officier de l'état civil, as-tu réfléchi sérieusement à cette entreprise? Tu peux te tuer?

—Je le sais! répondit le vieillard avec un admirable sang-froid.

Sa voix était ferme, son front rayonnait, son oeil était étincelant.

Legendes Normandes

Personne ne songea plus a rire. Le vieux domestique avait tire ce mot-la du fond de son coeur; et la foule n'est jamais insensible a la veritable eloquence. Cependant si Dominique avait captive l'attention du president et des membres du District, la position nouvelle qu'il venait de se faire n'etait pas sans danger. On voulut savoir le motif de sa determination; et son interrogatoire commença. A toutes les questions qui lui furent posees, il ne sut repondre que ces seuls mots:

—Je veux sauver mon maitre!

Le president s'impacienta.

—Tonnerre! s'ecria-t-il en frappant du poing sur la table, la Republique ne connait pas de maitres! Cet homme est fou... Qu'on le fasse sortir.

Aussitot deux huissiers s'approcherent du vieillard. Ils le prirent chacun par un bras, et, malgre ses cris, malgre sa resistance, ils le pousserent a la porte au milieu des vociferations et des huees de la foule.

—Je suis fou!... Ils ont dit que je suis fou! repetait le domestique en descendant les marches du grand escalier de l'Hotel-de-Ville.

Il traversa la place presque en courant, et se jeta au hasard dans la premiere rue qui se trouva devant lui. En ce moment, le pauvre homme semblait donner raison a ceux qui l'avaient juge si defavorablement. Il allait en trebuchant le long des maisons, comme un homme ivre, et s'arretait de temps a autre pour s'ecrier, en battant l'air de ses bras:

—Plus d'espoir! Mes maitres sont perdus!... Que faire? Comment me représenter devant eux?

Alors il se mit a courir.

Il se trouva tout a coup dans la campagne; et ce fut alors qu'il songea a regarder autour de lui. L'habitude a sur nos actions une telle puissance que, sans premeditation aucune et comme par instinct, il etait arrive sur la route qui conduisait a la maison du marquis. Des massifs d'arbres verts la lui cachaient en partie, mais il en apercevait encore le toit, dont les ardoises brillaient comme un miroir au soleil. Une legere fumee montait en serpentant au-dessus de la cheminee, comme pour lui rappeler qu'il etait temps de rentrer, afin de couvrir le feu et de menager le bois *de ses maitres*.

Le vieillard laissa tomber sa tete dans ses mains, et, pour la premiere fois depuis sa sortie de l'Hotel-de-Ville, il pleura amerement.

—Non! dit-il en s'armant d'une resolution soudaine, non! je ne rentrerai pas dans cette maison, d'ou je suis sorti avec des paroles d'esperance et ou je ne rapporterais que des nouvelles de mort!

Et se frappant le front, comme pour y reveiller la memoire:

—Monsieur le marquis n'a-t-il pas dit qu'il lui restait encore quarante ecus?... Oui! je me le rappelle maintenant... Eh bien! avec cela ils peuvent se sauver tous les trois... et qui sait ce que prepare l'avenir? Si je retournais a la maison, M. le marquis voudrait me garder aupres de lui... Il ne faut pas de bouche inutile... Je ne rentrerai pas!

A ces mots, l'heroique serviteur s'enfonca dans un petit chemin ombrage qui conduisait aux prairies voisines. A mesure qu'il avançait, il entendait plus distinctement le bruit de la riviere qui tombait avec fracas du haut d'un deversoir. Au bout de quelques minutes, il arriva au bord de l'eau.

Legendes Normandes

Le courant etait rapide et charriait des flots d'ecume.

Le vieillard suivit le bord de la riviere et s'eloigna de cette scene tumultueuse, comme s'il eut voulu chercher des eaux plus calmes. Lorsqu'il se crut a une assez grande distance de la ville, il s'arreta dans un site sauvage et s'agenouilla pres d'un saule, au pied duquel la riviere s'etait creuse un bassin paisible et profond. Il pria longtemps avec ferveur, se redressa lentement, et, levant les yeux au ciel:

—Mon Dieu, dit-il, pardonnez-moi!

Il s'elanca.

Au meme instant, deux bras vigoureux l'envelopperent comme dans un cercle de fer.

Le vieillard poussa un cri et tomba sans connaissance sur le gazon. Lorsqu'il revint a lui, il apercut, a genoux a ses cotes, un jeune homme qui lui jetait de l'eau sur le visage.

—Ah! monsieur, s'ecria Dominique avec douleur, pourquoi m'avez-vous arrete? Je n'aurai peut-etre pas une seconde fois le courage d'en finir avec la vie!

—Il ne faut plus songer a mourir, dit le jeune homme en aidant au vieux domestique a se relever.

—Mais je suis abandonne de tout le monde! s'ecria Dominique d'un air desespere.

—Vous voyez bien qu'il vous reste encore des amis, puisque je vous ai empeche de vous noyer.

—Je ne vous connais pas! fit naivement Dominique.

—Pardon. Si vous avez oublie mes traits, vous reconnaitrez du moins cet objet.

Le jeune homme mit une petite croix sous les yeux du domestique.

—La croix de Marguerite! s'ecria le vieillard avec joie.

—Oui, la croix de votre fille que vous alliez follement laisser sans protecteur.

—Ma fille? repeta Dominique comme s'il sortait d'un reve... Ah! je me rappelle tout maintenant... C'est vous qui nous avez proteges contre la fureur du peuple? vous qui nous avez prudemment conseille de prendre la fuite?

—C'est cela meme, repondit Barbare.

—Soyez beni, monsieur! s'ecria le domestique avec une profonde emotion.

Puis il ajouta tristement:

—Vous m'avez sauve deux fois la vie. Je voudrais pouvoir vous recompenser comme vous le meritez; mais, helas! je suis sans ressources.

—Les dettes du coeur se payent avec le coeur, dit Barbare avec fierte.

—Vous nous aimez donc bien? demanda Dominique.

V. Desespoir de Dominique.

Legendes Normandes

—Moi! s'ecria le jeune homme avec enthousiasme... Je n'ai vu mademoiselle Marguerite qu'une seule fois, et, ce jour-la, j'ai risque ma vie pour elle... Eh bien! si le plaisir de la revoir devait m'exposer au meme peril, je n'hesiterais pas a braver de nouveau la mort.

—Oh! pensa Dominique, le jeune homme est amoureux de ma petite maitresse!

Enchante de sa penetration, le bon domestique resolut d'employer le devouement de Barbare au service de ses maitres. Pour y arriver, il lui sembla prudent de l'entretenir dans son erreur et de se faire passer a ses yeux pour le pere de Marguerite.

—Ma fille et moi nous sommes reduits a la plus profonde misere, dit-il en baissant la tete.

—Je l'avais deja devine, reprit Barbare. J'assistais a la seance du conseil et j'ai tout compris: votre detresse et votre admirable devouement... Allez embrasser et rassurer votre fille. Dans quelques jours je vous porterai l'argent dont vous avez besoin.

—Est-ce que vraiment vous pourriez nous preter?...

—Que la foudre me frappe! interrompit Barbare, si, dans quatre jours, je ne vous apporte pas cinq cents livres.

Dominique s'attendait si peu a une telle reussite qu'il ne trouva pas une seule parole de remerciement a adresser au jeune homme. Il se mit a pleurer comme un enfant.

—Je ne sais quoi vous dire, s'ecria-t-il... mais laissez-moi vous embrasser!

Et il sauta au cou du jeune homme.

Quelques instants apres, Dominique reprenait, en s'appuyant sur le bras de son sauveur, le chemin qu'il avait suivi pour courir a la mort; et ses idees alors etaient gaies comme les fauvettes qui sautaient en chantant dans les branches.

Lorsqu'on fut arrive sur la grande route, Barbare prit conge du vieux domestique.

—Dans quatre jours, dit-il, trouvez-vous a huit heures du soir a la porte de votre jardin, et je vous remettrai la somme que je vous ai promise.

—Oui, repondit Dominique. Que Dieu vous benisse, comme je vous benis moi-meme!

A ces mots, ils se separerent.

VI. Le Pont de cordes.

Lorsque Barbare eut perdu de vue l'homme auquel il avait sauve deux fois la vie, il se mit a courir a toutes jambes. Il traversa rapidement une partie de la ville, et, comme le courrier qui vint annoncer aux Atheniens la victoire de Marathon, il entra, tout pale et tout couvert de sueur, dans la salle des deliberations du conseil.

On allait lever la seance.

Mais, a l'arrivee de Barbare, la foule se rangea respectueusement devant lui, et le jeune homme put se presenter assez a temps pour qu'on lui donnat audience.

Legendes Normandes

—Citoyens, dit-il, en s'adressant aux conseillers, voila trois jours que vous avez promis une recompense a celui qui enleverait les croix qui dominent les tours du temple de la Raison, et personne, si ce n'est un vieillard infirme, personne n'a repondu a votre appel! C'est une honte pour votre ville, et je demande pour moi le perilleux honneur d'arracher ces emblemes de reprobation.

Les applaudissements eclaterent de tous les points de la salle, et la proposition de Barbare fut accueillie avec enthousiasme.

Le jeune homme fit alors ses conditions. Il fut convenu que la ville lui fournirait tous les instruments necessaires pour mener a bonne fin son entreprise, et qu'on lui donnerait cinq cents livres pour chaque expedition.

L'enlevement de la croix, qui couronnait la tour centrale de l'eglise, ne presentait pas de grandes difficultes; Barbare l'accomplit des le lendemain sans encombre. Il n'en etait pas de meme des deux tours qui se dressaient, en pyramides gigantesques, des deux cotes du portail principal de la cathedrale. L'une d'elles etait alors inaccessible, et celle qui regarde le Nord etait a peine suffisamment garnie de crampons de fer pour en permettre impunement l'escalade. Mais Barbare etait doue d'une agilité merveilleuse et d'un sang-froid a toute epreuve. D'ailleurs son amour lui faisait voir au-dela du danger. Il porta des planches, une a une, jusqu'au sommet de la tour septentrionale et les attacha solidement entre elles au pied de la croix. Ce travail vertigineux lui demanda deux jours, et l'on devine aisement avec quelle avidite la foule suivait, d'en bas, les moindres mouvements de cet etrange aironaute.

Le lendemain, de grand matin, la nouvelle se repandit dans la ville que Barbare allait operer son ascension definitive. Quoique la fureur des paris ne fut pas encore importee d'Angleterre, grand nombre de gens avaient engage de gros enjeux pour ou contre le succes de cette audacieuse entreprise. Les uns avaient pleine confiance dans la souplesse etonnante dont Barbare avait deja fait preuve; les autres calculaient toutes les chances qu'ils avaient de le voir tomber du haut des tours.

Tandis que ces honnetes industriels posaient mentalement leurs chiffres et faisaient leur charitable probleme, des rues voisines, la foule se repandait a flots tumultueux sur la place ou se dresse le portail de la cathedrale. On ne savait pas au juste a quelle heure la representation devait commencer. Mais l'important etait de ne pas manquer de place; et chacun s'etait muni de tout ce qu'il faut pour tromper les ennuis de l'attente ou satisfaire l'aiguillon de la faim.

Tout a coup une grande rumeur se fit dans la multitude. Toutes les tetes se dresserent, et chacun se haussa sur la pointe des pieds pour voir le heros de la fete. Mais la curiosite publique fut trompee. Au lieu de l'audacieux gymnaste qu'on attendait, on n'apercut qu'un petit vieillard qui se debattait entre deux soldats.

—Je veux lui parler! disait-il avec des larmes dans les yeux. Au nom du ciel, laissez-moi lui parler!

—Il n'est plus temps! repondit l'un des soldats.

—Lachez-moi! disait le vieillard en essayant de prendre la fuite. Il me reconnaitra bien moi... il ne refusera pas de me voir!

Malgre ses prieres, les deux soldats l'entrainerent, le conduisirent contre une des maisons de la place et l'y garderent a vue.

—C'est horrible cela! s'ecriait le vieillard en pleurant de rage... Il va se tuer!... Je ne permettrai pas qu'il monte aux tours!

Il y eut des murmures dans les groupes voisins.

—Le pauvre homme! disait-on.

—Le connaissez-vous?

—Non.

—C'est le pere, sans doute.

—Je le plains de tout mon coeur!

—Songez donc... si son fils allait se tuer!

—Cela fait fremir, rien que d'y penser!

—Je voudrais bien n'etre pas venu!

—Ah! tenez!... tenez!

—Le voila!... le voila!

Une immense clameur fit resonner les fenetres des maisons et les vitraux du portail. La foule respira bruyamment, comme un monstre gigantesque. Puis un silence de mort plana au-dessus de toutes les tetes, et l'on n'entendit plus que les sanglots et les hoquets du petit vieillard.

Barbare venait de paraitre.

Il etait sorti en rampant de la trappe qui s'ouvrait, a une hauteur de cent pieds environ, dans la tour septentrionale. Des cordes de toute dimension s'enroulaient autour de son cou, comme les anneaux d'un serpent. Il saisit un crampon de fer a la base de la pyramide, et, sur de son point d'appui, il se decida a sortir tout entier de la trappe. Alors il monta legerement d'un crampon a l'autre, sans plus d'effort apparent que s'il eut pose les pieds sur une echelle ordinaire. Dix minutes apres, il etait installe sur son echafaudage, au pied de la croix, et chantait un refrain de la *Marseillaise*.

Des applaudissements partirent d'en bas, et la foule reprit en choeur l'hymne patriotique.

—Allons! se dit Barbare en sentant trembler les planches sous ses pieds, il est temps de se hater. Voila le vent qui fraichit. Dans une heure peut-etre, la place ne sera plus tenable.

Il deroula les cordes qu'il avait apportees et attacha, a chacune de leurs extremités, une grosse balle de plomb.

Le peuple suivait ses moindres mouvements avec anxiété. Comme la manoeuvre de Barbare durait longtemps, et que d'ailleurs il leur etait impossible d'en juger les progres, ni meme d'en deviner l'utilite, les spectateurs s'impatienterent.

—Il hesite! disaient les uns.

—Il a peur! ajoutaient les autres.

Les murmures grandirent, s'eleverent et monterent jusqu'a l'audacieux gymnaste.

Legendes Normandes

—Ah! dit Barbare, en regardant avec un sourire toutes ces têtes qui brillaient en bas comme des têtes d'épingles sur une pelote, il paraît que je me fais attendre!

Cependant son travail touchait à sa fin. D'une main il retint l'extrémité d'une des cordes; de l'autre, il saisit une des balles de plomb qu'il lança devant lui avec une adresse si merveilleuse qu'elle fit plusieurs fois le tour de la croix, qui couronnait la pyramide méridionale. Barbare rodit la corde, pour s'assurer qu'elle était solidement enroulée au sommet de la tour qu'il avait en face de lui.

Les dix mille spectateurs qu'il avait sous les pieds retenaient leur respiration. Personne ne songeait à murmurer.

—Ils se taisent maintenant! se dit Barbare... Ils ont donc compris!

Alors il lança une nouvelle balle de plomb. Quand il en eut envoyé ainsi une trentaine, il tressa les cordes et les attacha fortement au bas de la croix qui soutenait son échafaudage.

Avant de s'engager sur son pont aérien, il jeta un regard plein de mélancolie sur les riches campagnes qui s'étendaient à perte de vue autour de lui, et des larmes s'échappèrent de ses yeux; car la nature ne se montre jamais avec plus d'attraits que lorsqu'on est exposé à mourir.

* * * * *

Cependant le jeune homme chassa bien vite ces tristes pensées. D'ailleurs, la foule murmurait de nouveau.

Barbare leva les yeux au ciel. Après avoir contemplé cette voûte d'azur qui s'arrondissait à l'infini au-dessus et autour de lui:

—Ma mère, dit-il, respectait ce signe que je vais arracher... Mais ne sert-il pas de ralliement aux ennemis de la Révolution?

Tout en parlant de la sorte, il tira de son sein la petite croix de Marguerite. Il la tint longtemps, avec amour, sur ses lèvres; puis il la remit religieusement sur son cœur.

Quelques minutes après, Barbare était suspendu par les mains, à deux cents pieds au-dessus du sol.

Un cri d'effroi s'échappa de toutes les poitrines. Les femmes se couvrirent les yeux.

Barbare avançait toujours, en s'aidant des pieds et des mains. Il était déjà arrivé au milieu de sa course, lorsqu'il sentit la corde fléchir insensiblement sous son poids. Il lui sembla même que la tour méridionale se penchait et s'avancait rapidement sur lui; et ce n'était pas l'effet de la peur, car le sommet de la pyramide s'écroulait!

Barbare aperçut les pierres qui se détachaient. Il les entendit se heurter, en roulant le long de la tour. Il se raidit, serra convulsivement la corde et s'écria par deux fois, en se sentant lancer dans le vide:

—Marguerite! Marguerite!

Tous les spectateurs avaient instinctivement détourné la tête ou fermé les yeux.

Lorsque les plus intépides, ou les plus curieux, osèrent regarder, un cri de surprise et d'admiration sortit de toutes les bouches.

Legendes Normandes

Barbare, toujours cramponne a sa corde, se balançait dans l'air, comme la boule d'un pendule immense. Doué d'une énergie merveilleuse et d'un sang-froid sans borne, le jeune homme avait eu la présence d'esprit de tourner les pieds dans la direction de la tour septentrionale, contre laquelle, sans cette précaution, il eût été infailliblement écrasé. Le premier choc fut terrible, et Barbare fut renvoyé violemment en arrière. Mais, peu à peu, les oscillations de la corde s'apaisèrent, et elle s'arrêta contre les parois de la pyramide[1].

[Note 1: Tous les détails de l'ascension de Barbare sont historiques. Je les tiens de la bouche même d'un contemporain, qui fut témoin de cette héroïque imprudence.

(Note de l'auteur.)]

Barbare était encore suspendu par les mains. Il demeura ainsi quelque temps pour reprendre haleine; puis on le vit remonter le long de la corde, gagner son échafaudage et s'y reposer un instant. Il se releva, et, saluant les spectateurs de la main:

—Barbare n'est pas mort! s'écria-t-il. Vive la République!

Alors il redescendit à l'aide des crampons de fer et disparut par la trappe, d'où il était sorti deux heures auparavant.

La foule avait suivi avec trop d'intérêt toutes les péripéties de ce drame pour s'occuper du petit vieillard, dont l'arrestation avait été en quelque sorte le prologue du spectacle. Mais, lorsque le danger fut passé, les groupes les plus rapprochés commencèrent à reporter sur lui toute leur attention.

—Il ne bouge pas plus qu'une statue!

—On croirait même qu'il est mort!

—Le pauvre homme!

—Si c'est le père, ça se comprend!

On s'approcha du vieillard, et les deux soldats, qui avaient eu le temps de l'oublier pendant l'expédition de Barbare, songèrent à le conduire en lieu sûr.

—Allons! réveillez-vous, bonhomme, lui dirent-ils. Il faut nous suivre.

Mais le prisonnier ne donnait pas signe de vie.

Un des assistants s'approcha de lui et lui cria à l'oreille:

—Consolez-vous, brave homme. Votre fils est sauvé!

—Il est sauvé! s'écria le vieillard, en sortant de sa stupeur.

Il se releva en répétant plusieurs fois ce mot qui l'avait ranimé, et il demanda à être conduit près de Barbare. Les soldats lui répondirent par un refus et voulurent l'entraîner au poste voisin. Mais la foule prit fait et cause pour lui. Elle repoussa ses deux gardes et lui fit une escorte jusqu'à l'entrée de l'église.

Legendes Normandes

Au meme instant, Barbare essayait, en s'echappant par une des portes laterales, de se derobrer aux acclamations de la multitude. Mais il fut reconnu, et son nom retentit de tous cotes, au milieu des applaudissements.

Le vieillard l'apercut et s'avanca a sa rencontre.

A la vue de Dominique, le jeune homme poussa un cri de surprise et fendit les flots serres des spectateurs, pour se rapprocher de celui qu'il regardait comme le pere de Marguerite.

—C'est le ciel qui vous envoie! dit-il au vieillard en se jetant dans ses bras.

Les deux hommes s'embrasserent avec effusion.

—C'est son pere! s'ecrierent plusieurs assistants.

A ces mots, la foule se recula discretement, attendant, pour le porter en triomphe, que son heros eut d'abord obei aux elans naturels de son coeur.

—Quoi! demanda Barbare, lorsqu'il eut retrouve la parole, vous avez tout vu?

—Tout! repondit Dominique d'une voix tremblante, et j'en fremis encore!... S'il vous etait arrive malheur, je ne m'en serais jamais console... car je venais vous prier de ne pas risquer votre vie, et je ne me suis pas assez hate...

—Est-ce que?...

—Ne me questionnez pas! dit le vieux domestique. Puisque vous avez echappe au danger, ma conscience est en repos. Ne me demandez rien de plus... Il faut que je vous quitte. Prenez cette lettre, et jurez-moi de ne l'ouvrir que dans deux heures.

—Je le jure! dit Barbare en saisissant le billet... Mais, je ne vous le cacherai pas, ce que vous faites-la me trouble profondement. Je suis plus emu qu'au moment ou je me suis senti rouler dans le vide!... Ne me cachez-vous point quelque malheur?

—Ne me questionnez pas, repeta Dominique en detournant la tete, et laissez-moi partir.

Il serra une derniere fois la main du jeune homme, et il se perdit dans la foule sans oser regarder derriere lui.

—Sa main etait couverte d'une sueur froide! se dit Barbare en le suivant des yeux. Mon Dieu! que s'est-il donc passe?

Cependant la foule ne le laissa pas longtemps aux prises avec cette cruelle incertitude. Le triomphe etait pret!

Lorsque Barbare put echapper a ses admirateurs, il se hata de sortir de la ville et se dirigea, en attendant que le delai fatal fut expire, vers la maison isolee qui renfermait toutes ses esperances. Tout a coup il s'arreta au milieu de la route. Quatre heures venaient de sonner au beffroi du temple de la Raison. C'etait le signal!

Barbare brisa fievreusement le cachet de la lettre.

Et il lut ce qui suit:

“Monsieur,

“Mon bon Dominique, un serviteur dans lequel j'ai la plus grande confiance, m'a dit ce que vous vouliez faire pour nous. Je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ma reconnaissance. Secourir des proscrits, par cette seule raison qu'on les sait malheureux, voila une pensee admirable, un devouement qui ne peut partir que d'un grand coeur! Pardonnez-moi, si je viens vous supplier aujourd'hui de ne rien tenter pour nous. Grace a Dieu! nous avons recu un secours inespere! Un des amis de mon pere lui a envoye la somme dont nous avons besoin pour passer a l'etranger. Je sais qu'il n'est pas de plus grand supplice, pour une ame genereuse, que de perdre une occasion de se devouer. Aussi je vous prie encore de me pardonner! S'il est possible de trouver une compensation au mal que je vais vous faire, gardez la petite croix que vous avez ramasee a mes pieds. Un orfevre en ferait peu de cas peut-etre; mais, a mes yeux, elle a une valeur inestimable, car elle me fut donnee par mon frere.

“MARGUERITE DE LOUVIGNY.”

Barbare lut cette lettre tout d'un trait, comme un homme decide a mourir boit avidement le poison qui doit abreger ses tourments. Il porta instinctivement la main a son coeur, poussa un cri et leva les yeux au ciel, comme pour se plaindre a lui de ses angoisses.

Cependant le jeune homme eut encore une lueur d'esperance. Il courut vers la maison ou demeurait Marguerite. Il ecouta a la porte. Comme il n'entendait aucun bruit, il s'approcha du mur du jardin qu'il franchit sans peine, sauta par dessus les plates-bandes, entra dans la cour, monta l'escalier et parcourut toutes les chambres, dont on avait laisse les portes toutes grandes ouvertes.

—Ah! fit-il en tombant sur un fauteuil, j'etais fou d'esperer encore!... Ils sont partis!... Je ne reverrai plus Marguerite!

Alors il laissa tomber sa tete dans ses mains et pleura jusqu'au soir.

* * * * *

Huit mois plus tard, pendant cette merveilleuse campagne qui permit a quatre armees de la Republique de se donner la main depuis Bale jusqu'a la mer, en suivant la ligne du Rhin, et qui se termina par la conquete inesperee de la Hollande, l'armee de la Moselle, attaquée a l'improviste par les Prussiens, perdit quatre mille hommes pres du village de Kayserslautern.

Le soir de ce combat desastreux, lorsque les soldats republicains se mirent en devoir d'enterrer leurs morts, deux d'entre eux furent tres-etonnes, en depouillant un de leurs freres d'armes, de trouver sur sa poitrine une petite croix en or.

Il leur parut si etrange qu'un soldat de la Republique gardat sur lui un pareil signe, qu'ils en firent part a leurs chefs. Une enquete fut ouverte, et, toute verification faite, il fut constate que le mort s'appelait Fournier, mais qu'il etait plus connu dans son regiment sous le nom de guerre de Barbare.

* * * * *

MICHEL CABIEU

I

Dans la nuit du 12 au 13 juillet, peu de temps avant la signature du traité de Paris qui mit fin à la guerre de sept ans, une escadre anglaise, en croisière dans la Manche, débarqua trois détachements d'environ cinquante hommes chacun à l'embouchure de la rivière d'Orne. Ces troupes avaient l'ordre d'enclouer les pièces des batteries de Sallenelles, d'Ouistreham et de Colleville. Si l'expédition réussissait, l'ennemi brûlait, le lendemain, les bateaux mouillés dans la rivière, remontait l'Orne jusqu'à Caen, assiégeait la ville et s'ouvrait un chemin à travers la Normandie.

L'audace d'un homme de cœur fit échouer le projet des Anglais et sauva le pays.

Voici le fait dans toute sa grandeur, dans toute sa simplicité.

À cette époque, Michel Cabieu, sergent garde-côte, habitait une petite maison située à l'extrémité nord d'Ouistreham. Dans son isolement, cette maison ressemblait à une sentinelle avancée qui aurait eu pour consigne de préserver le village de toute surprise nocturne. Ses fenêtres s'ouvraient sur les dunes et sur la mer. En plein jour, pas un homme ne passait sur le sable, pas une voile ne se montrait à l'horizon, sans qu'on les aperçut de l'intérieur de la chaumière.

Mais l'ennemi avait bien choisi son temps. La nuit était profonde. Il n'y avait plus de lumières dans le village. Les Anglais laissèrent quelques hommes pour garder les barques et se divisèrent en deux troupes, dont l'une se dirigea vers Colleville, tandis que l'autre se disposa à remonter les bords de la rivière d'Orne.

Ce soir-là, Michel Cabieu s'était couché de bonne heure. Il dormait de ce lourd sommeil que connaissent seuls les soldats préposés à la garde des côtes et obligés de passer deux nuits sur trois. À ses côtes, sa femme luttait contre le sommeil. Elle savait son enfant souffrant et ne pouvait se décider à prendre du repos. De temps en temps elle se soulevait sur un coude et se penchait sur le lit du petit malade pour écouter sa respiration. L'enfant ne se plaignait pas; son souffle était égal et pur, et la mère allait peut-être fermer les yeux, lorsqu'elle entendit tout à coup un grognement, qui fut suivi d'un bruit sourd contre la porte extérieure de la maison.

—Maudit chien! murmura-t-elle. Il va réveiller mon petit Jean.

Des hurlements aigus se mêlaient déjà à la basse ronflante du dogue en mauvaise humeur. Il y avait dans la voix de l'animal de la colère et de l'inquiétude. Encore quelques minutes, et il était facile de deviner qu'il allait jeter bruyamment le cri d'alarme.

La mère n'hésita pas; elle sauta à bas du lit, ouvrit doucement la fenêtre et appela le trop zélé défenseur à quatre pattes.

—Ici, Pitt! ici! dit la femme du garde en allongeant la main pour caresser le dogue.

Le chien reconnut la voix de sa maîtresse et s'approcha. C'était un de ces terriers ennemis implacables des rats, et qui ne se font pardonner leur physionomie désagréable que pour les services qu'ils rendent dans les menages. Il avait appartenu autrefois au fameux corsaire Thurot, qui l'avait trouvé à bord d'un navire anglais auquel il avait donné la chasse. En changeant de maître, il avait changé de nom. On l'appelait Pitt, en haine du ministre anglais qui avait fait le plus de mal à la marine française.

—Paix! monsieur Pitt! paix! répétait la femme de Cabieu en frappant amicalement sur la tête du chien.

Legendes Normandes

Mais celui-ci, comme son illustre homonyme, ne revait que la guerre. Il n'était pas brave cependant, car il s'était blotti, en tremblant, contre le bas de la fenêtre. Mais, comme les peureux qui se sentent appuyés, il éleva la voix, allongea le cou dans la direction de la mer et fit entendre un grognement menaçant.

—Il faut pourtant qu'il y ait quelque chose, pensa la mère.

Elle se pencha et regarda dans la nuit. Mais elle ne put rien apercevoir sur les dunes. À peine distinguait-on, sur ce fond obscur, l'ombre plus noire des buissons de tamaris agités par le vent. Au-dessus des dunes, une bande moins sombre laissait deviner le ciel. La femme de Cabieu crut même apercevoir une étoile. Puis l'astre se dédoublait. Les deux lumières s'écartèrent et se rapprochèrent, pour se rejoindre encore.

—Ce ne sont pas des étoiles! se dit la mère avec épouvante. Ce sont des feux de l'escadre anglaise. Ils nous préparent quelque méchant tour.

Tandis qu'elle faisait ces réflexions, le chien se mit à aboyer avec fureur.

La femme du garde regarda de nouveau devant elle. Il lui sembla voir remuer quelque chose sur le haut de la dune.

—C'est l'ennemi! dit-elle en palissant.

Elle courut auprès du lit et réveilla son mari.

—Michel! Michel! cria-t-elle d'une voix tremblante, les Anglais!

—Les Anglais! répéta le sergent en écartant brusquement les couvertures. Tu as le cauchemar!

—Non. Ils sont débarqués. Je les ai vus. Ils vont venir. Nous sommes perdus!

—Nous le verrons bien! dit Cabieu en sautant dans la chambre.

Il chercha ses vêtements dans l'obscurité et s'habilla à la hâte. Le chien ne cessait d'aboyer.

—Diable! diable! fit le garde-côte en riant, ils ne doivent pas être loin. M. Pitt reconnaît ses compatriotes. Depuis qu'il est naturalisé Français, il aime les Anglais autant que nous.

—Peux-tu plaisanter dans un pareil moment, Michel! dit la femme du sergent.

En même temps elle battait le briquet. Une gerbe d'étincelles brilla dans l'ombre.

—N'allume pas la lampe! dit vivement le garde-côte; tu nous ferais massacrer. Si les Anglais s'aperçoivent que nous veillons, ils entoureront la maison et nous égorgeront sans brûler une amorce.

—Que faire? dit la femme avec désespoir.

—Nous taire, écouter et observer.

—Le chien va nous trahir.

—Je me charge de museler M. Pitt.

Legendes Normandes

A ces mots, le sergent entre-bailla la porte et attira le dogue dans la maison; puis il alla se mettre en observation derriere la haie de son jardin.

La mere etait restee aupres du berceau. L'enfant dormait paisiblement et revait sans doute aux jeux qu'il allait reprendre a son reveil. Il ne se doutait pas du danger qui le menacait. Il songeait encore moins aux angoisses de celle qui veillait a ses cotes, prete a sacrifier sa vie pour le defendre.

Cabieu ne revenait pas. Sa femme s'inquieta; les minutes lui paraissaient des siecles. Elle voulut avoir des nouvelles et sortit en refermant doucement la porte derriere elle. A l'autre bout du jardin elle rencontra son mari.

—Eh bien? lui dit-elle.

—Ils sont plus nombreux que je ne le pensais. Vois!

La femme regarda entre les branches que son mari ecartait.

—Ils s'eloignent! dit-elle avec joie.

—Il n'y a pas la de quoi se rejouer, murmura Cabieu.

—Pourquoi donc? Nous en voila debarrasses.

—C'est un mauvais sentiment cela, Madeleine! Il faut penser aux autres, et je suis loin d'etre rassure. Je devine maintenant l'intention des Anglais. Ils vont essayer de surprendre la garde des batteries d'Ouistreham. Heureusement qu'en route ils rencontreront une sentinelle avancee qui peut donner l'alarme. Si cet homme-la fait son devoir, nos artilleurs sont sauves.

Cabieu se tut un instant pour ecouter.

—Ventrebleu! s'ecria-t-il avec colere.

—Qu'y a-t-il? demanda Madeleine.

—Quoi! tu n'as pas entendu?

—J'ai entendu comme un gémissement.

—Oui, et la chute d'un corps. Ils ont poignarde la sentinelle. Ce gredin-la dormait. Tant pis pour lui! Je m'en soucie peu... Mais ce sont ces gueux d'habits rouges qui n'ont plus personne pour les arreter!... Ils tueront les artilleurs endormis, ils encloueront les pieces!... Comment faire? comment faire?... Ah!...

Cabieu cessa de se desesperer. Il avait trouve une idee et, sans prendre le temps de la communiquer a sa femme, il s'elanca vers la maison.

Madeleine connaissait l'intrepidite de son mari. Elle le savait capable de tenter les entreprises les plus desesperrees. Elle resolut de le retenir a la maison et traversa le jardin en courant. Elle trouva le sergent occupe a remplir ses poches de cartouches.

—Michel, dit-elle, en enlacant ses bras autour du cou de son mari, tu n'as pas l'idee d'aller tout seul a la rencontre des Anglais?

—Pardon.

—Mais, malheureux, tu t'exposes a une mort certaine.

—Probable.

—Tu n'as donc pas pitie de moi?

—J'en aurais pitie si tu avais un mari assez lache pour manquer a son devoir.

—Pourquoi tenter l'impossible? Les Anglais arriveront avant toi.

—Je connais mieux le pays qu'eux; et je compte bien prendre le chemin le plus court.

—Et si tu les rencontres en route?

—J'ai mon fusil; il avertira nos artilleurs.

—Tu te feras tuer, voila tout! Les Anglais se vengeront sur toi de leur echec... Oh! je n'aurais pas du te reveiller!

Madeleine se lamentait, suppliait. Cabieu continuait ses preparatifs et repondait aux objections de sa femme par des plaisanteries dites avec fermete, ou par des mots serieux prononces en souriant. En meme temps il reflechissait et combinait son plan. Tout a coup il eclata de rire. Une idee etrange venait de surgir dans son esprit. Il entra dans un cabinet et reparut avec un tambour, qu'il jeta sur son epaule.

—Si la farce reussit, dit-il en mettant sa carabine sous son bras, on n'aura jamais joue un si joli tour a nos amis les Anglais!

Il se pencha sur le berceau et embrassa l'enfant qui dormait. Quand il se releva, ses yeux etaient humides. Madeleine s'apercut de son emotion. Elle essaya d'en profiter pour le faire renoncer a son projet.

—Michel, dit-elle en se placant entre la porte et son mari, tu n'auras pas le coeur de nous abandonner, moi et ton enfant! Nous sommes sans defense!

—L'ennemi ne pense pas a vous. Vous n'avez rien a craindre.

—Si tu pars, Michel, je suis sure que je ne te reverrai plus. J'en ai le pressentiment!

—N'essaie pas de m'attendrir, Madeleine. Je ne changerai pas de resolution. Allons! dis-moi adieu. Nous avons deja perdu trop de temps.

La jeune femme fondit en larmes et se jeta dans les bras de son mari.

—Reste! lui dit-elle d'une voix brisee.

—Tu veux donc me deshonorer? dit Cabieu avec severite.

—Non, tu ne seras pas deshonore. On ne saura pas que je t'ai reveille dans la nuit. On croira que tu dormais. On ne te fera pas de reproches.

Legendes Normandes

—Et ma conscience? dit le garde-cote. Allons! Madeleine, embrasse-moi et laisse-moi partir.

Il serra sa femme contre son coeur, la poussa doucement de cote et ouvrit la porte.

—Et ton fils! s'ecria Madeleine en cherchant a retenir son mari avec cette derniere priere. Il est si jeune. Si tu ne reviens pas, il n'aura pas connu son pere.

—Tu lui diras plus tard pourquoi je ne suis pas revenu; et il apprendra a me connaitre, s'il a du coeur... Adieu, Madeleine, adieu!

Et l'on n'entendit plus dans la nuit que les sanglots de la femme et le bruit des pas de Cabieu qui s'eloignait.

II

A quelque distance de sa maison, Cabieu sauta dans le creux d'un fosse qui separait les dunes de la campagne. Il esperait ainsi echapper aux regards de l'ennemi. Apres avoir couru quelques minutes, il arriva au bord d'un chemin qui conduisait a la mer. Tout a coup un homme se presenta devant lui. Le sergent epaula sa carabine et coucha en joue l'inconnu.

—Arrete! lui cria-t-il, ou tu es mort!

L'homme s'arreta au milieu de la route, et Cabieu marcha a sa rencontre.

—Il parait, mon drole, lui dit le garde-cote, que tu comprends bien le francais?

—Aussi bien que vous le parlez, repondit l'etranger sans le moindre accent; et c'est pour cela que j'ai cru devoir vous obeir. J'ai devine que j'avais affaire a un ami.

—Tu es donc un de mes compatriotes?

—Mieux que cela, un de tes parents. Je t'ai reconnu a la voix. Si tu es moins habile ou plus defiant que moi, approche et regarde. Je suis sans armes.

Le sergent examina l'homme de plus pres.

—C'est toi, Baptiste! s'ecria-t-il avec joie.

—Oui, c'est moi, ton frere!

—On m'avait assure que l'ennemi t'avait fait prisonnier.

—On ne t'avait pas trompe. Avant-hier, dans une descente qu'ils ont faite sur la cote de Colleville, les Anglais ont enleve quatre garde-cotes, ton serviteur et un autre soldat du regiment de Forez.

—Comment te trouves-tu ici?

—Par cette raison bien simple qu'il y a deux jours, j'etais fait prisonnier, et qu'aujourd'hui je suis libre.

—Ce n'est pas le moment de plaisanter. L'ennemi est a deux pas de nous.

Legendes Normandes

—Je le sais. Ecoute-moi, et fais ton profit de ce que je vais te dire. Ce soir, le capitaine de la fregate, ou j'etais aux fers, m'a fait monter sur le pont. Plusieurs barques etaient deja a la mer. On me promet la liberte si je consens a servir de guide aux troupes qu'on allait débarquer sur la cote.

—Tu as accepte?

—Parbleu! Sans cela, aurais-je le plaisir de te parler a cette heure?... On débarque. Je suis place sous la garde de deux grands habits rouges. Nous marchons sur Colleville. J'etais a la tete de la compagnie, pour servir d'eclaireur. Mon premier soin est de conduire les Anglais sur le bord d'une mare bourbeuse. Un de mes gardiens y tombe consciencieusement, sans en etre prie. J'y pousse l'autre, et je me sauve a la faveur de la nuit, laissant le reste de la troupe en tete-a-tete avec les grenouilles du marecage. Ils n'ont pas ose me tirer des coups de fusil, dans la crainte de jeter l'alarme dans le pays... Et me voila!

—Ou allais-tu?

—Chez toi. Je voulais t'avertir de l'arrivee de l'ennemi.

—Et me conseiller de l'attaquer?

—Sans doute.

—Touche-la, Baptiste! dit le sergent avec emotion.

Les deux freres se serrerent la main.

—Tu es l'homme qu'il me fallait, ajouta Cabieu. A nous deux, nous sommes de force a repousser les Anglais.

—Si on nous aide, dit le soldat du regiment de Forez. Ou sont tes hommes?

—Les voila! repondit le sergent en frappant successivement sur sa poitrine et sur celle de son frere.

—Quoi! tu n'as pas rassemble tes garde-cotes?

—Ils sont au diable!

—Et tu venais ainsi, tout seul?... Ah! mon cher, tu es fou!

—Pas si fou que cela, puisque j'ai eu l'esprit de te rencontrer... Es-tu decide a te venger des Anglais? L'occasion est bonne.

—Hum! ils sont au moins un cent.

—Qu'importe! si nous avons cent fois plus de courage qu'eux.

—Nous n'aurons pas autant de fusils.

—Tu hesites? N'en parlons plus... J'entends du bruit sur la dune. Ils approchent. Voici le moment de les arreter. Adieu!

Cabieu s'eloigna. Son frere courut apres lui.

Legendes Normandes

—Michel, dit le soldat d'un air triste, tu pars sans moi? Tu me meprises donc bien?

—Je savais que tu me suivrais, repondit Cabieu en riant. Je n'ai pris les devants que pour t'empêcher de faire des phrases. Tu as le malheur d'être bavard. Ce soir, il faut se taire et agir.

—Bon! Donne-moi une arme.

—Je n'ai que mon fusil.

—En ce cas, j'ai bien peur, si je ne laisse pas mes os sur la dune, de retourner sur l'escadre anglaise. Avec quoi veux-tu que je me batte? Avec les poings?

—Avec cela, dit Cabieu.

Sans s'arrêter, il prit le tambour qu'il portait sur l'épaule et le suspendit au cou de son frère. Celui-ci recut les baguettes en hochant la tête.

—J'espère bien, dit-il, que nous ne nous servirons pas de ce tambour?

—Pardon.

—Autant vaudrait appeler l'ennemi et le prier tout de suite de nous entourer et de nous passer par les armes!

—Chut! dit Cabieu d'une voix brève.

On entendit, derrière la dune, un bruit d'armes et le cliquetis des galets qui roulaient sous les pieds.

—C'est ma troupe de Colleville, murmura le soldat. Ils n'ont pas pu trouver le chemin de la batterie. Ils reviennent.

A cet instant, une traînée de feu monta en serpentant dans le ciel.

—Ils tirent des fusées, dit Cabieu. On va bientôt leur répondre.

En effet, sur leur droite, à trois cents pas environ, les deux frères aperçurent la lueur d'une autre fusée.

—C'est la troupe d'Ouistreham, dit le soldat.

—Oui, repondit Cabieu, celle-là continue les signaux, tandis que les autres cessent de lancer des fusées. Ils vont évidemment se rallier sur les bords de la rivière. Ce hasard nous donne la victoire.

Cabieu se leva précipitamment. Il avait le visage radieux.

—Reste-la, dit-il à son frère.

—Je veux t'accompagner.

—Je t'ordonne de rester ici, reprit le sergent d'une voix impérieuse. Qui a conçu le plan? Moi. Je suis donc ton chef. Si tu ne m'obéis pas, si tu violates la consigne, tu es traître à ton pays!

—Tu as l'air de parler sérieusement, Michel; et cependant je suis sûr que tu vas faire une folie.

Legendes Normandes

—Si tu executes fidelement mes ordres, dans une heure, les Anglais auront rejoint leur escadre.

—Que faut-il faire?

—Rester ici.

—Bien.

—Et, lorsque tu auras entendu l'explosion de ma carabine, battre la generale a tour de bras et en courant dans la direction des Anglais... Puis—je compter sur toi, Baptiste?

—Comme sur toi—meme, Michel.

Cabieu visita l'amorce de sa carabine et partit d'un pas rapide.

III

Le soldat regarda avec tristesse son frere qui s'eloignait. Il pensait qu'il ne le reverrait plus.

Mais le sergent des garde—cotes avait plus de confiance que cela dans la reussite de son entreprise. Il marchait sur l'ennemi avec la certitude de le mettre en fuite. Il ne craignait pas d'etre apercu. La nuit etait si profonde qu'il entendait deja les Anglais sans les voir.

Cabieu quitta la dune et se jeta dans la campagne. Il voulait tourner les Anglais et revenir sur eux a l'improviste, en s'abritant derriere une haie de saules qui poussaient dans le voisinage de la riviere. La connaissance qu'il avait du pays le servit autant que son audace.

Le garde—cote s'accroupit derriere un buisson, a dix pas de l'ennemi. Il coula le canon de sa carabine entre les feuilles, ajusta le groupe et resta en observation.

Les Anglais parlaient entre eux avec animation. Les uns tendaient la main du cote de la mer, comme s'ils eussent donne l'avis de se rembarquer au plus vite. Les autres se tournaient vers la batterie d'Ouistreham, comme s'ils eussent voulu exciter leurs camarades a ne pas laisser leur entreprise inachevee. On devinait a leurs gestes, a leur air indecis, qu'il y avait dans leur conseil deux courants d'idees contraires. La compagnie qui avait marche sur le village de Colleville se croyait trahie et craignait une surprise; les autres paraissaient decides a tenter tous les hasards.

Cabieu retenait sa respiration, voyait et ecoutait tout. Quand il fut convaincu que le parti des audacieux l'emportait, il coucha en joue l'officier qui s'etait mis a la tete du detachement. En meme temps, il s'ecria d'une voix formidable:

—Qui vive?

A ce mot, un grand trouble se fit dans les rangs des Anglais. Ils se presserent les uns contre les autres, formerent le carre et regarderent avec inquietude dans les tenebres.

—Voila le moment de jouer ma comedie, se dit Cabieu.

Il tourna la tete en arriere, comme s'il eut adresse un commandement a une troupe de soldats.

—Nom d'un tonnerre! s'ecria—t—il, ne tirez pas! ne tirez pas! Je vous le defends!

Legendes Normandes

Les Anglais dressaient l'oreille et cherchaient dans l'ombre à apercevoir leur ennemi.

Cabieu fit resonner la batterie de son fusil.

—Sacrebleu! fit-il d'un ton furieux, n'armez pas, caporal; j'ai defendu de tirer.

Et, changeant de voix:

—Capitaine, reprit-il, il faut en finir avec ces gueux d'habits rouges. Si nous faisons feu, il n'en echappera pas un.

—Silence! repondit Cabieu. Obeissez à la consigne.

—Capitaine, continua-t-il sur un autre ton, mes hommes sont impatientes. Ils ne veulent plus rester au port d'armes.

—Gredin! s'ecria Cabieu, ce sont les mauvais chefs qui font les mauvais soldats.

Et, comme s'il eut parle au reste de sa troupe imaginaire:

—Qu'on emmene cet homme! dit-il avec colere. Il n'est pas digne de se mesurer avec l'ennemi. Qu'on le conduise en prison.

Il se leva, marcha avec bruit et frappa plusieurs fois la terre de la crosse de son fusil, comme pour faire croire à une lutte.

Tout en jouant cette scene, Cabieu ne perdait pas de vue les Anglais. Ceux-ci paraissaient consternes.

—Eh bien! s'ecria de nouveau le ruse sergent, il me semble qu'on a murmure dans les rangs! Auriez-vous la sottise de regretter le depart de cet homme? Sachez-le: ce n'est pas le nombre qui fait la force d'une armee, c'est la discipline. D'ailleurs n'etes-vous pas assez nombreux pour mettre en fuite trois fois plus d'ennemis qu'il n'y en a à combattre?... Allons! arme bras!... Que personne ne tire avant le commandement. Les garde-cotes d'Ouistreham et de Colleville sont avertis. Ils vont venir. Attendons-les. Nous prendrons l'ennemi entre deux feux. Pas un Anglais ne remettra le pied sur l'escadre!

En disant cela, il ajusta l'officier qui avait fait quelques pas dans la direction de la haie. Il lacha la detente; le buisson s'enflamma et, quand la fumee se fut dissipee, Cabieu apercut sa victime qui se debattait sur le sable de la dune.

Les Anglais firent un feu de peloton sur la ligne des saules. Les balles sifflerent aux oreilles de Cabieu et casserent des branches autour de lui.

—Canailles! s'ecria Cabieu d'une voix furieuse, comme s'il eut parle à ses hommes, ne vous avais-je pas defendu de tirer? Heureusement que rien n'est perdu. Nous n'avons personne de tue, et voici les garde-cotes qui arrivent.

En effet, au loin, on entendit le son d'un tambour qui battait la generale. Le bruit se rapprochait; il etait formidable. On aurait dit un regiment qui s'avance au pas de course.

—Voilà les notres! cria Cabieu. Ne tirez pas encore. À la baionnette! mes amis, à la baionnette!

Legendes Normandes

Il avait recharge sa carabine et il tira un second coup de feu dans la masse des Anglais.

—A la baionnette! reprit-il d'une voix courroucée.

A ces mots il agita les touffes de saules; puis il traversa bravement la haie et s'elanca a la rencontre des Anglais.

—Sauve qui peut! s'ecria l'ennemi qui se croyait attaque par des forces superieures.

De tous les cotes a la fois les Anglais gagnerent le haut de la dune, se precipiterent sur le rivage et se jeterent dans les barques.

Cabieu eut encore le temps de leur envoyer deux coups de fusil, avant qu'ils eussent pris la mer.

Son frere le rejoignit sur les bancs de sable; il battait toujours du tambour.

—Tu peux te reposer, lui dit Cabieu en riant, ils sont partis. La farce a reussi.

—Tiens, Michel, dit le soldat du regiment de Forez en sautant au cou de son frere, s'il y avait en France dix generaux comme toi, M. Pitt n'oserait plus nous faire la guerre.

IV

A cet instant, les deux freres entendirent des gémissements derriere eux. Ils remonterent sur la dune, et, apres avoir cherche quelque temps au hasard dans les tenebres, ils trouverent un homme qui se debattait sur le sable.

Ils se pencherent sur le blesse et ils constaterent qu'il avait une cuisse cassee et l'autre percee par une balle. Ils le souleverent et le transporterent dans la maison du garde-cote.

—Les Anglais sont partis, dit Cabieu en embrassant sa femme. Nous amenons un prisonnier qu'il faut soigner comme si c'etait l'un des notres.

Ils le soignerent si bien qu'au bout de deux jours le blesse recouvra sa connaissance. Il se nomma. C'etait un bas officier qui commandait un des detachements, et qui, selon toute apparence, etait fort estime; car le commandant de l'escadre le fit demander en offrant de renvoyer les quatre garde-cotes et le deuxieme soldat du regiment de Forez que les Anglais avaient faits prisonniers. La proposition fut acceptee, et l'echange eut lieu.

Quelques jours apres, l'escadre anglaise mit a la voile, et les cotes de la basse Normandie ne furent plus inquietees jusqu'a la signature du traite de Paris.

L'esprit et le courage de Cabieu avaient sauve le pays.

Le ministre lui accorda une gratification de deux cents livres et lui ecrivit une lettre de satisfaction pour sa manoeuvre.

Ce fut tout. Mais l'opinion publique fut plus genereuse que le Tresor royal. L'exploit de l'humble garde-cote eut un grand retentissement dans la Normandie, et le peuple ne le designa plus que sous le nom de general Cabieu.

“Il aurait vecu heureux de ce souvenir, dit M. Boisard dans ses notices biographiques sur les hommes du Calvados, si un incendie ne fut venu augmenter sa detresse et celle de sa famille.

“La pitie qu’il inspira reveilla le souvenir du service qu’on avait oublie. A la sollicitation du duc d’Harcourt, le ministre de la guerre lui accorda une gratification annuelle de 100 francs. Mais la reconnaissance nationale lui reservait d’autres dedommagements. Il les obtint aussitot qu’elle put se manifester sans recourir au patronage des grands. Le grade de general fut solennellement confere a Cabieu dans les premieres annees de la Revolution, et nous l’avons vu en porter les insignes. L’Etat lui accorda en outre une pension de 600 francs.”

Michel Cabieu mourut a Ouistreham, le 4 novembre 1804. Ce petit coin de terre, qui n’est sur la carte qu’un point insignifiant, vit naitre et mourir obscurément un de ces heros auxquels la Grece elevait des statues.

* * * * *

LE MAITRE DE L'OEUVRE

PROLOGUE. Les deux touristes.

Une des nombreuses voitures, qui faisaient alors le service de Caen a Bayeux, venait de s’arreter a Bretteville–l’Orgueilleuse. Deux jeunes gens sauterent de l’imperiale plutot qu’ils n’en descendirent, emportant avec eux tout leur bagage: un sac en toile, un baton, un album; avantage inappreciable qui n’appartient qu’aux celibataires.

A peine arrives, nos voyageurs se dirigerent vers l’eglise avec un empressement qui denotait, sinon une certaine exaltation religieuse, du moins un gout prononce pour l’archeologie. Ils firent le tour du monument; en visiterent l’interieur, et sortirent bientot pour se consulter sur l’emploi de leur journee.

—Il est midi, dit l’un des touristes en tirant sa montre, et j’ai plus faim de beefsteak que d’architecture.

—J’allais te faire la meme reflexion, repondit l’autre. Il faut déjeuner au plus vite.

Tous deux se precipiterent dans la cuisine de l’hotel du *Grand–Monarque* et s’assirent devant une petite table en sapin. Les fourchettes se dressent, les machoires s’entrechoquent, le silence le plus complet s’etablit entre les deux compagnons de route. C’est le moment de vous dire en peu de mots ce qu’ils sont, pourquoi nous les voyons attables dans l’hotel du *Grand–Monarque*, et ce qu’ils se proposent de faire.

Le premier repond au nom de Leon Vautier. Ses traits ne sont pas precisement reguliers, mais ses yeux sont pleins de feu et d’intelligence. S’il sourit devant vous, vous comprenez immediatement que vous ne parlez pas a un sot. Sorti de l’ecole des Beaux–Arts, Leon Vautier avait travaille sous la direction d’un architecte du gouvernement. Au moment ou nous le rencontrons, il venait d’etre charge par la commission des monuments historiques, instituee pres le ministre de l’interieur, de l’inspection de quelques–uns des edifices religieux de la Basse–Normandie.

Son compagnon s’appelait Victor Lenormand. Il n’avait pas de mission du gouvernement, mais c’etait le fidele Achate du jeune architecte. Comme il avait une jolie fortune et des pretentions, peu justifiees, a la peinture, il se faisait un plaisir de suivre son ami dans ses peregrinations officielles, croquant un paysage par–ci, un monument par–la, et se composant des cartons qui devaient, selon ses esperances, le conduire au Temple de memoire. Il est vrai qu’il avait deja essaye de faire parler les cent bouches de la renommee en exposant son fameux tableau du *Quos ego*. Son Neptune, avec sa barbe inculte et melangee d’herbes marines, avait bien l’air de dignite qui convient au souverain des eaux. Seulement notre artiste avait eu la malencontreuse idee de

mettre dans la main du dieu un poisson que le jury ne trouva pas de son gout. Victor se consola de ce premier pas de clerc en rimant force epigrammes contre ses juges; mais la blessure n'en etait pas moins douloureuse, et le moindre mot qui lui rappelait son tableau du *Quos ego* faisait saigner la plaie mal fermee de son amour-propre.

Le déjeuner fini, Leon se fit indiquer par la servante de l'auberge le chemin qui conduit au petit village de Norrey; et les deux amis reprirent leur bagage. L'architecte ayant leve machinalement les yeux vers l'enseigne du *Grand-Monarque* partit d'un grand éclat de rire.

—Ce chef-d'oeuvre vaut bien un coup d'oeil, dit-il en montrant du doigt la figure du heros d'Ivry, enlumine comme un ivrogne qui sort du cabaret.

—En effet, ce n'est pas mal! Il a l'air d'avoir abuse du premier de ses trois talents, le bon Henri!

Ce diable a quatre
A le triple talent
De boire, etc...

Je soupconne l'artiste d'avoir eu des relations avec les ligueurs. C'est une satire, ce portrait-la!

—Est-ce tout ce que tu as remarque?

—Mon Dieu, oui!

—Comment! tu n'admires pas sa cotte de mailles? de vraies ecailles de poisson! Le peintre aura vu ton tableau. C'est un plagiaire.

—Quoi que tu en dises, repliqua Victor en prenant feu, je soutiens que pas un des membres du jury ne serait capable de donner a Neptune un tel cachet d'originalite. Ces messieurs sont habites a se trainer dans les ornières de la tradition. Ils m'ont trouve ridicule, et je m'y resigne; mais on sera bien oblige de reconnaitre en moi le courage de defendre un systeme; ce dont tu ne saurais te vanter... car tu ne penses encore que par le cerveau de tes professeurs.

—Qu'en sais-tu? Je n'ai encore rien produit.

—Je m'en aperçois bien; car tu n'es guere indulgent pour les autres. Il n'y a pas de critiques plus aboyeurs que ceux qui n'ont rien imagine. Je crois que tu suivras la loi commune. Imbu, nourri des idees de tes maitres, tu seras tout surpris de copier la ou tu croyais creer. L'architecture est morte!...

—Oui: *Ceci tuera cela!* Voir Notre-Dame de Paris!

—Vous n'avez plus, continua Victor en s'echauffant, ce sentiment patriotique et religieux, ce souffle divin qui inspirait les architectes du moyen age. Si vous construisez une eglise, vous faites une mauvaise imitation de nos salles de spectacle, vous copiez un temple grec, ou vous construisez une espece de gare de chemin de fer. Et chacun connait le macon qui batit ces masures, tandis que les noms de ceux qui ont eleve les cathedrales de Noyon, de Chartres, de Reims, l'admirable facade de Notre-Dame, ne nous sont pas conservees!

—*Sic vos non vobis!* soupira melancoliquement une voix de basse-taille derriere les deux amis.

—Qui se permet d'ecouter aux portes? dit Victor en se retournant vers le nouveau venu.

Legendes Normandes

—Vous vous parlez en latin? dit Leon Vautier; je ne jouis pas de cet avantage; mais voici mon camarade qui parle hebreu. La preuve, c'est qu'il vient de me tenir un long discours dans cette langue.

—C'est-a-dire que je ne me suis pas bien explique! repondit le peintre en se mordant les levres.

—J'ai pourtant compris, dit l'etranger en s'interposant comme pacificateur, que votre ami regrette l'oubli qui pese sur les noms des *maitres de l'oeuvre*.

—On voit que monsieur est verse dans l'histoire de l'architecture, dit Leon Vautier.

Et, pour la premiere fois, il songea a examiner l'etranger.

C'etait un homme de cinquante a cinquante-cinq ans. Son costume etait celui d'un paysan endimanche: blouse bleue, pantalon de toile, cravate rouge avec un gros noeud dont les bouts se balancaient au vent, chapeau de paille et souliers ferres. Mais, si l'on venait a observer sa toilette, a considerer plus attentivement sa tournure et ses manieres, il sautait aux yeux que ce personnage devait porter l'habit avec autant d'aisance que la blouse.

—Si je ne m'abuse, dit-il, j'ai l'honneur de parler a des artistes, et, comme je les ai en grande estime...

—Vous avez peut-etre ete du metier? demanda Victor.

—Vous desirez savoir mon nom? repondit l'etranger en souriant finement. Au temps ou je me servais de cartes de visite, on y lisait: Louis Landry, et au-dessous: procureur du... procureur de... procureur imp... suivant les variations du barometre politique. J'ai deja servi,—comme vous le voyez,—deux ou trois gouvernements. Cela fatigue a la longue. Aussi me suis-je decide sans peine a ceder la toge a la magistrature militante. J'ai suivi le precepte de Virgile... je me suis fait paysan! Comme tel, j'aime a exercer l'hospitalite, et j'espere, si cela ne derange pas vos projets, vous amener diner chez moi.

On etait arrive devant l'eglise de Norrey, une des curiosites du pays.

—Vous desirez la visiter? dit l'ancien magistrat. Je vais chercher les clefs chez le sonneur. Attendez-moi.

Il partit et revint bientot avec les clefs.

—Voila un charmant morceau du treizieme siecle, s'ecria Leon Vautier en contemplant avec delices la tour elegante de l'eglise de Norrey.

—Et voila un charmant magistrat du dix-neuvieme! dit Victor. Il va nous ouvrir la porte du sanctuaire, en attendant qu'il nous ouvre celle de la salle a manger.

Le dialogue fut interrompu par l'arrivee de M. Landry.

—Un peu de patience, mes amis! dit le Mecene bas-normand en tournant et retournant la clef dans la serrure.

On entra dans l'eglise.

Leon Vautier en eut pour une bonne heure a satisfaire sa curiosite. Son regard interrogeait chaque detail d'ornementation avec autant d'ardeur que l'artiste du moyen age en avait mis a fouiller la pierre. Quand ils furent sortis de l'eglise, les deux jeunes gens s'assirent sur un tertre de gazon, ouvrirent leurs albums et commencerent un dessin du monument.

Legendes Normandes

—Prenez un siege et donnez-vous la peine de vous asseoir, dit gravement Victor a leur complaisant cicerone.

—Volontiers! repondit l'ex-magistrat en prenant place entre les deux jeunes gens; je taillerai les crayons.

—Non, vous nous raconterez quelque grand scandale de cour d'assises.

—Y songez-vous? J'ai tout oublie en depouillant la robe de magistrat. Je prefere vous raconter une histoire locale. Ce lieu ou nous sommes assis tranquillement a ete le theatre d'un drame sanglant.

—Vous me faites fremir! Commencez toutefois votre recit; j'adore le drame... fut-il de M. Dennerly!

—Puisque vous l'exigez, j'appelle a mon secours feu mon eloquence de ministere public; puisse-t-elle ne pas blesser les oreilles delicates de mon auditoire! Or donc, voici l'histoire du maitre de l'oeuvre de Norrey:

I. Pierre Vardouin

Tandis que saint Louis regnait a Paris, Pierre Vardouin goutait a Bretteville les douceurs d'une royaume non contestee. A coup sur il n'eut pas ete le second a Rome, mais il etait certainement le premier dans son village. Il suffira d'un mot pour faire comprendre de quel respect, de quelle veneration on entourait ce grave personnage. Il etait: *Maitre de l'oeuvre*. C'etait ainsi qu'on designait les architectes avant le seizieme siecle. Les moindres details de l'ornementation et de l'ameublement etant aussi bien de son ressort que la construction des edifices et la direction des travaux, le maitre de l'oeuvre devait joindre a une etude approfondie de son art des connaissances vraiment encyclopediques. A lui de batir les chateaux forts des seigneurs; a lui de batir les monasteres et les eglises. Ce dernier attribut lui donnait aux yeux du vulgaire un caractere sacre, presque sacerdotal. Aussi les maitres de l'oeuvre partageaient-ils souvent les honneurs reserves aux nobles et aux abbés. On placait leurs tombeaux dans l'église qu'ils avaient construite, et le sculpteur n'oubliait pas de leur mettre des nuages sous les pieds, distinction qu'on n'accordait alors qu'aux personnes divines.

Mais il y avait une autre cause a la renommee de Pierre Vardouin. Les moeurs, le langage, les costumes, le gouvernement changent avec le temps; mais les prejuges, les petitessees du coeur humain ne suivent pas les variations du calendrier. Que le treizieme ou le dix-neuvieme siecle sonne a l'horloge du temps, les sept peches capitaux n'en sont pas moins a l'ordre du jour. On accepte une reputation faite, parce qu'on ne se sent pas de force a lutter contre l'opinion generale; mais si votre voisin a du talent, vous en parlez comme d'un homme ordinaire; vous vous feriez tort a vous-meme plutot que de servir a son elevation. Il est tres-difficile d'avoir du merite dans la ville qui vous a vu naître.

Les habitants de Bretteville avaient donc Pierre Vardouin en grande estime, parce qu'il venait de loin. On ne connaissait pas le lieu de sa naissance, on ne savait pas au juste dans quel chantier ni sous quel patron il avait fait son apprentissage; mais il s'etait etabli tout a coup a Bretteville, se faisant precéder d'une reputation plus ou moins meritee, repetant a qui voulait l'entendre qu'il avait travaille sous les maitres les plus illustres et emerveille les gens du metier par son bon gout, ses nouveaux procedes et l'elegance de ses constructions. Pourquoi abandonnait-il le theatre de ses triomphes? Pourquoi s'enterrait-il dans un village a peine connu? On ne se le demandait meme pas. Il fit si bien son apologie, vanta si habilement ses connaissances, que son eloge fut bientot dans toutes les bouches. Chacun proclama son talent.

Les notables de Bretteville, entraines par ce concert de louanges, et prenant, comme toujours, la voix du peuple pour la voix de Dieu, demanderent comme une grace au nouvel arrive d'achever l'église du village. Pierre Vardouin se fit prier quelque temps pour la forme et accepta de grand coeur des propositions qui venaient flatter si a propos sa vanite. Il s'installa donc avec sa fille et les maitres ouvriers dans la maison dite *de l'oeuvre*, qu'on placait habituellement dans le voisinage de l'edifice en construction.

S'il n'avait pas l'inspiration de la plupart des artistes de son temps, il possédait assez bien les ressources du métier et savait remplacer, par la pratique et l'expérience, ce qui lui manquait en théorie ou en largeur de vues. Il se mit ardemment à l'ouvrage, ne songeant guère à travailler pour la gloire de Dieu, mais desirant frapper l'esprit de ses nouveaux concitoyens et agrandir sa renommée. Son nom était grave sur sa porte avec cette orgueilleuse inscription: *vir non incertus*, l'homme illustre! empruntée à Gilabertus, architecte de Toulouse.

La tour s'élevait, s'élevait à vue d'œil et commençait à dominer tout le village. Chaque habitant pouvait apercevoir, de ses fenêtres ou de son jardin, les manœuvres des ouvriers suspendus aux échafaudages. La plupart, n'osant porter un jugement sur ce qu'ils étaient incapables de comprendre, se contentaient d'admirer sur la foi de la renommée de Pierre Vardouin. Le maître de l'œuvre ne trouvait pas partout la même indulgence. Les esprits forts de l'endroit,—ces gens qui aiment à critiquer en raison directe de leur ignorance,—parlaient déjà librement sur son travail à mesure qu'il approchait de sa fin. On n'aimait pas la forme des gargouilles, qui vomissaient l'eau du sommet du corps carré; la flèche ne s'annonçait pas bien, elle était trop massive, elle ne s'élancait pas gracieusement dans les airs. Ces commentaires ne se faisaient pas à huis clos ou à voix basse; car le désir de se faire remarquer entre pour beaucoup dans l'esprit de ceux qui les font. Bien que Pierre Vardouin ne le cédât à personne sous le rapport du contentement de soi-même, bien qu'il fut convaincu de sa supériorité, il fut blessé au cœur par ces critiques malveillantes.

Un dimanche, en revenant de l'office avec sa fille, il passa près d'un groupe qui s'était formé à l'entrée du cimetière, comme pour mieux examiner les travaux. Il prêta l'oreille, espérant saisir au vol quelques-uns de ces mots flatteurs si agréables à la médiocrité. Hélas! l'orateur de la troupe faisait une satire. Pierre Vardouin hata le pas et entraîna sa fille sous le porche de sa maison. Il monta au premier étage, entra dans sa chambre et se jeta, tout découragé, sur une chaise. Sa fille, une jeune fille de seize ans, aux cheveux blonds, aux yeux purs comme un beau ciel d'été, une de ces adorables natures qui vivent de dévouement, devinent vos douleurs et s'ingénient toujours pour vous consoler, voyant l'accablement du vieillard, s'approcha de lui, prit ses mains et lui demanda la cause de son chagrin.

—Je crois savoir; dit-elle, le motif de votre mécontentement. Mais laissez parler vos ennemis. Leurs amères critiques passeront comme le vent, et votre ouvrage restera pour dire votre nom et votre gloire aux âges futurs.

Le vieillard rougit légèrement, en voyant sa pensée si bien mise à nu. Il regretta de ne pas avoir mieux caché sa faiblesse et ne chercha plus qu'à dissimuler la honte qu'il en éprouvait.

—Que tu es jeune, ma pauvre Marie! dit-il en regardant sa fille d'un air de compassion. Les épigrammes de ces lourdauds ne peuvent que s'aplatir en m'atteignant. J'ai le droit de les mépriser. Ce que tu as pris pour les souffrances de l'humiliation, c'était tout simplement une des mille souffrances de ce misérable corps qui se vieillit. Car je souffre affreusement! Ma tête est lourde... Le sang me brûle!... je suis altéré. C'est cela même, ajouta-t-il en voyant sa fille courir vers une armoire et lui rapporter une coupe pleine de vin. Cela me calmera peut-être. La fièvre, la pire de toutes les maladies, la fièvre de l'esprit me dévore. La pensée, quand elle est trop forte, trop fréquente, use et abat le corps le plus robuste. Et c'est au moment où j'enfante les plus belles conceptions, où je m'épuise, où je me tue pour la gloire et l'embellissement de ce pays, c'est à cet instant que ces hommes stupides me crachent l'injure à la face.—Tiens! regarde, dit-il après avoir amené sa fille près de la fenêtre, regarde cette tour, cette flèche, dépouille-les, par un effort d'imagination, de ces échafaudages qui les masquent en partie, et dis-moi si tu as vu jamais quelque chose de plus léger, de plus simple, mais aussi de plus solide et de plus gracieux!

—Vous n'ignorez pas, mon père, répondit naïvement Marie, que j'étais bien jeune quand j'ai voyagé et que je n'ai pas grande connaissance en fait d'art?

—N'importe! tu es ma fille et tu vas me comprendre. Admire l'élégance de ces fenêtres, longues et étroites. Admire la finesse des colonnettes; vois comme les quatre pans de l'octogone correspondent bien aux quatre

faces de la tour. Remarque comme chaque detail est etudie, comme tout est prevu, calcule, proportionne; et dis-moi si ce n'est pas la un travail admirable!

—Oui, mon pere, c'est bien beau.

—Eh bien! le croiras-tu? ce troupeau d'imbeciles me tourne en ridicule. Ils disent que l'effet est manque, que ma tour ressemble au four d'un potier, que j'ai deshonne leur village. En verite, ils merMetaient, les miserables, que je commandasse a mes ouvriers de demolir leur eglise et de ne pas laisser pierre sur pierre de cet edifice de damnation!

—Plus vous vous emporterez, plus vous augmenterez votre mal, dit Marie.

Tout en parlant ainsi, la jeune fille prit doucement le bras de son pere et le fit asseoir pres de la table.

—Vous travaillez trop, vous vous fatiguez, reprit-elle. Que ne prenez-vous quelqu'un pour vous aider?

—C'est cela! grommela le vieillard avec humeur; je ne suis plus propre a rien! Vite, il faut faire place a un successeur! Aujourd'hui, l'imbecillite; demain, la tombe!

—Je prie assez le bon Dieu et sa douce mere, ma patronne, pour qu'ils me fassent la grace de vous conserver longtemps.

—Je prefererais la mort a une vieillesse honteuse!

—Vous blasphemez, mon pere, dit Marie. Est-ce que vous ne n'aimez plus? ajouta-t-elle en se suspendant au cou du vieillard. Est-ce que je suis trop exigeante? Je vous demande de vivre pour moi, de ne pas epuiser vos forces par un travail opiniatre, de confier a quelque personne intelligente une partie de vos entreprises.

—Voila justement la difficulte. Qui choisir? Philippe, Robert, Eward? Ils ne manquent pas d'adresse; ce sont d'excellents tacherons, de bons tailleurs de pierre, de bons appareilleurs. Mais allez donc leur demander des projections sur parchemin ou des traces sur granit, et vous verrez la belle besogne qu'ils vous feront! Toi, ma fille, tu parles fort a ton aise de choses que tu n'es pas capable d'apprécier. J'ai des ouvriers, des hommes qui executent bien, mais qui sont impuissants quand il s'agit d'inventer. Voila ce qui me condamne a faire tout par moi-meme.

—N'oubliez-vous pas quelqu'un? dit Marie en rougissant.

Le maitre de l'oeuvre jeta un regard perçant sur sa fille et ne put s'empêcher de partager son trouble. Il ne comprenait que trop bien. Mais, feignant d'ignorer de qui la jeune fille voulait parler, il demeura les yeux fixes, comme un homme qui cherche a rappeler ses souvenirs.

—Celui qui a cisele la coupe que vous avez entre les mains, reprit Marie.

—Je ne me souviens pas...

—Il vous l'a pourtant apportee lui-meme, le jour de votre fete, il n'y a pas un an de cela. Le pauvre Francois, le fils de cette bonne mere Regnault, serait bien afflige s'il apprenait que vous faites si peu de cas de ses attentions pour vous.

—C'est vrai. Tu as ma foi raison! Mais il est si jeune que je n'aurais jamais songe a lui, quand tu me parlais de chercher quelqu'un pour me decharger un peu de mon travail.

—Il a du talent.

—Qu'en sais-tu?

—Mais ses dessins, ses statuettes, vous les connaissez aussi bien que moi... Que je vous montre encore un de ses derniers ouvrages!

Marie alla chercher son livre d'heures. Elle l'ouvrit et mit sous les yeux de son pere une feuille de parchemin, enluminee avec cette richesse de couleurs qu'on ne rencontre plus que dans les manuscrits du moyen age.

—Cela pourrait etre mieux, dit Pierre Vardouin en repondant par un jugement severe a l'enthousiasme de sa fille. Ce sont des enfantillages. Tout cela me confirme dans mon opinion sur Francois Regnault. Il ne saura jamais faire que des images ou des statuettes. Je t'interdis de rien accepter desormais de ce garcon-la.

—Est-ce qu'il y a du mal a recevoir un present?

—Sans doute, quand celui qui le fait espere un droit de retour. Te voila maintenant l'obligee de Francois, et je ne le veux pas, entends-tu je ne le veux pas.

—Vous me grondez, petit pere, dit Marie en jouant avec les cheveux du vieillard et en lui donnant un baiser sur le front. Est-ce que vous avez a vous plaindre de moi? J'ecoute docilement vos lecons; je chante quand vous m'ordonnez de vous desennuyer; je prie le bon Dieu avec ardeur, matin et soir, pour que vous soyez illustre et heureux, pour qu'il vous fasse retrouver en votre fille les vertus qui distinguaient ma pauvre mere. Enfin—et la jeune fille rendit sa voix encore plus caressante,—je vous ai promis de me soumettre a vos volontes. Vous choisirez vous-meme mon mari, et je ne me plaindrai pas, s'il a les yeux noirs comme ceux du fils de la veuve Regnault. Mais voici les vePRES qui sonnent, ajouta Marie avant de quitter sa position de suppliante; vous ne me laisserez pas partir sans me promettre d'etre plus indulgent pour Francois?

—Nous verrons! repondit Pierre Vardouin en embrassant sa fille.

Et Marie s'echappa des bras du maitre de l'oeuvre, emportant avec elle du bonheur et de l'esperance pour le reste de la journee et s'attachant au dernier mot de son pere, comme l'hirondelle, qui traverse les mers, se repose sur le mat d'un navire afin d'y prendre la force de continuer son voyage.

II. A propos d'une fleur.

Les premiers travaux de Pierre Vardouin a Bretteville avaient ete signales par un triste evenement. Un tailleur de pierre s'etait brise la tete en tombant du haut d'un echafaudage. Marie, qui n'avait alors que huit ans, etait presente a l'agonie du pauvre ouvrier. La vue du sang la glaça d'effroi; puis son coeur se gonfla et ses larmes coulerent, quand on emporta le corps de la victime et lorsqu'elle entendit les gémissements de sa femme et de son enfant. Elle suivit son pere dans la maison de ces infortunes. A partir de ce jour, la veuve Regnault et son fils devinrent les proteges de Pierre Vardouin. Francois entra comme apprenti chez le maitre de l'oeuvre. En nettoyant les outils, en preparant les mortiers, l'adolescent n'aurait gagne qu'un faible salaire si son patron ne l'eut recompense plus largement en souvenir de ses malheurs. A part cette charite, Pierre Vardouin s'inquietait fort peu de son apprenti, le croyant destine, comme son pere, a mener une vie obscure et laborieuse.

Une seule personne remarqua ses heureuses dispositions. C'etait la petite Marie. Elle aimait a s'entretenir avec lui; elle lui racontait les belles legendes des saints qu'elle avait entendu raconter elle-meme a sa mere, tandis que Francois faonnait de petites statuettes avec de la terre grasse ou dessinait sur le sable des cathedrales imaginaires. Rien n'etait plus touchant que cette communication d'idees entre deux enfants si jeunes. Bientot Marie, sur les instances de son ami, se decida a derobier quelques-uns des rares manuscrits de son pere. Elle

les lui remettait en secret. Une fois rentre chez lui, Francois les etudiait avec ardeur, devinant les passages difficiles a comprendre, tant son esprit avait de sagacite, et reproduisant les dessins et les figures de geometrie. Au bout de cinq ans, il les savait par coeur. Il critiquait deja les travaux de son maitre; il traçait des plans de fantaisie, appelant de tous ses voeux le moment ou il commanderait a son tour. Il n'etait encore que simple manoeuvre! Pierre Vardouin fut emerveille des dispositions de son apprenti; sa facilite, ses connaissances le frapperent d'etonnement. Un instant, il songea a lui confier ses ouvrages les plus delicats: ses traces; ses modeles, ses epures; mais, a la reflexion, il eut peur. Il se garda bien d'encourager et d'aiguillonner ce talent naissant, qui deja lui portait ombrage.

La confiance de Marie reveilla toutes les inquietudes de Pierre Vardouin. Francois Regnault, son apprenti, son protege, aime de sa fille! Cette pensee le faisait fremir. Pour peu que cette passion s'enracinat dans le coeur de son enfant, il voyait le jour ou il serait oblige de ceder a son desir. Son gendre alors deviendrait son rival; sa jeune renommee ferait palir son etoile. Il etait grand temps de lui oter toute esperance, en lui montrant l'inutilite de ses pretentions. Quant a Marie, il dirigerait son esprit vers d'autres idees. On mettrait en jeu sa vanite; on lui ferait comprendre qu'elle ne devait pas avoir d'amours vulgaires et qu'elle pouvait pretendre aux plus beaux partis. En cherchant a se cacher ainsi la verite, Pierre Vardouin en vint a se tromper de bonne foi. Tout en combattant, par un sentiment d'inquietude personnel, les voeux de sa fille, il s'imagina travailler dans l'interet de son enfant bien plus que dans celui de sa presumption. Deja il caressait la pensee d'une alliance avec un de ses anciens amis, Henry Montredon, alors employe aux premiers travaux de l'abbaye de Saint-Ouen.

Tandis que Pierre Vardouin roulait ces beaux projets dans sa tete, Marie sortait de l'office en compagnie de la veuve Regnault et de son fils. La pauvre veuve, fidele a la memoire de son mari, allait, tous les dimanches, prier sur sa tombe dans le cimetiere du petit village de Norrey. Marie et Francois l'accompagnaient habituellement dans cette pieuse promenade. La mere pleurait en songeant a la fin malheureuse de son mari; les deux jeunes gens folatraient a ses cotes et se jetaient des fleurs. Celle-ci recitait la priere des morts, ceux-la pensaient a leurs amours et revaient le bonheur dans l'avenir.

Cependant, on etait arrive dans le cimetiere de Norrey. Tous trois s'agenouillerent avec respect pres d'une humble croix de bois et prièrent du fond du coeur pour le pauvre ouvrier. Magdeleine, alors, fit signe aux jeunes gens de se lever.

—Allez, dit-elle; votre age n'est pas fait pour de longues douleurs. Laissez-moi prier seule et promenez-vous sous les grands arbres du bois sans trop vous eloigner.

Marie passa son bras sous celui de Francois. Ils s'eloignerent lentement sous l'oeil de la veuve qui, tout en priant pour le mort, demandait au ciel de leur faire la vie douce et facile. Gais et folatres, il n'y a qu'un moment, les jeunes gens avaient dans leur demarche quelque chose de melancolique. Le devoir, qu'ils venaient d'accomplir, avait touche leur esprit. Ou plutot, purs comme des anges, une voix interieure leur disait que, maintenant qu'ils avaient echappe a la surveillance de Magdeleine, ils devaient agir avec plus de reserve et reprimer les elans passionnes de leurs coeurs. En echangeant quelques paroles, a de rares intervalles, ils arriverent a l'entree du bois. Ils en connaissaient deja les moindres allees et, sans qu'ils se communiquassent leurs impressions, leur promenade les ramenait toujours vers un tertre vert, banc rustique dont la nature avait fait tous les frais et ou les deux amants s'asseyaient sur un moelleux coussin de mousse.

Le site etait ravissant et plein de fraicheur. A deux pas de la, une petite source s'echappait de dessous terre, descendait, d'abord libre et degagee de toute entrave, sur un terrain legerement incline, puis s'enfonçait en murmurant sous les buissons, comme si elle eut reproche aux herbes et aux jonquilles de lui barrer le passage. Plus loin, elle prenait possession de son lit et venait, brillant ruisseau, former de petites cascades sous les pieds des deux amants. Marie et Francois, les mains dans les mains, admiraient sans mot dire ce petit coin de la creation qui, pour eux, valait tout un monde, puisqu'ils y trouvaient le charme d'un beau site et deux coeurs

Legendes Normandes

qui battaient l'un pour l'autre. Ils se plaisaient surtout à lancer dans le courant des mottes de terre ou des brins d'herbe, dont la chute faisait balloter leur image à la surface, écartant ou rapprochant leurs figures, selon le caprice du flot.

—Pourquoi ne peut-on passer toute sa vie ainsi? dit Marie en cueillant une rose sauvage aux branches d'un églantier.

François la regardait, d'un air rêveur, rouler dans ses doigts la tige de la rose.

—Savez-vous, Marie, dit-il en sortant de son extase, que vous êtes la cause de mes meilleures inspirations. Chacun de vos mouvements m'enchanté et me fait penser. Le sourire de votre bouche, le scintillement de vos yeux; l'ondulation de vos cheveux, le frémissement de votre robe m'ouvrent un monde d'idées. En voyant cette rose entre vos mains, je ne goûte pas seulement le plaisir de vous contempler, je me rappelle comment un grand *maître* de l'antiquité inventa l'admirable chapiteau corinthien et je me dis qu'il ne me serait pas impossible d'attacher aussi mon nom à quelque découverte.

—Oui, interrompit Marie, vous pensez beaucoup à moi et encore plus à la gloire.

—La gloire? je ne l'atteindrai jamais... Je suis trop pauvre pour cela! Je pensais cependant que le temps est venu de ne plus emprunter à la décoration orientale ses palmettes et ses fleurs grasses. Je pensais qu'en reproduisant les végétaux du pays, en découpant délicatement dans la pierre ces feuilles si fines, si élégantes, on ferait mieux que de l'art: on obéirait à la loi de Dieu, dont la main généreuse a si justement reparté entre tous les climats les productions capables de les embellir, et qui ne veut pas qu'on délaisse l'humble fleur de nos champs pour les plantes orgueilleuses de l'Orient. Quand nos pères commencèrent à élever des églises, ils furent bien obligés de chercher des modèles en terre étrangère. Les feuilles d'acanthé, les palmettes venaient naturellement couronner leurs colonnes massives. Ils s'essayaient, ils n'avaient pas encore trouvé la manière qui convient aux édifices religieux; leurs arcades s'abaissaient lourdement sur la tête des fidèles et semblaient arrêter l'élan des âmes vers le ciel. Plus tard, on voulut plus d'espace, plus d'air, afin que les hymnes et les prières montassent plus librement au trône du Seigneur. Comment se fit ce changement? Comment les maîtres de l'œuvre obtinrent-ils ce progrès? En observant la nature. Voyez, Marie, comme ces grands arbres s'élèvent majestueusement au-dessus de nos têtes, comme ils se pressent, se rapprochent à leur sommet et entrelacent leurs dernières branches en forme de voûte. Et, plus loin, remarquez ce groupe de chênes rabougris, dont les troncs paraissent abandonner avec regret le sol qui les nourrit; un cavalier passerait difficilement sous leurs rameaux et, d'où nous sommes, on pourrait les prendre pour un énorme buisson. Vous avez là tout le secret de notre art et de celui de nos pères: là des colonnes écrasées, des arcades en plein-cintre; ici des fûts de colonnettes légères, des arcades élancées. Eh bien! je vous demande s'il ne serait pas déraisonnable et contraire à la nature d'attacher des feuilles de palmier à ces arbres de notre pays, au lieu d'y suspendre des feuilles de saule, de lierre ou de rosier?

Il y a des moments où la langue humaine, si riche qu'on la suppose, n'a plus assez d'images pour exprimer la foule de pensées et de sentiments qui vous assiegent. Le mieux alors est de s'abandonner à une vague rêverie, source de toute poésie pour les hommes d'imagination.

Le jeune homme cessa de parler. Ses yeux, noyés dans l'infini, semblaient lire dans l'azur du ciel. C'est ainsi que devaient rêver Pythagore, quand il étudiait le vrai dans le monde physique; Virgile, quand il étudiait le vrai dans le monde moral. Marie le contemplait avec ravissement. Mais elle s'inquiéta bientôt de ce silence prolongé. Elle lui passa près du visage la rose qu'elle tenait encore à la main et dit en souriant:

—C'est à l'occasion de cette fleur que vous avez imaginé de si belles choses. Maintenant que vous vous taisez, si j'en cueillais une autre?

Legendes Normandes

—Ne l'oubliez pas, Marie, reprit l'apprenti: vous etes pour moi le principe des plus nobles pensees. L'homme possede en lui d'admirables facultes; mais tous ces tresors, si quelque hasard heureux ne les met au jour, sont exposes a rester eternellement caches dans son ame. Il faut un rayon de soleil pour que le diamant brille et se distingue, par son eclat, de la pierre brute qui l'entoure. Vous avez ete pour moi cette lumiere bienfaisante. Auparavant, mon ame etait remplie de tenebres. J'ignorais ma puissance; je ne savais pas ce qu'il y a en moi d'energie, d'imagination, de courage. Ma mere m'avait appris a prier, et je ne me rendais pas compte de ce que peut etre Dieu. Depuis, quand l'age est venu, quand je vous ai connue, j'ai su pourquoi j'aimais ma mere et Dieu, pourquoi j'avais de l'intelligence. Et toutes ces notions me venaient de mon amour pour vous. Je vous voyais bonne et j'eus immediatement l'idee d'une bonte superieure a la votre: Dieu m'etait revele! Je vous voyais belle, et j'eus l'idee d'une beaute plus parfaite encore: j'eus le sentiment du beau! Je remarquai l'expression toujours variee de vos traits, la mobilite de vos pensees; et je fus doue d'invention! Les quelques manuscrits de votre pere m'ont donne des connaissances; vous, vous m'avez donne l'inspiration! Vous etes et vous serez le principe de tout ce que je ferai, de tout ce que j'imaginerai de grand et de beau!

Plus le jeune homme parlait, plus les mots se pressaient harmonieux et sonores sur ses levres. Il s'exprimait avec toute la force d'une ame libre et convaincue. Le sein de Marie se gonflait d'emotion. La voix de son ami frappait aussi doucement son oreille qu'une musique celeste.

—Si j'etais peintre, continua Francois, j'entourerais votre front d'une brillante aureole et je vous placerais entre la terre et les astres, sur la route du ciel. Si j'etais sculpteur, je n'aurais pas assez de ma vie pour reproduire avec le marbre la finesse de vos traits, le charme de votre sourire!

—Et moi, si j'etais reine, repondit Marie en pressant avec effusion la main du jeune homme, je vous demanderais de me construire un palais, non pas pour avoir une magnifique demeure, mais pour vous faire elever un monument qui dirait votre nom aux siecles futurs. Car vous etes grand, Francois! car vous meritez d'etre illustre! et je...

Marie s'arreta, rougissante. Ce mot charmant a dire, plus charmant a entendre, ce mot si noble et tant de fois profane, que chaque siecle prononce et qui ne mourra jamais, ce mot: je t'aime! allait s'echapper de sa bouche. Mais Francois l'avait devine. Ivre de bonheur, il approcha ses levres du front de la jeune fille. C'etait le premier baiser. Marie sentit un frisson de plaisir courir par tous ses membres. En meme temps, la sainte honte de la pudeur colora son visage; et la petite rose d'eglantier, qu'elle tenait a la main, semblait palir de jalousie aupres de l'eclat de son teint. Marie n'avait pas oppose de resistance. Elle ne fit pas non plus de reproches, parce qu'elle n'etait pas coquette et qu'elle aimait de toute la force de son ame. Elle etait heureuse! pourquoi se plaindre? Francois eprouvait plus d'embarras que son amie. Il s'etait detourne, plein de confusion et de regrets, s'accusant deja de trop d'audace. Il ne savait comment trouver des paroles d'excuse, lorsque, en se retournant, il comprit a l'air souriant de Marie qu'il etait pardonne. Il se rapprocha d'elle, et, prenant une de ses mains dans les siennes:

—Marie, dit-il, nous nous aimons. Nous pouvons nous le dire sans crainte aujourd'hui, parce que nous sommes trop jeunes pour etre persecutes... Mais, plus tard, Marie, si l'on voulait nous separer, trouveriez-vous la force de resister?

—Vous savez que je depends de mon pere, repondit tristement Marie.

—C'est cela! s'ecria Francois d'une voix pleine d'angoisses. Entre moi, pauvre ouvrier, et vous, fille d'un maitre de l'oeuvre, il y a des barrieres infranchissables! Et pourtant, je vous aime! Je sens que pour vous posseder je serais capable de tout au monde. J'ai de l'intelligence? je la cultiverais, je l'agrandirais, je travaillerais, je travaillerais jusqu'a en mourir! Mais ce sont des voeux inutiles. Esprit, courage, imagination, travail, tout cela n'est rien sans la naissance. Il me faudrait un titre, des chateaux, et je n'en ai pas! Tant d'autres ont de l'or! Pourquoi suis-je parmi les miserables? Est-ce que je ne suis pas autant, peut-etre plus

Legendes Normandes

que nos suzerains? Est-ce que je ne pense pas? Oh! voyez-vous, quand ces idées me montent à la tête, je suis pris d'une haine immense contre les puissants de la terre. Je voudrais brûler les repaires de cette race d'opresseurs! Ou plutôt,—car je ne me sens pas né pour le meurtre,—je voudrais immortaliser ma vengeance par la pierre, en faisant grimacer au sommet de nos églises, sous la forme de monstres et de reptiles, les figures de nos tyrans!

Le jeune homme s'arrêta, haletant, à bout de forces, épuisé par l'émotion. Son regard lançait des éclairs de fureur, et les passions grondaient sourdement dans sa poitrine. Marie le considérait avec un sentiment de pitié et d'effroi.

—Est-ce encore moi, dit-elle, qui vous inspire ces paroles de haine et d'orgueil?

—Ne me faites pas de reproches, répondit François. Je suis si malheureux!

—Pourquoi vous décourager? Qui vous dit que Dieu ne viendra pas à votre secours? Vous êtes malheureux? Est-ce que je ne vous aime plus? Les hommes vous dédaignent?... Est-ce que mon père ne songe pas à vous? Croyez-vous qu'il n'apprécie pas votre talent?

—Vous aurait-il parlé de moi? s'écria François, en interrogeant avidement la jeune fille de la voix et du regard.

—Vous savez, répondit Marie, que mon père commence à vieillir. Le travail le fatigue. Il sentira le besoin d'un aide jeune, intelligent...

—Mais je travaillerais sous ses ordres, reprit François. Je ne serais pas son égal; il aurait le droit de me mépriser. Il me refuserait votre main!

—C'est le démon qui vous fait parler aussi méchamment, François. Prenez garde! Vous avez de bonnes inspirations, mais l'orgueil vous perdra. Rappelez-vous l'histoire de Hugues. Il avait du génie, et l'ambition le conduisit à l'abîme. L'esprit du Seigneur l'abandonna; il dépouilla l'habit monacal pour se jeter dans une vie de désordre. Dieu, pour le punir, lui envoya une maladie mortelle...

—Vous avez raison, Marie. Mais vous oubliez que la Vierge lui apparut au sommet de la croix. Le globe d'azur qui la dérobaux regards s'ouvrit merveilleusement en deux parties, et, dans le milieu, on vit la Reine du Ciel sous des vêtements fins et ineffables. La mère de Dieu descendit le long de la croix en semant des étoiles sur sa route. Elle s'assit près du pêcheur et lui rendit la santé... Vous êtes pour moi cette bienheureuse apparition. Vous avez fait briller l'espérance à mes yeux... Et avec l'espérance, le calme et le repentir sont entrés dans mon cœur.

En achevant ces mots, François se jeta aux genoux de Marie et demeura dans une muette contemplation. Quand il se releva, son visage était rayonnant. Mais, tout à coup, il poussa un cri de surprise et recula de plusieurs pas, jusqu'au bord du ruisseau.

III. Maître et apprenti.

Un homme d'une taille élevée venait de paraître au-dessus du buisson d'égantier. Au cri de François, Marie s'était rapprochée instinctivement de son ami et appuyait sa main tremblante sur son épaule. L'étranger semblait s'amuser de leur effroi. Rien en lui cependant n'était capable d'exciter la terreur. Ses traits étaient sévères, mais un sourire bienveillant dessinait le contour de sa bouche. Une barbe longue et grisonnante, des cheveux qui se déployaient avec grâce sur son cou, après avoir laissé à découvert un front large et pensif, des yeux pleins de douceur, donnaient à sa physionomie un caractère de dignité et de bonté. À son bonnet de

Legendes Normandes

peluche, a son petit manteau, a sa robe courte, a ses chausses fines et collantes, Francois reconnut bientôt qu'il avait devant lui un maitre de l'oeuvre. Aussi s'inclina-t-il avec respect, quand l'etranger s'approcha, apres avoir franchi d'un pied leste le banc de gazon.

—Pardonnez-moi, dit le maitre de l'oeuvre, d'avoir surpris vos confidences. Le hasard seul en est la cause. Ne craignez rien... je suis discret. D'ailleurs, ajouta-t-il en s'adressant a Marie dont les joues se coloraient du plus vif carmin, je n'ai rien entendu qui ne vous fasse honneur a tous deux; et je trouve Pierre Vardouin tres-heureux d'avoir une fille accomplie et un apprenti de si grande esperance.

Les deux jeunes gens se regarderent d'un air etonne.

—Ne soyez pas surpris de m'entendre parler de Pierre Vardouin, reprit l'etranger en s'empressant de satisfaire leur curiosite. C'est un de mes anciens et—je puis le dire—de mes meilleurs amis. Je ne voulais pas quitter le pays sans aller lui serrer la main. Puisque le hasard vous a mis sur ma route, je compte sur vous pour me conduire chez mon vieux camarade.

Tous trois reprirent le chemin du petit village de Norrey.

—Si je ne craignais de blesser votre modestie, continua le vieillard en serrant cordialement la main de Francois, je vous dirais que votre maniere d'apprécier notre art m'a vivement emu! Perseverez dans cette voie; habituez votre esprit a penser, a observer. Il y a beaucoup a faire encore dans l'etude que vous embrassez de si grand coeur. Le doute, cependant, s'est glisse dans votre ame. Vous vous plaignez d'etre meconnu; votre patron ne sait pas vous apprecier. Attendez! je connais de vieille date le caractere de Vardouin; il est avare d'eloges, il n'est pas expansif, mais il est juste, et je parierais qu'il a deja remarque vos heureuses dispositions. Il est temps—j'en conviens—de placer dans vos mains le baton du maitre de l'oeuvre et de vous donner des travaux a diriger. J'en fais mon affaire. Ainsi, plus de decouragement. Ne vous laissez pas de marcher a la recherche du beau. Vous subirez de longues fatigues; mais vous arriverez enfin au but tant desire, parce que vous possédez le courage qui triomphe des obstacles et l'inspiration qui fait les grandes choses!

Comme il achevait de parler, Magdeleine, inquiete de ne pas voir revenir ses enfants, se presenta devant eux au detour du sentier. L'etranger se chargea d'excuser les deux jeunes gens, en prenant sur lui la responsabilite de leur retard, et les quatre promeneurs se haterent de gagner Bretteville. Comme Pierre Vardouin n'etait pas encore rentre, ils s'arriterent sous le porche de sa maison. A leurs gestes, a leur physionomie, il etait facile de voir qu'une discussion venait de s'engager. L'etranger voulait retenir Francois et sa mere; Marie l'appuyait en l'encourageant du regard, car elle n'osait manifester librement le desir qu'elle avait de garder Francois a souper. Mais la pauvre veuve les remercia, les larmes aux yeux, pretextant que sa tristesse s'associerait mal a la joie des convives. Francois hesitait, partage entre la crainte de laisser sa mere dans l'isolement et les voeux qu'il faisait pour passer encore quelques instants pres de son amie.

—Je sais le moyen de tout arranger, dit l'ancien camarade de Pierre Vardouin en prenant le bras de l'apprenti. Nous allons, mere Regnault, vous reconduire jusqu'a votre porte. Peut-etre vous deciderez-vous, dans le trajet, a accepter l'invitation que je me permets de vous faire au nom de mon vieil ami. En tout cas, je serai bien aise de parler un peu avec Francois. Cela donnera a Marie le temps d'appreter le repas, et a son pere celui de rentrer chez lui.

Marie applaudit a cette idee et entra dans la maison. Elle donna ses ordres a la domestique de son pere; puis elle courut au jardin cueillir des fraises et des groseilles qu'elle disposa avec cet art merveilleux, avec cette poesie que les femmes savent apporter aux plus petits details du menage. Il etait huit heures lorsqu'elle rentra dans la chambre du maitre de l'oeuvre, et le soleil, incline a l'horizon, eclairait l'eglise de ses derniers reflets. La table, deja dressee, attendait les convives. La jeune fille roula la chaise de reception—le meuble le plus soigne de l'appartement—pres de celle de Pierre Vardouin. Restait a fixer sa place et celle de Francois.

Legendes Normandes

Il etait tout simple de rapprocher les escabeaux de la table. Mais une heureuse idee, une idee qui traverse la tete de tous les amoureux, sans qu'ils osent se l'avouer, changea sa resolution. Une chaise, un fauteuil conviennent, plus que tout autre meuble, aux vieillards. Ils y jouissent de toute la liberte de leurs mouvements et n'ont pas a se defendre contre l'empietement de leurs voisins. Ce n'est pas la le compte des amants. Un canape, un sofa repondent mieux a leurs desirs. Le rapprochement des pieds ou des mains, le frolement du bras contre la robe, quelquefois des boucles de cheveux qui s'egarent et se confondent, autant de plaisirs, autant d'innocentes folies qui trompent la surveillance des vieux parents. On ne connaissait pas au treizieme siecle l'usage des canapes et des sofas; mais des bahuts, couverts de coussins, remplissaient le meme role que ces inventions du luxe moderne.

Voila comment Pierre Vardouin, revenu de sa promenade, surprit Marie s'epuisant en efforts inutiles pour deranger l'un de ces meubles.

—Que signifie tout cet emmenagement? dit le maitre de l'oeuvre en se croisant les bras et en regardant sa fille de l'air le plus etonne du monde.

—Aidez-moi d'abord a placer le bahut pres de la table. Tout va s'expliquer.

—Allons, puisqu'il le faut! dit Pierre Vardouin du ton d'un pere habitue a satisfaire les caprices de sa fille.

—Maintenant, reprit-il en s'asseyant sur le bahut, m'expliqueras-tu ce que cela veut dire?

—Vous donnez a diner.

—Et je ne connais pas mes convives? La chose est plaisante!

A cet instant, la vieille servante ouvrit la porte et vint placer sur la table deux plats copieusement garnis.

—C'est donc serieux? dit Pierre Vardouin en prenant un ton severe. Je gagerais que tu as invite Francois et sa mere, sans mon autorisation?

—Vous vous trompez: je n'ai invite ni Francois, ni sa mere. Voici ce qui s'est passe. En revenant de Norrey, la veuve Regnault et moi, nous avons rencontre un etranger qui nous a priees de le mener pres de vous.

—C'est cela! tu m'amenes un inconnu, un vagabond peut-etre?

—Ni l'un ni l'autre, dit le voyageur qui venait d'entrer dans la chambre avec Francois.

—Serait-il possible! s'ecria Pierre Vardouin en pleurant de joie. Toi ici, Henry Montredon, mon ancien camarade!

—Moi-meme! mon vieil ami, dit l'etranger en pressant avec effusion les mains du maitre de l'oeuvre. Des affaires m'appelaient a Caen. Je n'ai pas voulu quitter le pays sans embrasser mon bon Pierre Vardouin!

C'etait plaisir de voir ces deux vieillards se donner de touchantes marques d'affection, apres tant d'annees d'absence. Marie et Francois s'etaient discretement retires au fond de la chambre pour les laisser tout entiers a leur bonheur. Ils auraient pu se parler, et pourtant ils gardaient un respectueux silence et consideraient cette scene avec attendrissement. Pierre Vardouin excitait en eux une surprise dont ils ne se rendaient pas compte. Ils etaient habitues a le voir triste et taciturne. Maintenant il s'abandonnait a tous les elans de la joie. Ses traits, ordinairement severes, prenaient tous les tons dont s'eclaircissent les natures passionnees.

Legendes Normandes

—Marie, Francois, allons donc, petits faineants! s'ecria Pierre Vardouin en remarquant pour la premiere fois l'immobilite de sa fille et de son apprenti. Courez tous les deux chercher du vin, du meilleur et du plus vieux! Courez vite et mettez, s'il le faut, la maison au pillage. Je veux feter dignement le retour de ce cher Henry!

Les jeunes gens ne se le firent pas repeter. Ils descendirent quatre a quatre les marches de l'escalier et entrèrent dans le caveau. Quand ils en sortirent, ils s'arreterent un instant pour reprendre haleine.

—Quelle heureuse rencontre nous avons faite la! dit Francois en retenant a grand'peine contre sa poitrine plusieurs bouteilles de gres.

Marie portait a la main une lampe a trois becs, qu'elle venait d'allumer.

—Mon pere est d'une humeur charmante, dit-elle. C'est l'occasion de lui parler de votre avenir.

—Laissons agir mon nouveau protecteur. Oh! l'excellent homme! Vous ne sauriez imaginer, Marie, toutes les promesses qu'il m'a faites, toutes les consolations qu'il a donnees a ma mere. N'en doutez pas, il decidera mon patron a me tirer enfin de mon obscurite. Son plan est deja fait. Il m'a recommande seulement de ne pas le contredire.

—Espoir et prudence! dit Marie en ouvrant la porte de la chambre.

—Enfin! voila de la lumiere! s'ecria Pierre Vardouin. Le jour commence a tomber, et je ne pouvais distinguer les traits de mon vieil ami.

—Ah! dame! fit Henry Montredon en souriant, je ne suis plus le robuste apprenti que tu as connu autrefois!... Nous n'avons pas perdu nos cheveux; mais ils sont devenus blancs.

—Bah! interrompit Pierre Vardouin, ce n'est pas encore l'hiver: il neige quelquefois en automne... La femme que tu choisirais ne serait pas si a plaindre! Car tu n'es pas marie, je suppose? ajouta-t-il en promenant un regard inquiet de sa fille a son ami.

—Flatteur! Si je voulais savoir la verite, je n'aurais qu'a m'adresser a Marie...

—Nous oublions le souper, s'ecria Pierre Vardouin, qui avait ses raisons pour ne pas continuer ce genre de conversation.

On se mit a table. Les deux maitres de l'oeuvre s'assirent en face de l'eglise. Pierre Vardouin ne se lassait pas de la montrer a son ami, tandis que Marie et Francois, places l'un a cote de l'autre sur le bahut, se parlaient a voix basse. Cependant le maitre de la maison n'oubliait pas ses convives. Les coupes s'entrechoquaient avec un bruit agreable, au milieu des voeux qu'on formait pour l'avenir. Les visages etaient colores d'une charmante animation. Les bons mots, les reparties, volant de bouche en bouche, se croisaient, se heurtaient et rebondissaient de l'un a l'autre, comme une balle dans la main des joueurs. C'etait le vrai moment des confidences et des epanchements.

—Conviens, mon cher Vardouin, dit Henry Montredon, que tu es un homme heureux!

—Je l'avoue! je n'ai pas a me plaindre du sort.

—Tu as un tresor dans ta maison, continua Montredon en tournant la tete du cote de Marie; mais il ne faut pas en etre avare...

Legendes Normandes

—C'est-a-dire: est-ce que nous ne marierons pas cette adorable enfant? voila ta pensee... pas vrai? Eh bien! j'y ai deja songe, dit Pierre Vardouin. Mais chut! reprit a voix basse le maitre de l'oeuvre, ma fille nous ecoute... Il ne faut pas la faire rougir. Nous en parlerons plus tard.

—Ces deux enfants ont l'air de s'entendre a merveille, dit Montredon en souriant.

Puis il ajouta a haute voix:

—J'aime a voir les jeunes gens s'amuser ainsi... C'est plein de promesses pour l'avenir... Allons! buvons a la sante de Marie et de Francois!

Ces quelques mots renversaient tous les projets de Pierre Vardouin. Son regard haineux alla glacer d'effroi son apprenti. Au lieu de lever sa coupe a l'exemple des autres convives, il repoussa sa chaise en arriere avec colere. Mais, se ravisant aussitot:

—Au fait, dit-il en serrant la coupe dans ses doigts, tu as raison, mon cher Henry. Je bois a la sante de Francois, qui te devra une reconnaissance eternelle... Je profite de ta presence pour le recompenser de ses services.

Les deux amants echangerent un coup d'oeil ou se peignaient toutes les joies de l'esperance.

—A partir d'aujourd'hui, continua Pierre Vardouin, Francois n'est plus mon apprenti.

Le silence etait si grand qu'on entendait distinctement la respiration des trois temoins de cette scene.

—Je l'eleve, continua Pierre Vardouin avec un sourire ironique, a la dignite de... macon!

Les trois coupes retomberent avec bruit sur la table. Pierre Vardouin vidait la sienne d'un seul trait.

—Mon pere!...

—Vous m'insultez!

—Vous plaisantez!

S'ecrierent a la fois Marie, Francois et Montredon.

—Je parle serieusement, repondit Pierre Vardouin avec un calme affecte. Je ne peux, je ne dois rien accorder a Francois au-dela de ses merites. Je pense qu'il fera un bon ouvrier. Que demande-t-il de plus? Il est aussi ignorant que mes tailleurs de pierre, et il voudrait deja tenir dans sa main le compas du maitre de l'oeuvre. Quand on a de si hautes pretentions, il est au moins necessaire de les justifier et de donner des preuves de talent!

—Me l'avez-vous seulement permis? M'en avez-vous fourni l'occasion? s'ecria Francois, qui, malgre les efforts de Marie, s'etait dresse de toute sa hauteur et regardait son patron avec une audace dont on l'aurait cru incapable.

—Le drole ose me repliquer! dit Pierre Vardouin en essayant de se lever.

Henry Montredon le retint cloue a sa chaise.

Legendes Normandes

—Vous me reprochez mon ignorance? continua Francois, dont l'indignation ne connaissait plus de bornes. Vous me demandez des preuves de talent? Eh bien! je veux vous montrer ce que je sais faire. Je veux vous dire comment je traiterais le sujet que vous devez sculpter sur les portes de l'eglise. Jetez donc un coup d'oeil sur ce modele, ajouta-t-il en designant du doigt un panneau en terre glaise appuyé contre la muraille, dans un coin de la chambre. Comme symbole de la musique, vous representez David jouant du luth aux pieds de Saül. Maintenant voici mon idee, et je la soumets au jugement de votre venerable ami.

—Je te defends de parler! s'ecria Pierre Vardouin.

—Francois, disait Marie, au nom de notre amitie, gardez le silence... Mon pere ne se connait plus!

Mais le jeune homme ne l'ecouta pas.

—Comme l'air est la source du son, dit-il, je le representerais sous la forme d'un homme a puissante stature, avec une figure belle comme celle du Christ. Il aurait dans ses mains les tetes de l'Aquilon et de l'Eurus; sous ses pieds, celle du Zephyr et de l'Auster; a ses cotes, Arion et Pythagore; entre ses jambes, Orpheus: c'est-a-dire les trois grands musiciens de l'antiquite. Les Muses acheveraient l'ensemble en formant un cercle autour de son corps. Voila mon projet. Je cours en chercher le dessin, si vous desirez le comparer au modele de mon maitre.

Le jeune homme se disposait a sortir.

A cet instant, Pierre Vardouin crut remarquer sur la physionomie de Montredon des signes d'admiration. La jalousie le mordit au coeur. Il s'echappa des mains de son ami et, s'elancant sur Francois, il lui imprima sur le visage une de ces flettrissures dont la dignite humaine doit toujours tirer vengeance.

Francois poussa un cri de fureur. Son premier mouvement fut de saisir une bouteille, qu'il brandit au-dessus de sa tete. Mais, plus prompt que l'eclair, Marie se precipita devant son pere.

—Frappez-moi! dit-elle en s'adressant a Francois.

Le jeune homme trembla comme un enfant. Il laissa tomber le projectile sur le plancher et s'elanca hors de la chambre.

IV

Verite est, et je le di
Qu'amors vainc tout et tout vaincra,
Tant com cis siecle durera.

HENRY D'ANDELY.

Francois etait dans un veritable delire. Il parcourut le village en se frappant le front avec des gestes de desesperoir. Quelques personnes qui le rencontrèrent eurent pitie de son etat et lui offrirent de le ramener chez sa mere. Mais la vue des hommes lui etait a charge, et, sans rien repondre, il s'enfonca dans le premier chemin qui s'offrit a lui, sans but, sans reflexion, en proie a une fièvre dévorante, desirant a tout prix la solitude.

La lune inondait la campagne d'une douce lumiere. Il apercut bientot, a peu de distance, le bois temoin de ses amours. Le hasard—peut-etre l'habitude—avait conduit ses pas vers le lieu ordinaire de ses promenades. Il entra sous les grands arbres, se laissa tomber pres du banc de gazon sur lequel il s'etait assis le jour meme avec Marie et s'abandonna a tout l'exces de sa douleur, s'exagerant, comme tous les malheureux, la portee du

coup qui venait de le frapper. Il se releva soudain, tout pale, tout defait, et ne sortit du bois que pour commencer a travers champs une course insensee. Le desespoir, la colere, les mille passions qui l'agitaient avaient surexcite ses forces, au point qu'il semblait rire des obstacles et franchissait d'un pied sur les fosses les plus larges et les haies les plus elevees. Apres avoir couru ainsi pendant plus d'une heure, il fut tout surpris de se retrouver a l'entree de Bretteville. Alors seulement il pensa a sa mere. Mais il craignit de l'effrayer en se presentant subitement devant elle, et cette crainte allait sans doute lui faire rebrousser chemin, lorsque l'idee lui vint qu'elle etait peut-etre endormie. Cet espoir le decida a rentrer pour prendre du repos; car il se sentait a bout de forces et de courage. Il s'approcha donc de la maison et preta l'oreille; tout etait silencieux. Il poussa doucement la porte; la lampe brulait encore, et sa mere, agenouillee dans un coin de la chambre, priait pour lui. Magdeleine l'avait entendu; elle se retourna; sans lui donner le temps de se lever, Francois se jeta dans ses bras. Jusque-la, il n'avait pas verse une seule larme. Maintenant les sanglots déchiraient sa poitrine. Il pleura longtemps ainsi sur le sein de sa mere.

—Oh! comme je souffre, ma mere, dit Francois en s'affaissant sur un escabeau.

Alors seulement la pauvre femme s'apercut de la paleur de son fils et du desordre de ses vetements.

—Mon Dieu! dit-elle, que t'est-il arrive? Ton front est couvert de sueur, tes joues sont pales, comme si tu allais mourir. Tu n'es pas querelleur pourtant, et je ne te connais pas d'ennemis...

—Je n'ai pas ete blesse, dit Francois, et cependant je souffre plus que si j'etais a mon dernier moment. Je souffre la! reprit-il d'une voix percante en prenant la main de sa mere et en la placant sur son coeur.

Puis il baissa la tete et retomba dans un morne silence.

—Parle-moi, dit Magdeleine. Que puis-je faire pour te soulager? Je t'aime tant que je trouverai bien le moyen de te consoler. Mais—pour l'amour du ciel!—ne me regarde pas ainsi fixement, sans me repondre!

—Nous sommes perdus, ma mere! nous sommes sans ressources! repondit sourdement Francois!

—Ne sommes-nous pas habitues a la misere? dit Magdeleine en souriant tristement.

—C'est vrai, interrompit Francois dont les yeux brillèrent d'un vif eclat; mais nous avons toujours eu du pain, et nous allons en manquer!

—Comment cela? s'ecria Magdeleine au comble de l'inquietude; n'es-tu pas plein d'ardeur au travail?

—Et si je n'ai pas d'ouvrage?

—C'est mal, ce que tu dis la, Francois! tu devrais mieux reconnaitre les bienfaits de Pierre Vardouin.

—Oh! ne me parlez pas de cet homme! s'ecria Francois avec un geste de colere. Il m'a insulte, insulte devant son ami, devant Marie! Je ne veux plus reparaitre devant lui, car je serais capable de le tuer. D'ailleurs, ne m'a-t-il pas chasse ignominieusement de chez lui!

Et le jeune homme raconta rapidement tout ce qui s'etait passe au souper de Pierre Vardouin: sa querelle avec le maitre de l'oeuvre et les circonstances qui l'avaient amenee.

—Il est encore possible de le flechir, dit Magdeleine en s'avancant vers la porte. Si j'allais me jeter a ses pieds, lui demander ton pardon?

Legendes Normandes

—Ne le faites pas, ma mere! dit Francois en etreignant fortement les mains de Magdeleine dans les siennes... Vous me feriez mourir de honte!

—Ecoute Francois! reprit la pauvre femme. Si tu as encore quelque amour pour moi, tu refouleras bien loin dans ton coeur ces sentiments d'orgueil qui ne conviennent pas a de pauvres gens comme nous, obliges de vivre de leur travail. Vois, dit-elle en faisant tomber quelques pieces de monnaie de son escarcelle, voila tout ce qui nous reste: a peine de quoi vivre une semaine! Ce n'est pas pour moi que je parle. Je ne me plains pas. Mais je voudrais te savoir heureux; je voudrais te voir triompher d'un moment de decouragement. Allons, mon fils, de l'energie, et souviens-toi que si le devoir du riche est dans la charite, celui du pauvre est dans le travail.

—Le travail! le travail! repeta Francois en redressant fierement la tete, c'est ce que je demande au ciel! Car je ne suis pas de ceux-la—Dieu merci!—qui se croisent les bras et se complaisent dans une vie d'oisivete. J'ai de la force, du courage, je suis jeune et je veux travailler pour vous, ma mere. Mais ne me forcez pas a croupir dans Bretteville. Pierre Vardouin m'a ferme l'entree de son chantier? Eh bien! j'irai chercher fortune ailleurs. Je ferai comme tant de maitres de l'oeuvre qu'on voit courir le monde, offrant leurs services a qui les veut bien payer.

—Tu consens donc a abandonner ta mere?

—Non pas, vous me suivrez; je vous rendrai tous les soins dont vous avez entoure mon enfance. Et vous serez heureuse, car j'aurai de l'or; et vous serez fiere, car j'aurai de la gloire!

Les yeux de Magdeleine etaient tournes vers le ciel. Deux grosses larmes roulerent sur ses joues, tandis que ses levres s'agitaient faiblement, comme si elle eut adresse a Dieu une fervente priere.

—Vous pleurez, ma mere? dit Francois.

—J'esperais, repondit tristement Magdeleine, mourir a Bretteville et reposer pres de la tombe de mon mari.

—Je vous promets de revenir tous les ans au pays. Vous pourrez alors accomplir votre pieux pelerinage de Norrey. Allons, ma mere, repoussez a votre tour ces funebres pensees. Voyez, j'ai presque oublie l'insulte de Pierre Vardouin et je me sens plein d'ardeur, depuis que j'ai pris une forte resolution. Avec l'argent qui nous reste, nous irons a Caen. J'y trouverai de l'ouvrage et nous commencerons bientot notre tour de France. Un coup de main, ma mere; vous serez plus habile que moi a emballer mes vetements.

—Volontiers, puisque c'est ta volonte bien arretee, soupira Magdeleine.

Et le fils et la mere commencerent leurs preparatifs de voyage.

Apres la brusque sortie de Francois, Marie, qui connaissait le caractere irritable de son pere, se decida a quitter la chambre sans avoir essaye de justifier son amant ou du moins d'implorer son pardon. Cette resolution lui coutait cher, car elle se sentait bonne envie de se jeter aux genoux de Pierre Vardouin et de donner un libre essor a sa douleur. Mais elle pensa que son pere pourrait lui reprocher plus tard, en rougissant, d'avoir ete temoin de son honteux emportement. Cette crainte l'emporta sur son emotion. Elle refoula ses larmes et, avant de sortir, elle tourna ses yeux humides du cote d'Henri Montredon, comme pour lui demander son assistance. Le vieillard lui sourit avec bonte et repondit par un coup d'oeil expressif qui voulait dire, a ne s'y pas tromper: Courage! je sauverai tout.

Quand elle se trouva sur le palier de l'escalier, Marie se demanda si elle rentrerait dans sa chambre; mais son hesitation s'envola, plus rapide que l'oiseau dont on ouvre la cage. Elle s'arc-bouta des deux mains contre la

muraille, appuya son oreille contre la porte et retint sa respiration, de maniere a ne rien perdre de ce qui allait se dire dans la chambre de son pere.

La pauvre fille n'avait certes pas le vilain défaut que Walter Scott impute, a tort ou a raison, a toutes les filles d'Eve. Elle n'était pas curieuse. Mais elle venait d'entendre son nom et celui de Francois. C'était son jugement qu'on allait prononcer; et, de tout temps, on a permis a l'accuse d'assister aux debats qui decident de son sort.

Pierre Vardouin marchait a grands pas d'un bout de la chambre a l'autre.

Montredon, encore assis devant la table et appuyé sur un de ses coudes, suivait des yeux la pantomime furieuse du maître de l'oeuvre. Il deplorait la jalousie de son ancien camarade. Il voyait son emportement avec degout. Et cependant il n'était plus maître de son envie de rire, des que la colere de Pierre Vardouin se manifestait par un geste ridicule ou par un éclat de voix pareil a une fausse note.

Nous sommes ainsi. Commençons-nous a lire dans le coeur humain? Sommes-nous initiés a ses plus sombres mysteres? nous plaignons nos semblables et nous en rions. Il n'y a pas d'autre secret au drame; et celui-là seul est mechant, qui ne plaint jamais et qui rit toujours.

—Francois! Francois! repetait sans cesse le maître de l'oeuvre, maudit soit le jour ou je t'ai ouvert pour la première fois la porte de ma maison!

Henri Montredon savait par experience qu'il en est de la colere de l'homme comme de celle des torrents. Opposez-leur un obstacle; aussitot les eaux s'y brisent avec impetuosite. Puis elles se divisent en une foule de petits courants qui perdent de leur force a mesure qu'ils s'etendent sur un terrain plus large.

—Voila une superbe colere! dit-il en plaisantant. Seulement, je me demande comment Francois peut en etre la cause?

Pierre Vardouin s'arreta brusquement et, se croisant les bras devant Montredon avec ce geste intraduisible d'un homme qui croit repondre a une grosse absurdite:

—Pourquoi je suis irrite contre Francois? dit-il d'une voix eclatante... Mais le bienfaiteur qui se voit paye d'ingratitude; le maître, dont la science est mise en doute par l'eleve; le pere, dont la fille est compromise par un homme sans honneur, tous ces gens-la ont-ils le droit de s'emporter? En verite! il faudrait avoir la patience d'un ange...

—Pour t'ecouter plus longtemps, dit Montredon en baillant a se briser la machoire. Bonne nuit!

Il se leva, tout en parlant ainsi, et fit plusieurs pas vers la porte. Pierre Vardouin l'arreta par le bras.

—Enfin, dit-il, tu conviendras toi-meme que Francois est trop jeune pour qu'on en fasse un maître de l'oeuvre?

—Certainement, repondit Montredon en se frottant les yeux.

—Que j'ai bien fait de lui interdire l'entree de ma maison?

—E-e-videm-em-ment! balbutia le defenseur de Francois.

—Que d'ailleurs il est completement incapable?

—Ou-ou-i.

—Que ma fille est d'un trop haut rang?...

—Ouf!

—Pour epouser un si pauvre here?

Cette fois, Montredon repondit par un ronflement bien caracterise.

—Il dort, l'imbecile! s'ecria Pierre Vardouin en le secouant vigoureusement par les epaules.

La colere du maitre de l'oeuvre avait change de cours, grace au systeme de *barrage* d'Henri Montredon. Le ruse vieillard n'eut pas de peine a sortir de son faux assoupissement.

—Je suis accable de sommeil, dit-il, et cependant j'avais a te communiquer des choses du plus haut interet. Tu n'as pas devine le but de mon voyage dans ce pays?... Allons, tu fremis encore!... A demain les confidences.

—Il n'est pas tard, s'ecria Vardouin en cherchant a le retenir.

—Peut-etre m'a-t-on recompense au-dela de mes merites, poursuivit Henri Montredon qui joignait la finesse d'Ulysse a l'experience de Nestor...

—Tu occupes un poste eminent? demanda Pierre Vardouin vivement intrigue.

—Il est certain que je jouis d'une grande influence...

—Vraiment?

—Et que je puis etre utile a mes anciens amis.

—Tu as toujours aime a rendre service.

—Si tu me fais des compliments, je m'echappe, je vais dormir!

—Sois donc raisonnable, dit Pierre Vardouin: laissons aux petites filles le soin de se mettre au lit des que le soleil a quitte l'horizon. Asseyons-nous devant cette table. Tu ne refuseras pas de trinquer avec un vieux camarade qui, moins heureux que toi, n'a pas rencontre la gloire sur son chemin.

—Dis: plus modeste.

—Il est vrai que j'aurais pu, comme tant d'autres, offrir mes services a quelque riche abbaye.

—Mais tu as prefere l'obscurite au grand jour, le village a la grande ville.

—J'ai renferme en moi-meme mes faibles talents.

—Et personne n'est venu leur ouvrir?

—On s'en repentira peut-etre, repondit fierement Pierre Vardouin.

—On s'en est même déjà repenti, dit Montredon en souriant.

—Que veux-tu dire?

—Je suis employé, comme tu le sais, aux travaux de l'abbaye de St-Ouen. Dernièrement, le révérend père abbé me fit appeler près de lui. "Henri Montredon, me dit-il, je n'ai jamais douté de votre discrétion et de votre dévouement. Il n'est donc pas surprenant que je vous aie choisi pour une mission secrète..." Je reçois l'ordre de partir sans retard. J'arrive à Caen, où je passe deux jours, et me voilà à Bretteville.

—On avait entendu parler de l'église que je construis? dit Pierre Vardouin.

—Sans doute.

—Et alors?... demanda le maître de l'œuvre, avec un étranglement dans la voix.

—Alors... il a été décidé que l'on en construirait une autre à Norrey. L'abbé n'a pas voulu que cette succursale de St-Ouen fut moins bien traitée que le village de Bretteville.

—C'est folie, reprit Pierre Vardouin, de construire deux églises dans un si petit espace. L'une fera tort à l'autre.

—À ce point de vue, la tienne n'a rien à craindre.

—J'ose m'en flatter. Mais, si l'on continue sur ce pied-là, nous verrons bientôt plus de clochers que d'habitants dans le pays.

—J'exécute les ordres de mon supérieur.

—Et tu vas commencer les travaux?

—Non pas. Je viens seulement choisir un entrepreneur. J'ai songé à toi, et me voilà.

Vardouin était rayonnant. Il lui était doux de penser qu'il aurait encore une fois l'occasion de mettre ses talents en lumière.

—Ainsi, dit-il avec une certaine timidité, tu as songé à moi pour la construction de cette nouvelle église?

—Non, mon cher! non! pas précisément.

Pierre Vardouin fit trembler le plancher sous ses pieds, et le sang lui monta au visage.

—Tu ne veux pas te railler de moi? dit-il avec colère.

Henri Montredon ne répondit pas et laissa passer l'orage. Jusque-là, il avait dirigé l'entretien suivant ses desirs, ménageant les emportements de Pierre Vardouin avec le calme d'un auteur dramatique qui noue et dénoue, suivant son caprice, les fils de son intrigue. Mais la pièce devenait sérieuse; il eut un moment d'inquiétude et d'hésitation.

Pierre Vardouin avait étudié avec lui le grand art des maîtres de l'œuvre. Pendant trois ans ils s'étaient coudoyés dans les mêmes chantiers; ils avaient mis leurs plaisirs et leurs chagrins en commun; ils se confiaient leurs projets, se disaient leurs espérances. Refuserait-il maintenant à son ancien camarade une légère satisfaction d'amour-propre? Il n'avait qu'un mot à dire pour le voir sauter à son cou et pleurer de joie.

Legendes Normandes

D'un autre cote, qui pouvait lui repondre des moyens de Francois Regnault, a qui il commençait a penser serieusement pour lui confier la direction des travaux de Norrey? Le jeune homme avait de l'enthousiasme, mais il manquait d'experience; il n'avait pas encore fait ses preuves. Les sentiments d'Henri Montredon allaient de Francois a Pierre Vardouin qui semblait, en dernière analyse, etre sur le point de faire pencher la balance de son cote, lorsqu'un sanglot de Marie, entendu seulement de Montredon, vint tout a coup terminer ce combat interieur en faveur de Francois.

—Elle l'aime, se dit-il; son pere est vieux et n'a plus longtemps a vivre; il est juste que sa vanite se taise devant le bonheur de sa fille.

Pierre Vardouin s'etait leve et avait recommence sa promenade furieuse. C'etait le moyen qu'il employait d'ordinaire pour dissiper ses emportements. Henry Montredon l'arreta au passage en lui appliquant familierement la main sur l'épaule.

—Pierre Vardouin, lui dit-il, consentirais-tu, pour tout l'or du monde, a faire quelque chose de nuisible a ta reputation?

—Non, par Saint Pierre; mon patron!

—Ecoute-moi alors... Le maitre de l'oeuvre de Saint-Ouen m'a fait mander qu'il connaît le but secret de ma mission et qu'il saura bien me perdre, si je confie la construction de l'église de Norrey a un homme de talent. Il est jaloux! Comprends-tu maintenant pourquoi je ne t'ai pas propose cette affaire?

—Merci! s'ecria Pierre Vardouin en serrant energiquement la main de son ancien camarade; merci! cela me fait du bien de savoir que mon clocher de Bretteville n'aura pas a craindre la comparaison.

—J'ai donc besoin d'un homme incapable, continua Henri Montredon... Ou le trouver?

—Je ne sais.

—La chose n'est pas rare cependant. Dans tous les cas, un homme inexperimente ferait bien mon affaire... J'ai pense a Francois.

—Un enfant! s'ecria Pierre Vardouin.

—C'est justement ce qui m'en plait.

—Il fera absurdites sur absurdites!

—Tant mieux.

—Il est d'un entetement a toute epreuve

—A merveille!

—Il n'ecouterá aucun conseil.

—Bravo!

—Il est meme capable de montrer du talent, pour nous contredire.

—Pour cela, je l'en empêcherai bien.

—Comment? demanda Pierre Vardouin.

Il y avait, dans la manière dont ce mot fut accentué, une telle inquiétude, un aveu si naïf du mérite de François, que Henri Montredon ne put s'empêcher de sourire.

Tu n'ignores pas, dit-il, que François ferait tout au monde pour obtenir la main de ta fille?

—Il ne l'aura jamais!

—On peut la lui promettre.

—Quitte à ne pas tenir?

—Pardon. Mais on lui fixera pour terme de son attente le jour ou la croix...

—Couronnera la pyramide du clocher de Norrey?

—C'est cela même!... Comprends alors son ardeur à conduire les travaux, à presser les ouvriers. Laisse agir sa passion, et sois assuré qu'il ne prendra pas le temps de construire un chef-d'œuvre.

En achevant ces mots, Henry Montredon sortit, laissant le maître de l'œuvre tout étourdi de cette étonnante confidence.

Derrière la porte, il trouva Marie.

—Eh bien, lui demanda-t-il en souriant, je suppose que vous avez tout entendu... Êtes-vous contente?

—Pas plus que ne le serait François, s'il eût été à ma place.

—Est-ce ainsi que vous reconnaissez mon dévouement?

—Quand on aime vraiment quelqu'un, répondit Marie d'une voix ferme, on le défend; mais on ne le dégrade pas, en le mettant dans une situation d'où il ne peut sortir qu'avec honte et deshonneur.

—Il fallait bien mentir un peu...

—On n'a pas besoin de mentir lorsqu'on se fait l'avocat d'une bonne cause, dit noblement Marie. Et moi qui aime François de toutes les forces de mon cœur, non-seulement je lui refuserais ma main, mais encore je ne lui accorderais pas un regard de pitié, s'il devait oublier, en faisant un marche indigne, ce qu'il doit à Dieu et à son art.

Et Marie s'enfuit, toute rouge d'indignation, à la pensée du rôle humiliant qu'on voulait faire jouer à François.

Le lendemain, le soleil se leva radieux à l'horizon. L'espace qu'il allait parcourir s'étendait devant lui, pur et libre de tout nuage. Il semblait que le ciel eût voulu célébrer sa bienvenue en écartant tout ce qui pouvait nuire à son éclat.

Lorsque François se réveilla, ses yeux furent éblouis par un rayon de soleil qui, après avoir traversé la fente d'un des contrevents, venait se briser au-dessus de son lit contre la muraille. Il sauta à terre, presque honteux

Legendes Normandes

de sa paresse, s'habilla lestement et courut ouvrir la fenetre. Une brise tiede et chargee d'aromes penetra dans l'appartement. Le jeune homme aspira avec force cet air vivifiant.

—La belle matinee! s'ecria-t-il en promenant lentement son regard sur l'azur du ciel.

—Helas! la journee ne lui ressemblera pas! dit tristement la mere de Francois, qui s'etait approchee sans bruit.

Francois saisit les mains de sa mere dans les siennes. Dieu sait seul ce qu'il y eut de regrets, de douleur dans ce serrement de mains et dans le regard qu'ils echangerent tous les deux. Cette nouvelle emotion allait peut-etre ebranler la resolution du jeune homme. Ses rêves d'avenir, ses projets de voyage, le mystere d'une vie inconnue, tout cela n'avait plus pour lui le meme charme qu'au moment de la colere. Il sentait tout ce qu'il allait perdre. Il ne voyait pas ce qu'il allait gagner. Il repassa rapidement dans sa memoire les evenements de la soiree. La conduite de Pierre Vardouin ne lui paraissait plus aussi odieuse que la veille. Il se reconnaissait meme des torts. Mais, pour rien au monde, il n'eut consenti a faire les premieres avances. La perspective d'une telle humiliation lui rendit toute son energie. Il s'approcha du havre-sac qui contenait ses vetements et ceux de sa mere. Il le jeta sur son dos, empoigna le baton dont son pere se servait quand il se mettait en route et, prenant sa plus grosse voix, afin de dissimuler son envie de pleurer:

—Ma mere, dit-il, voici l'heure ou les travailleurs se rendent aux champs. Il est temps de partir.

La veuve se cacha la tete dans les mains.

—Partons, ma mere! reprit Francois d'un ton moins assure.

La pauvre femme ne repondit pas; elle eclata en sanglots. Son fils lui tendait la main droite, tandis que de l'autre il retenait ses larmes.

—Mere, dit-il tout bas, de maniere a ne rien laisser voir de la douleur qui le suffoquait, venez-vous?

—Quoi! vous partez sans moi? dit une voix douce comme celle qu'on prete aux anges.

Francois et sa mere, dans leur foi naive, crurent en effet que, touche de leur douleur, le ciel leur envoyait un de ses messagers.

Ils se retournerent et, surpris, reconnurent Marie.

La jeune fille etait encadree dans la baie de la porte, au milieu de la vigne vierge, dont les feuilles laissaient percer de place en place quelque joyeuse petite fleur de clematite. Elle etait rayonnante de beaute. Placee ainsi, elle ressemblait, s'il nous est permis d'emprunter notre comparaison a une epoque plus rapprochee de nous, a ces portraits de jeunes femmes, que les artistes du dix-huitieme siecle se plaisaient a entourer de guirlandes de fleurs.

Marie se jeta dans les bras de la veuve Regnault.

—Mechants! disait-elle en pleurant, mechants qui vouliez abandonner votre petite Marie!

Francois etait reste sur le seuil de la porte. Tout a coup il poussa un grand cri et rentra precipitamment dans la chambre.

—Qu'y a-t-il? demanderent les deux femmes.

Legendes Normandes

—Pierre Vardouin! s'ecria Francois hors de lui. Il s'avance de notre cote.

—Quel malheur si mon pere me surprenait ici! dit Marie.

—Venez! lui dit la veuve Regnault.

Elle l'entraîna dans la chambre voisine.

Lorsqu'il vit le maitre de l'oeuvre entrer d'un pas resolu dans la maison, Francois porta instinctivement la main a son coeur, comme pour en comprimer les battements. Il etait trop jeune, et ses passions etaient trop vives pour que son emotion echappat a un oeil aussi exerce que celui de Pierre Vardouin. L'attitude de l'apprenti n'exprimait pas le defi; mais elle etait pleine de noblesse et de fierte. Il se decouvrit, par respect pour les cheveux blancs du maitre de l'oeuvre, et garda le silence. Il attendait une explication. Pierre Vardouin comprit qu'il n'obtiendrait rien du jeune homme, s'il ne lui adressait pas les excuses auxquelles il savait, d'ailleurs, qu'il avait droit. Il s'avanca donc a sa rencontre en lui tendant la main.

—Francois, dit-il, l'offense etait grave,—je le sais,—mais irreflechie. Voici la main qui vous a frappe. Voulez-vous la serrer, comme celle d'un ami qui reconnait ses torts?

Le jeune homme repondit par une etreinte cordiale, mais tout en conservant une certaine retenue et sans manifester d'etonnement. Cette froideur deplut au maitre de l'oeuvre.

—Garderais-tu un vieux levain de rancune contre moi? demanda-t-il.

—Dieu m'en preserve! dit Francois. Seulement j'ai peine a croire que je doive la visite de Pierre Vardouin a un but desinteresse. J'attends donc l'explication de sa demarche.

—Tu as vraiment une penetration remarquable pour ton age, Francois. Parlons donc franchement. Veux-tu rentrer dans mon chantier?

—Non! repondit Francois avec fermete. Vous me rendez votre amitie, et je vous en suis reconnaissant. Mais quant a travailler sous vos ordres, jamais!... Voyez plutot, ajouta-t-il en montrant son havre-sac et son baton de voyage, je me disposais a partir.

Un éclair de joie illumina le visage severe de Pierre Vardouin.

—Au fait! se dit-il, si je laissais s'envoler l'oiseau, je n'aurais pas la peine de fermer sa cage. Il emporterait avec lui tous les soucis dont il etait l'occasion.

Mais une reflexion le ramena a sa premiere idee. Si Francois quittait le pays, Henri Montredon choisirait peut-être quelque habile entrepreneur, dont l'amour-propre tiendrait a surpasser la renommee de Pierre Vardouin. Au contraire, s'il obtenait pour Francois la direction des travaux de Norrey, il exercerait sur lui une influence toute-puissante. Il l'ecraserait sous ses pieds, plutot que de permettre a son talent de se deployer.

—Tu tiens a ton independance? reprit-il en s'adressant au jeune homme.

—Je suis lasse d'obeir.

—Et si tu commandais a ton tour?

—Oh! cela n'arrivera jamais!

—Plus tot que tu n'oserais l'esperer.

—Vous vous jouez de moi... Cela n'est pas serieux?

—Tellement serieux que je viens t'offrir le baton de maitre de l'oeuvre.

—Quoi! s'ecria Francois, le front rayonnant d'esperance, je conduirais des ouvriers, je construirais des eglises! Tous mes reves, toutes les belles choses que j'ai concues, que j'ai meditees, je pourrais leur donner une forme, leur donner la vie, les soumettre au jugement des autres? Je me ferais un nom, je serais assez grand pour qu'on ne me refusat pas la main de Marie!... Mais non! cela n'est pas vraisemblable, cela est impossible, je ne suis qu'un insense; et vous-meme, vous ne pouvez vous empecher de rire de ma folie!

—Tu as si bien ta raison, et tout ce que je te dis est si bien l'expression de la verite que voila Henri Montredon...

—Tout pret a vous saluer du titre de maitre de l'oeuvre, dit le nouveau venu en entrant.

—Ah! s'ecria Francois.

Il ne put trouver une parole; mais il tendit la main a son protecteur et le remercia par un regard eloquent.

—J'espere que tu nous construiras une belle eglise, dit Montredon en lui frappant amicalement sur l'epaule.

Il lui expliqua en peu de mots ce dont il s'agissait.

—Oh! repondit Francois, je vous ferai quelque chose de beau!

—Songe, interrompit Pierre Vardouin, que tu n'auras qu'un bref delai pour construire ton eglise.

—Combien de temps?

—Je ne sais au juste, repondit Pierre Vardouin assez embarrasse du silence d'Henri Montredon... Mais... tu aimes Marie?

—Plus que la gloire!

—Eh bien, je te l'accorderai en mariage...

Le jeune homme tomba aux genoux du maitre de l'oeuvre.

—Le jour ou l'on posera la derniere pierre de l'eglise de Norrey.

—Cependant, dit Francois, je ne puis sans un temps raisonnable...

—Si tu aimes vraiment ma fille, tu hateras les travaux, tu presseras les ouvriers. Rien n'est impossible a l'amour. D'ailleurs je ne reviens pas sur ma parole. Voila mes conditions!

—Et voici les miennes! dit Marie d'une voix assuree en entrant dans la chambre avec la veuve Regnault.

Pierre Vardouin devint horriblement pale. Il voulut saisir sa fille et l'entrainer. Mais elle glissa dans ses doigts, courut vers Francois, le prit par la main et le conduisit devant un Christ en pierre attache a la muraille. Les

Legendes Normandes

spectateurs de cette scene etaient sous le coup d'emoions si violentes, que pas un d'entre eux ne trouva la force d'exprimer sa colere, son etonnement ou son admiration.

—Voyez-vous cette image du Sauveur? dit Marie en montrant le Christ a Francois. Quelle expression de souffrance! quelle resignation divine! quelle sublime bonte dans ce regard d'agonisant! Celui qui a pu travailler une matiere ingrate, de facon qu'il en ressortit un si poignant embleme de la passion de Jesus, celui-la,—n'est-ce pas,—devait etre un merveilleux sculpteur, un des princes de son art? Non, c'etait un simple ouvrier. Eh bien! le fils de cet homme inspire vient d'etre nomme maitre de l'oeuvre. Et ce fils... c'est vous, Francois; car ce Christ est l'ouvrage de votre pere. Ferez-vous injure a sa memoire? oublierez-vous ses lecons? consentirez-vous a faire une oeuvre indigne de lui, indigne de vous? Non, Francois!... Que votre travail merite l'admiration des hommes; que votre amour pour moi devienne une source feconde d'inspirations; qu'il ne soit pas une entrave au developpement de votre genie. Ne vous pressez pas, consacrez a votre entreprise tout le temps qu'elle exige. Je saurai bien attendre. Et je vous jure aujourd'hui, en face de cette figure du Christ, de ne jamais donner ma main a un autre que vous!

Le rayonnement du bonheur illuminait le front de Francois. Il tomba aux genoux de Marie. Il essaya de prendre une de ses mains pour la couvrir de baisers. Mais la jeune fille se deroba a ces marques d'amour et, se tournant resolument du cote de Pierre Vardouin:

—Mon pere, dit-elle, je suis a vos ordres.

Son assurance, la fierte de son attitude en imposent au maitre de l'oeuvre. Il donna silencieusement le bras a sa fille et sortit, apres avoir jete sur Francois un regard ou se peignait toute sa haine.

V. Deux martyrs.

Huit ans s'etaient ecoules depuis le serment de Marie. Son fiance avait noblement repondu a son religieux enthousiasme. La tour de l'eglise de Norrey s'elevait, gracieuse et coquette, au-dessus des peupliers les plus elances.

Rien de mieux ordonne que l'ensemble de l'edifice; rien de plus elegant, de plus acheve que ses moindres details. On n'y voyait pas les lourds et massifs piliers de l'epoque romane; on n'y voyait pas les formes contournées, les tours de force qui, plus tard, caracteriserent l'architecture dite *flamboyante*. C'etait un des types les plus heureux de cette belle periode du treizieme siecle, dont la Sainte-Chapelle est l'ideal. La, tout est si bien prevu que l'oeil n'est blesse par aucune defectuosite; tout est si bien a sa place, qu'on ne saurait ajouter ni retrancher le plus petit ornement sans nuire a l'effet general. Les colonnettes s'elancent legerement, des deux cotes du choeur, pour se rejoindre a la voute et s'y epanouir en un gracieux bouquet, comme ces fusees qui decrivent dans l'air leur lumineuse parabole et se terminent par une gerbe de feux du Bengale. La tenuite des piliers ne vous cause aucun effroi; car ils sont aussi solides qu'elegants. Ils ne ressemblent pas a ces geants difformes qui n'ont, pour soutenir leurs grands corps, que des jambes amaigries, mais a ces hommes bien proportionnes, dont chaque partie du corps s'est logiquement developpee.

Une ornementation simple, de grandes lignes, l'union intelligente du beau et de l'utile, voila ce qui fait le charme et le prix de la petite eglise de Norrey.

Au moment ou nous retrouvons Francois, le jeune maitre de l'oeuvre etait au milieu de son chantier. Les ouvriers travaillaient et jasaient autour de lui, sans que l'idee de les surveiller ou d'ecouter leurs propos vint troubler sa reverie. Appuye contre un bloc de pierre, les yeux fixes sur le corps carre de la tour qui n'attendait plus que sa pyramide pour que l'edifice fut dignement couronne, le jeune homme semblait abime dans de profondes reflexions. Une expression de mortelle tristesse etait repandue sur ses traits. Le vent lui fouettait insolemment dans le visage; et il demeurait, les bras croises, immobile, et dans un morne accablement. Son

Legendes Normandes

travail lui valait l'admiration des hommes. Mais de combien de douleurs n'avait-il pas eue la source?

Huit longues années s'étaient passées depuis la promesse de Marie. On lui avait défendu de la voir. La pauvre fille était enfermée ou surveillée. Pierre Vardouin l'accompagnait, chaque fois qu'elle mettait les pieds hors de la maison. Impossible de le fléchir, impossible même de parvenir jusqu'à lui. Il se barricadait chez lui, comme dans une forteresse. À plusieurs reprises, François avait envoyé sa mère chez le maître de l'œuvre de Bretteville pour essayer de le toucher. Mais Pierre Vardouin ne voulut pas l'écouter et lui ferma sa porte. Hélas! la pauvre femme n'eut point l'occasion de tenter une nouvelle épreuve; une courte maladie l'enleva à l'affection de son fils.

Ce fut pour François le plus affreux des malheurs. Privé de l'amour de Marie, privé des consolations de sa mère, il eut un horrible vertige, en se sentant réduit à ses seules forces morales. Pas un être qui s'intéressât à lui, pas une bouche amie pour lui dire de ces douces paroles qui sont la nourriture du cœur; personne à aimer!

Le jeune homme fut arraché à ses sombres pensées par une petite altercation qui venait de s'élever entre ses ouvriers.

—J'imagine, disait un tailleur de pierre, qu'il est fort inutile de s'extenuer à polir des cailloux, pour que le diable s'amuse à les mettre en morceaux.

—Ma foi! je suis de l'avis de Greffin, dit un autre ouvrier.

—Qui, d'entre nous, aura le courage de garder l'église cette nuit? demanda un troisième.

—Pas moi, certes!

—Ni moi.

—Il faudrait avoir des griffes au bout des doigts, reprit Greffin, pour affronter les esprits de l'enfer.

—Alors ta femme pourrait servir de sentinelle, dit un bouffon de la compagnie.

—Je ne comprends pas qu'on plaisante sur les choses sérieuses, répondit Greffin visiblement contrarié.

—Vous rappelez-vous la statue de la Vierge, que j'avais portée hier soir dans la nef? demanda un sculpteur, qui arriva fort à propos pour empêcher une querelle.

—Si je me la rappelle! dit un tailleur de pierre: c'est ce que tu as fait de mieux!

—Eh bien, voilà! dit le sculpteur.

Et il se frappa le cou du tranchant de la main.

—Elle est brisée? demandèrent les ouvriers en chœur.

—On lui a tranché la tête! répondit le sculpteur. Je savais, ajouta-t-il, que Kerlaz avait reçu l'ordre de passer la nuit dans l'église. Je m'appretais à y aller pour lui tenir compagnie, lorsque le pauvre garçon s'est avancé à ma rencontre avec une mine à faire trembler. Une bosse affreuse lui cachait la moitié d'un œil.

—Il est tombé? demanda-t-on.

—Non; mais il s'est battu.

—Avec qui?

—Avec un esprit qui a le poing solide, allez!... Il paraît qu'il s'éclairait (l'esprit bien entendu) avec une petite lanterne sourde. Il prenait toutes ses aises, afin de mieux briser ma statue. Alors Kerlaz, qui est un rude compère et qui n'a pas peur, s'est approché de lui tout doucement. Mais au moment où il allongeait la main pour l'empoigner, il a reçu un terrible coup en plein visage. Lorsqu'il a rouvert les yeux: bonsoir! l'esprit était parti... Il ne restait plus que la bosse. Comme je ne tiens pas à être défiguré, j'ai pris la ferme résolution de ne pas monter la garde dans l'église.

—Je vous éviterai cette peine, dit François qui s'était approché du groupe des parleurs. Je veillerai moi-même, cette nuit, à la sûreté de l'église. J'entends que désormais il ne soit plus question de toutes ces histoires ridicules. Suivez-moi, ajouta-t-il en s'adressant au sculpteur. J'ai besoin de vous.

François s'avança à grands pas vers la maison qu'il occupait à l'extrémité du chantier. Il pria le sculpteur de patienter quelques instants; puis il s'approcha d'une table et se mit à écrire, sous la dictée de son cœur. Il ferma sa lettre et la donna à l'ouvrier, qui attendait ses ordres sur le seuil de la porte.

—Morbrun, lui dit-il d'une voix emue, vous connaissez la maison de Pierre Vardouin. Courez à Bretteville, et tachez de remettre ce billet entre les mains de Marie.

—Mais vous n'ignorez pas que le maître de l'œuvre ne permet à personne d'approcher de sa maison, encore moins de sa fille?

—Je m'en rapporte à votre esprit inventif. Rappelez-vous seulement que ce billet doit passer de vos mains dans celles de Marie. Soyez prudent.

François s'assit sur un banc placé devant la maison et regarda s'éloigner Morbrun, qui courait sur la route de Bretteville avec la rapidité d'un lièvre poursuivi par une meute.

Ce n'était pas un garçon à sentiments bien vifs. La tête jouait un plus grand rôle que le cœur dans son affection pour François. Homme d'esprit lui-même, il se faisait un honneur d'obéir aux volontés d'un maître intelligent. Bref c'était un de ces caractères portés naturellement au bien, et chez lesquels la soumission au devoir est un instinct plutôt qu'une vertu.

Tandis que Morbrun devorait ainsi l'espace, il cherchait un moyen ingénieux pour tromper la surveillance de Pierre Vardouin. Dès qu'il fut devant la maison du maître de l'œuvre, il prit la desinvolture et la voix d'un homme aviné. Tout en trebuchant et maugreant à la façon des ivrognes, il vint rouler avec force contre la porte extérieure. Le bruit de sa chute attira du monde. Une fenêtre s'ouvrit au-dessus de lui.

—Qui est là? dit une voix de jeune fille.

—Quelqu'un qui désirerait parler à Pierre Vardouin, répondit le sculpteur avec accompagnement de fioritures d'ivrogne.

—Il est sorti.

—C'est ce que je voulais savoir, dit Morbrun en se redressant d'aplomb sur ses jambes.

Puis, tirant la lettre de sa poche:

—Je viens de Norrey, reprit-il, et je vous apporte ce billet, qu'on m'a charge de vous remettre.

Marie poussa un cri de joie et tendit la main pour saisir le billet; mais la fenetre etait trop elevee au-dessus du sol. Alors elle ota prestement le cordon qui faisait plusieurs fois le tour de sa taille. En moins d'une minute le cordon fut descendu, la lettre attachee et introduite dans la chambre. Marie fit un geste de remerciement a Morbrun et referma la fenetre. Son coeur battit violemment, quand elle decacheta la lettre; et ses yeux se remplirent de larmes, a mesure qu'elle avançait dans sa lecture. Voici ce que lui disait Francois:

“Que devenez-vous, Marie? Vous rappelez-vous votre promesse? Pensez-vous toujours a votre ami d'enfance? Oh! vous ne sauriez imaginer combien de fois j'ai maudit le jour ou je me suis engage, au pied du Christ, a meriter votre estime et celle des hommes! Que me sert la gloire? Cette vaine renommee, je la donnerais pour un instant passe aupres de vous. On repete autour de moi que mon oeuvre est belle. Les meres seraient jalouses de voir leurs enfants recueillir les hommages qu'on m'accorde. Mais tout cet encens, tous ces eloges que j'avais tant desires, loin de me satisfaire, ils me brisent le coeur! En m'imposant l'obligation de couronner dignement mon travail, ils semblent par cela meme m'eloigner encore de vous. Moi qui aurais voulu passer ma vie aupres de vous! Moi qui n'aurais demande pour tout bonheur que de vous voir, de vous entendre!

“Il ne m'est donc plus permis d'ecouter votre voix, de serrer votre main, de vous dire que je vous aime. Et pourtant j'ai soif d'affection; mon ame est pleine de douleurs, et je n'ai personne avec qui pleurer!... Ma mere, ma pauvre mere! elle n'est plus la pour me donner des consolations. Je n'ai meme plus la force de la resignation. Je me sens tout pret a blasphemer. Je ne sais quelle voix me crie que vous m'aimez toujours; et cependant le doute, l'inquietude me torturent a chaque heure du jour et de la nuit. J'ai du courage et j'ai peur. Je suis fort et je tremble! Ce n'est deja plus un pressentiment. On m'a dit que votre pere veut vous marier. Ce bruit-la est absurde, n'est-ce pas? Ce serait un crime de vous supposer capable d'un parjure. Mais si votre pere vous enferme comme dans une prison, il peut bien vous conduire de force a l'autel. Cette pensee me brise le coeur, et je ne me sens plus maitre de ma volonte. Marie, ayez pitie de moi! Il faut que je vous parle, que j'entende votre voix, que je touche votre robe, dussiez-vous vous attirer la colere de votre pere. Ce soir, je vous attendrai aupres de l'eglise de Norrey. Venez, lorsque le soleil aura disparu a l'horizon, venez rendre le calme au coeur de votre ami...

“Oh! ne craignez rien; si sa raison l'abandonne parfois, c'est quand il desespere de vous voir. Votre presence le guerira. Ne craignez rien! Nous ne serons pas seuls. Ma mere elle-meme nous entendra, nous surveillera, comme autrefois. Sa tombe sera sous nos pieds, a cote de celle de mon pere. Adieu, Marie! Pardonnez-moi; mais ne me refusez pas!”

Legendes Normandes

La jeune fille n'eut pas le loisir de s'abandonner à l'émotion que lui causaient les plaintes de François. On venait de refermer brusquement la porte de la rue, et les pas de son père resonnerent pesamment sur les degrés de l'escalier. Elle n'eut que le temps de cacher la lettre et de passer son mouchoir sur ses yeux. Pierre Vardouin était déjà dans la chambre.

—Ces pleurs—la n'auront donc pas de fin? dit le maître de l'œuvre d'une voix dure.

—Je pensais aux jours de mon enfance, répondit Marie en essayant de sourire.

—Tu auras bien assez de sujets de chagrin dans l'avenir sans en demander au passé, reprit Pierre Vardouin. Quand tu auras vieilli comme moi, tu connaîtras le prix des larmes.

—Je ne suis pas encore endurcie, dit Marie.

—Voilà précisément le mal, continua Pierre Vardouin en déposant son manteau. Dans la vie, les parents se contentent des fruits amers et abandonnent les bons aux enfants. Mauvaise éducation! Ils n'ont plus de courage dans les jours malheureux.

—Il y a des exceptions, soupira Marie.

—De quoi te plains-tu? Je ne te donne pas assez de liberté peut-être?

—Vous m'enfermez à clef.

—Par saint Pierre, mon patron! je te sais gré de ta franchise. J'oubliais que les filles se fatiguent de l'autorité paternelle, quand elles ont dépassé vingt ans.

En disant cela, Pierre Vardouin se mit à sourire. Marie, encouragée par son air affable, eut une lueur d'espérance. Elle courut vers son père et lui fit mille caresses.

—Vraiment! mon père, dit-elle en cherchant à lire dans ses yeux, vous auriez l'intention?...

—De te marier... Qu'y a-t-il là d'étonnant?

Marie poussa un cri de joie. Cette révélation répondait au plus cher de ses desirs.

—Tu consens donc à quitter ton vieux père? dit le maître de l'œuvre en passant doucement la main dans les cheveux de sa fille.

—Tot ou tard, mon père, il le faudra bien.

—Et: mieux vaut tot que jamais? dit Pierre Vardouin en retournant le proverbe.

Marie ne chercha point à répondre à cette plaisanterie. Elle se serait d'ailleurs mal défendue. Son visage était rayonnant.

—Vous l'avez donc vu? demanda-t-elle à son père.

—Aujourd'hui même.

—Il vous a dit combien il a souffert?

V. Deux martyrs.

Legendes Normandes

—Sans doute. Le pauvre garçon attendait depuis si longtemps. Il s'est jete a mon cou en pleurant. Alors, pour le consoler: “Dans peu de jours, lui ai-je dit, dans peu de jours, Louis Rogier, vous serez le plus heureux des hommes.”

Les joues de Marie se couvrirent d'une paleur mortelle.

—De qui voulez-vous parler? demanda-t-elle avec angoisse.

—De Louis Rogier, parbleu! du fils de l'echevin.

—Ce n'est pas lui! s'ecria la jeune fille en laissant tomber sa tete dans ses mains. Ah! vous etes cruel, mon pere.

—Quoi! tu pensais encore a l'autre?

—Il a ma parole, repondit simplement Marie.

—Il n'y tient guere, crois-moi. S'il t'aimait sincerement, est-ce qu'il aurait mis huit ans, et plus, a construire l'eglise de Norrey?

—Il n'a fait que son devoir.

—Oui; mais il est plus epris de son oeuvre que de toi, ma pauvre enfant. On le salue du nom de maitre illustre; tout Bretteville va admirer son travail... On me delaisse moi! pour ce miserable apprenti, qui sait a peine begayer son art... La fume de l'orgueil lui derobe le souvenir de ce qu'il nous doit. Il reve deja une alliance plus relevee. Il te dedaigne.

—Je ne le crois pas.

—Il ne pense plus a toi; j'en ai des preuves.

Indignee de la conduite de son pere, Marie fut tentee de le confondre en mettant sous ses yeux la lettre de Francois. Mais elle s'arreta a temps, dans la crainte de compromettre son bonheur et celui de son amant.

—Quel est donc le merite de Francois? poursuivit Pierre Vardouin. On lui prodigue les eloges; mais cela durera-t-il? Quelle est sa fortune? A-t-il de la naissance?

—Mais je l'aime! s'ecria Marie d'un ton dechirant.

Pierre Vardouin comprit en cet instant que tout l'avenir de sa fille etait attache a la satisfaction de son amour pour Francois. Son premier, son bon mouvement, celui que lui dictait son instinct de pere, allait peut-etre lui arracher un consentement. Marie attendait son arret en fremissant, lorsqu'un bruit de voix, parti de la rue, parvint jusqu'aux oreilles de Pierre Vardouin et paralysa son elan genereux.

—Il est impossible, disait-on, de voir quelque chose de plus beau que l'eglise de Norrey. La construction de Pierre Vardouin est une bicoque, en comparaison de celle de Francois!

Quand il se fait une perturbation dans les lois de la nature, le physicien n'a plus qu'a deposer ses instruments d'experimentation en attendant la fin du desordre. Ne doit-il pas en etre de meme du moraliste? Que viendrait faire sa science en presence des cataclysmes du coeur humain? Sa methode, si incertaine d'ailleurs, oserait-elle balbutier une explication des orages qui troublent le coeur et aveuglent l'esprit, au point d'aneantir

Legendes Normandes

les affections les plus saintes? Qu'il se taise alors; ou, s'il veut faire de la statistique, qu'il constate une monstruosité de plus.

La jalousie de Pierre Vardouin s'était réveillée, plus active, plus effroyable que jamais. Il ne se contentait pas de haïr François de toutes les forces de son âme. Il embrassait dans son inimitié tout ce qui pouvait porter quelque intérêt à son ancien apprenti. Il lança un regard terrible à sa fille et sortit en blasphémant.

Marie profita de son absence pour s'abandonner librement à sa douleur. Il était trop évident à ses yeux qu'elle n'avait plus à espérer que dans la miséricorde de Dieu. Elle attendit avec résignation le retour de son père. Leur souper fut, comme on l'imagine, d'une tristesse mortelle. Pas un mot ne fut échangé entre le père et la fille. Marie retenait à peine ses sanglots.

Cependant la nuit commençait à remplir tout de son ombre, et l'heure du rendez-vous approchait. La jeune fille aurait cru commettre un sacrilège si elle n'eut pas tenté l'impossible pour aller donner des consolations à François. Elle sentait elle-même le besoin de pleurer avec lui. Son père sortait habituellement le soir. Elle surveillait donc avec une impatience fébrile les moindres mouvements du maître de l'œuvre.

Enfin il se leva de table plus tôt que de coutume, prit son manteau et descendit l'escalier avec précipitation.

Au bruit épouvantable que la porte fit en se refermant, Marie put juger du degré d'irritation de son père. Elle s'approcha de la fenêtre et le suivit des yeux aussi longtemps que l'obscurité le lui permit. Puis elle se demanda par quels moyens elle parviendrait à s'échapper de la maison. Ses mouvements indécis témoignaient du peu de succès de ses recherches. Soudain le feu de la résolution brilla dans son regard; elle prit la lampe et descendit examiner la porte qui donnait sur la rue. Ses yeux se leverent vers le ciel avec une admirable expression de reconnaissance.

—Mes pressentiments ne m'ont pas trompée! s'écria-t-elle. Dans sa colère, il a oublié ses précautions habituelles... Je suis libre!

En même temps elle attirait la porte, qui gémit péniblement sur ses gonds.

—Il me tuera peut-être à mon retour, pensa-t-elle, mais François va savoir que je l'aime encore!

Et la courageuse fille se mit à courir dans la direction du village de Norrey. Elle n'eut pas fait trois cents pas qu'elle entendit marcher à sa rencontre. Saisie de frayeur, elle se jeta précipitamment de côté et chercha une cachette derrière une haie d'aubépine.

Le vent chassait au ciel de grands nuages, aux contours bizarres. De temps à autre, cependant, la lune apparaissait au milieu de vapeurs irisées, brillante comme un miroir d'argent qui refléterait les rayons du soleil. Au moment où Marie se croyait le mieux à couvert, un des gros nuages se déchira, et des flots de lumière se répandirent sur la route et sur la campagne.

Deux cris de joie signalèrent cette victoire de l'astre sur les ténèbres. Dans l'homme qui lui avait causé tant d'effroi, Marie venait de reconnaître François.

Les deux jeunes gens échangèrent un rapide regard et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

—Je savais bien que vous ne me refuseriez pas! s'écria François, quand il se fut rendu maître de son émotion.

—Douterez-vous de mon amour maintenant? lui demanda Marie.

Legendes Normandes

—Vous etes bonne, repondit Francois en déposant un baiser sur le front de la jeune fille.

—Voyons! donnez-moi votre bras, dit Marie. Et promenons-nous gravement, comme de grands parents.

—Ou faut-il vous mener?

—A Norrey. Je ne connais pas encore votre chef-d'oeuvre.

—Vous exagerez...

—Non pas! reprit Marie. Je compte sur un chef-d'oeuvre, sans quoi je ne vous pardonnerais pas de m'avoir fait attendre huit ans le plaisir de vous admirer.

—En effet, voila huit ans que je souffre!...

—Est-ce un reproche? dit Marie.

—Pour cela, non, repondit Francois. Vous n'avez fait que votre devoir en me faisant jurer d'illustrer mon nom. Mais votre pere devait-il se montrer si impitoyable?

—Oh! ne me parlez pas de mon pere! interrompit Marie. Soyons tout entiers au bonheur de nous voir!

Ils etaient arrives au detour du sentier, et l'eglise se dressait devant eux dans toute sa magnificence.

—Dieu, que c'est beau! s'ecria Marie. Oh! que je suis contente, que je suis fiere de vous, Francois!

En, meme temps elle enlaca ses deux bras autour de son cou et lui prodigua mille caresses, en lui disant les plus douces choses. Ces quelques minutes de bonheur firent oublier a Francois ses huit annees de souffrance. Ses yeux, admirables en ce moment d'enthousiasme et de felicite, se promenaient avec amour de Marie a l'edifice en construction, et ses levres cherchaient en vain des mots qui repondissent aux sentiments qui remplissaient son ame.

Mais il n'est pas de langue capable de traduire ces sublimes beatitudes, si fugitives d'ailleurs qu'elles sont bientot suivies d'une tristesse mortelle. Le front de Francois s'inclina, charge de langueur.

Et n'est-ce pas le propre des natures elevees d'associer au bonheur present un penible souvenir, de ne jamais gouter une joie, un plaisir sans y trouver d'amertume, de penser, en voyant l'enfant, a l'aieul qui n'est plus!

—Que je suis heureux! s'ecria-t-il d'une voix emue... Si ma mere pouvait partager ma joie!

Marie suivit la direction des yeux de son amant. Elle apercut alors deux petites croix de bois qui se penchaient l'une vers l'autre, comme pour se rejoindre, au-dessus de deux tertres couverts de gazon.

—Prions! dit Marie en tombant a genoux; Dieu pourrait nous punir d'avoir oublie les morts.

—Marie, s'ecria tout a coup Francois, n'avez-vous pas entendu du bruit?

—Je ne sais. Mais je ne puis m'empecher de trembler. Il me semble que la nuit est glaciale. L'obscurite augmente de plus en plus... J'ai peur, Francois!

Legendes Normandes

—Tranquillisez-vous; je suis là pour vous protéger, répondit le jeune homme en couvrant Marie d'un épais manteau qu'il avait tenu jusque-là sur son bras.

—Il se fait tard, reprit Marie. Soyons raisonnables, et séparons-nous. Mon père peut rentrer d'un instant à l'autre. Vous figurez-vous bien sa colère, s'il ne me trouve pas à la maison?

—On jurerait qu'il y a de la lumière dans la tour, interrompit François.

—C'est peut-être un reflet de la lune, dit Marie.

—Mes yeux me trompent rarement, reprit le jeune homme.

Il se dirigea vers l'église.

—Restez! dit Marie avec un tremblement dans la voix.

—Les ouvriers, continua François, prétendent que ce sont des esprits. Je croirais plus volontiers à la malveillance. Esprits ou malfaiteurs, je vais bientôt avoir sonde ce mystère.

—Ne vous exposez pas! s'écria Marie en cherchant à retenir son ami.

—Ne craignez rien, répondit-il. Je serai bientôt de retour.

À ces mots, il entra résolument dans l'église et prit un ciseau laissé là sur le sol par les compagnons, pour s'en faire une arme au besoin.

Marie l'avait suivi dans la nef, en proie à une vive terreur. Elle s'agenouilla sur une dalle et commença une fervente prière. Le jeune homme montait rapidement les marches du petit escalier de la tour.

Arrivé au terme de sa course, son pied heurta contre une masse informe qui lui barrait le passage. Il se baissa et sentit le corps d'un homme sous ses doigts. François ne savait pas ce que c'est que la peur. Il empoigna fortement le bras de l'inconnu et l'entraîna avec vigueur.

—Je te tiens enfin! s'écria-t-il en prenant pied sur la plate-forme. Si tu n'es pas un esprit de l'enfer, je vais apprendre au moins comment tu te nommes.

Le prisonnier sortit de la pénombre et parut dans un demi-jour. Le jeune homme lâcha sa proie, en poussant un cri de surprise et d'effroi.

C'était Pierre Vardouin.

Il y eut quelques minutes d'un silence mortel.

—Que faisiez-vous là à cette heure? demanda enfin François, dont la poitrine se soulevait par bonds violents.

—N'est-il pas permis au maître de visiter le travail de son élève?

—Mais vous brisiez des sculptures! reprit François avec indignation. Vous n'aviez donc pas assez de me briser le cœur, en me refusant la main de Marie!

Legendes Normandes

—Proclame partout que ton eglise a ete construite sur mes plans, dit Pierre Vardouin d'une voix sourde, et demain tu conduiras Marie a l'autel.

—Que je fasse cette infamie? s'ecria le jeune homme, chez qui l'orgueil de l'artiste se reveilla plus fort que l'amour. J'aimerais mieux mourir!

—Eh bien, soit! dit Pierre Vardouin avec un sourire affreux.

Et, plus prompt que l'eclair, il se precipita sur le jeune homme, qu'il etreignit de ses bras nerveux. Francois, pris a l'improviste, n'eut pas le temps d'opposer de resistance. Il fut souleve et porte sur le bord de la plate-forme.

—Reflechis encore! dit Pierre Vardouin en le tenant suspendu sur l'abime.

Francois ne repondit pas. Il avait reussi a degager celle de ses mains qui tenait le ciseau. Mais l'arme ne fit qu'effleurer le front de Pierre Vardouin, qui lacha prise. Et Francois roula dans le vide. Son corps rencontra un restant d'echafaudage, s'y arreta un instant, puis rebondit et vint s'affaissier au pied de la tour avec un bruit sourd.

Cependant la lune eclairait de ses tristes reflets l'interieur de l'eglise.

Marie continuait de prier pour son amant. L'absence prolongee de Francois la frappa de terreur. Elle se leva, pale comme une morte, et s'approcha, en chancelant, de la porte qui donnait acces a la tour.

Au moment ou elle mettait le pied sur la premiere marche, la figure sombre de Pierre Vardouin s'offrit a ses regards. Elle faillit tomber a la renverse; mais elle retrouva subitement toute son energie a la pensee du danger que Francois avait couru. Et saisissant une des mains du maitre de l'oeuvre:

—Vous tremblez, dit-elle. Qu'avez-vous fait de Francois?

—Le malheureux s'est tue! balbutia Pierre Vardouin en baissant les yeux sous le regard penetrant de sa fille.

Marie bondit hors de l'eglise et courut au pied de la tour.

Le corps de Francois etait etendu a terre. Sa tete reposait sur le tertre d'une tombe, comme s'il se fut endormi pour toujours sur la couche des morts.

Marie se jeta a genoux et posa la main sur le coeur du jeune homme.

—Il respire! dit-elle en levant les yeux au ciel avec une divine expression de reconnaissance.

—Qui est la? soupira faiblement le jeune homme.

—C'est moi; c'est votre Marie.

—Je vous attendais, Marie. Je savais bien que vous viendriez me fermer les yeux.

—Ne parlez pas ainsi! repondit Marie tout en larmes... Tenez, maintenant que votre tete repose sur mes genoux, les couleurs semblent vous revenir... Oh! personne ne m'enleva mon tresor!

Legendes Normandes

—Je le sens, Marie, mon heure est venue... Je souffre!... Ma pauvre eglise, je ne l'acheverai donc pas?... Que personne ne la termine... qu'elle reste inachevee, comme ma destinee!

—Si vous m'aimez, Francois, vous reprendrez courage... Mon pere est parti pour chercher du secours...

—Votre pere! s'ecria Francois avec horreur.

—Quoi? dit Marie plus pale que son amant.

—Je lui pardonne tout, murmura Francois.

Pas un mot d'accusation ne sortit de sa bouche. Ce sublime effort l'avait epuise, et sa tete retomba lourdement sur les genoux de la jeune fille. Folle de douleur et d'amour, Marie serra Francois contre sa poitrine et lui donna un baiser brulant. Le jeune homme se ranima sous cette etreinte passionnee, et ses yeux reprirent tout leur eclat.

—Marie, dit-il; au nom du ciel! laissez-moi.

—Je vous abandonnerais!...

—Vous n'avez jamais vu mourir... Je veux vous epargner cet horrible spectacle.

—Mais... vos yeux s'animent et votre voix est sonore?

—Mon pere etait ainsi quand il tomba du haut de son echafaudage. Il nous parla avec force... puis... tout d'un coup...

—Oh! vous me desesperez, Francois! s'ecria Marie en eclatant en sanglots.

—Voyez-vous comme le ciel s'illumine? reprit Francois. Toutes ces etoiles qui brillent au-dessus de nos tetes, ce sont les cierges de mes funerailles, les funerailles du pauvre... Et pourtant je voudrais si bien vivre, vivre pour vous, pour mon eglise, pour ces beaux astres! Nous aurions eu tant de bonheur! Mais Dieu ne le veut pas, et nous nous reverrons au ciel. Marie, vous vous rappelez ce petit buisson d'eglantier ou vous aviez cueilli une rose?... Vous le planterez sur ma tombe, et tous les ans... Oh! mes yeux se troublent... Mon Dieu, mon Dieu!... Votre main, Marie... Encore un baiser!

Marie approcha ses levres de celles du jeune homme.

Quand elle releva la tete, l'ange de la mort avait passe entre les deux amants; et l'ame de Francois etait allee rejoindre celle de sa mere.

Absorbee qu'elle etait dans sa douleur, la jeune fille n'entendit pas son pere qui revenait de laver sa blessure a une source voisine. Pierre Vardouin l'ayant appelee, elle leva vers le maitre de l'oeuvre ses yeux egares. Un frisson glacial parcourut alors tous ses membres. Elle venait d'apercevoir le front meurtri de son pere; et, de la, son regard s'etait abaisse fatalement sur le ciseau que Francois tenait encore dans la main droite.

L'affreux mystere s'etait fait jour dans son esprit. Elle poussa un cri d'horreur et tomba presque inanimee aux pieds de Francois.

* * * * *

Legendes Normandes

Marie eut le malheur de survivre a son amant. A cette époque, on n'avait pas encore appris a se soustraire au desespoir par une mort volontaire.

Douce, affectueuse comme par le passe, la jeune fille continua d'habiter sous le meme toit que son pere. Plus elle le voyait triste et rongé par les remords, plus elle redoublait de soins et d'attentions. En presence d'un tel devouement, le maitre de l'oeuvre vecut dans la persuasion que sa fille ne se doutait pas de l'affreuse verite.

Cependant Pierre Vardouin ne pouvait se faire a l'idée de voir les plus belles années de Marie se consumer dans l'isolement. Le bourreau eut pitie de sa victime. Il voulut lui preparer un avenir heureux.

Mais, au premier mot de mariage, la jeune fille se revolta. Elle repondit simplement:

—L'église de Norrey n'est pas achevée. C'est la le delai que vous m'aviez impose pour mon mariage. J'attendrai!

Ce refus porta un coup funeste au vieux maitre de l'oeuvre. Ses facultes baisserent rapidement, et cet homme orgueilleux devint la risée et le jouet des enfants du village. Marie seule avait le don de le distraire. Elle consentait a mettre ses robes de fete pour amuser le pauvre insense.

Il y a certes plus de grandeur a supporter une telle existence qu'a monter sur le bucher des persecutions; et les martyrs, dont les religions ont le plus le droit de s'enorgueillir, sont peut-être ceux-la meme qui ont le courage de vivre tout en ayant la mort dans l'ame.

A partir de la mort de son pere, le temps que Marie ne consacra pas a visiter les malheureux, elle le passa a prier sur la tombe de Francois. Souvent, apres l'accomplissement de ce pieux devoir, elle dirigeait ses pas vers le petit bois, voisin du village de Norrey, et s'asseyait sur le banc de gazon ou nous l'avons vue recevoir le touchant aveu de la passion de Francois. Alors sa pensee se reportait vers ces temps de bonheur et d'esperance, et des larmes ameres coulaient de ses yeux.

Tous, humbles ou puissants, n'avons-nous pas un lieu de predilection, ou promener nos regrets et exhaler notre douleur?

On raconte que Marius, lorsqu'il se promenait sur le rivage de Minturnes, pendant que l'on preparait le navire qui devait proteger sa fuite, tournait souvent ses regards du cote de la ville éternelle. Que lui disaient alors ses souvenirs et son immense orgueil inassouvi? Il passait la main sur son front, comme pour en arracher son angoisse, et, levant vers le ciel ses yeux humides, il semblait lui demander d'abreger son supplice.

La priere de Marie fut mieux entendue de la Divinite que celle de l'ambitieux.

* * * * *

EPILOGUE. Visite chez l'ex-magistrat.

—Je remarque avec plaisir que la tour n'a pas été achevée, dit Leon en sortant du cimetiere. Elle attend encore sa pyramide.

—Les dernières volontes de Francois ont été respectées, repondit M. Landry. Seulement, on ne prend pas grand soin de conserver son chef-d'oeuvre. Vous pouvez en juger d'après le mauvais état de la toiture.

—Cherchons le moyen de secouer l'apathie des habitants de Norrey, dit Victor... Si l'on repandait le bruit que l'ame de Francois vient se plaindre le soir du triste delabrement de son église?

Legendes Normandes

—J'y songerai, repondit M. Landry en souriant. Vous avez la une excellente idee.

Tout en parlant de la sorte, nos touristes avaient repris le chemin de Bretteville. Lorsqu'ils furent arrives a l'extremite du village, leur cicérone s'arreta devant une maison de peu d'apparence precedee d'un jardin, dont les plates-bandes eussent fait envie a la bonne deesse des fleurs.

—Voila mon Eden, dit M. Landry en leur ouvrant la grille du jardin. Vous pouvez vous y promener sans crainte. Il n'y a ni serpent, ni arbre de la science...

Il les quitta un instant pour aller donner ses ordres a la vieille Marianne, sa cuisiniere. Quand il revint, on lisait sur sa physionomie le bonheur qu'un solitaire, retire volontairement du monde, doit gouter lorsqu'il est arrache a ses meditations par des amis qu'il estime.

—Ah! dit-il, vous regardez mes pains de sucre? des ifs tailles en forme de pyramide? Mauvais gout, n'est-ce pas? Mais que voulez-vous? Tels me les a laisses mon pere, tels je les ai conserves. Le brave homme aimait a tailler ainsi ses arbres. Il trouvait cela d'un bon effet, et d'ailleurs c'etait de mode a l'epoque. Par esprit d'imitation, peut-etre aussi pour conserver a cette habitation la physionomie qu'elle avait du temps du vieillard, je me suis mis a prendre de grands ciseaux et a faire la toilette de ces pauvre ifs.

A cet instant, la cuisiniere cria du seuil de la porte:

—Monsieur est servi!

—En ce cas, messieurs, je vous invite a me suivre au refectoire, dit M. Landry en se levant et prenant chacun des jeunes gens par un bras.

La salle a manger de M. Landry etait simple, mais d'un gout parfait.

On y voyait un dressoir en vieux chene, admirablement sculpte, une table monopode avec des guirlandes de fleurs egalemeent taillees dans le bois, des chaises a pieds tordus, dans le genre Renaissance, une horloge dans le meme style, quatre tableaux representant les saisons et plusieurs vases du Japon, places sur la cheminee.

Le peintre s'empressa naturellement d'aller examiner les tableaux, tandis que son compagnon promenait un regard complaisant sur tous les objets qui l'entouraient.

La conversation s'engagea sur ce ton demi-serieux, demi-plaisant, qui a tant de charme entre gens d'esprit. On parla beaucoup des femmes, de l'art, de la litterature, et fort peu du cours de la rente; ce qui eut paru bien fade a plus d'un de nos poetes a la mode et peut-etre helas! a plus d'une de nos jolies femmes.

Les deux artistes se retirerent dans leur chambre, enchanter de leur hote. Ils ne tarderent pas a s'endormir et leur imagination, echauffee par un repas excellent, les fit assister a des scenes etranges qui auraient pu, a elles seules, defrayer tout un conte d'Hoffmann.

Leon voyait la tour de Norrey s'allonger, se coiffer d'une immense pyramide et commencer autour de lui une ronde devergondée; Victor voyait avec effroi la servante de M. Landry s'approcher de son tableau du *Quos ego*, arracher le poisson que Neptune tenait a la main et le jeter dans la poele a frire.

Ils etaient encore sous l'impression du cauchemar, lorsqu'on frappa a leur porte. Ils se reveillerent en sursaut. M. Landry venait d'entrer dans la chambre.

Legendes Normandes

—Voilà comme je dormais autrefois! dit l'ex-magistrat en souriant. Aussi m'est-il arrivé souvent de manquer le départ des voitures.

—Quoi! la voiture serait passée? s'écrièrent les deux jeunes gens en sautant à bas du lit.

—Oui. Vous êtes mes prisonniers.

—Et le geolier n'aurait pas besoin de fermer les portes pour nous retenir, répondit Leon, si le peu de temps dont nous pouvons disposer ne nous faisait un devoir de partir aujourd'hui.

—Mais la voiture? objecta M. Landry.

—Nous n'avons pas les mollets aristocratiques du marquis de la Seiglière, dit Victor; mais nos jambes sont solides. Nous irons à pied.

—Alors je vous accompagnerai.

—Nous n'y consentirons jamais...

—L'exercice est salutaire à tout âge, interrompit M. Landry. Pendant que vous achèverez votre toilette, j'improviserai un déjeuner.

Trois heures après, nos voyageurs arrivaient aux premières maisons de St-Leger. M. Landry s'arrêta et saisit avec émotion les mains des deux artistes.

—C'est ici qu'il faut nous séparer, dit-il tristement.

—Déjà! s'écria Victor.

—Vous êtes fatigué? dit Leon.

—Il m'est pénible de vous quitter, répondit M. Landry, car je commençais à vous aimer. Je me serais bientôt arrogé le droit de vous donner des conseils; de vous dire, à vous, Leon, de combattre avec énergie votre malheureuse disposition au découragement; à vous, Victor, de savoir mettre parfois un frein à votre imagination. Mais il ne faut pas y songer. Hélas! mes amis, se rencontrer, sympathiser, s'estimer, se dire qu'on ne voudrait jamais se quitter et se quitter aussitôt, n'est-ce pas la vie? Nous aurions le ciel sur la terre si les âmes qui sympathisent entre elles n'étaient jamais condamnées à se séparer. Encore! ajouta M. Landry, en allongeant le bras dans la direction du cimetière de St-Leger, encore doit-on se croire heureux, lorsque la mort n'est pas la cause d'une cruelle séparation.

Les deux artistes n'insisterent pas davantage pour retenir M. Landry.

Ils avaient compris qu'il avait dans le voisinage un souvenir douloureux.

Ils lui serrèrent une dernière fois la main, lui dirent un dernier adieu et se remirent tristement en route.

* * * * *

L'HOTEL FORTUNE

I. Le Reve.

A moitie route environ de Caen a Bayeux, le voyageur qui se dirige vers cette derniere ville rencontre sur la droite, au bas de deux cotes assez roides, une maison dont la facade, tournee du cote du chemin, regarde une prairie qui semble s'etendre a perte de vue dans la direction d'Audrieu. Le site n'a rien d'enchanteur; mais il a cela de bon qu'il repose un peu les yeux de l'aspect monotone des terres en labour.

Tout un peuple d'animaux domestique s'agite et murmure dans la cour qui separe la ferme du grand chemin. Dans une mare alimentee par un petit ruisseau, les canards jouissent des delices du bain, tandis que les porcs, moins delicats, disparaissent jusqu'au grouin dans la bourbe noire des engrais. Ailleurs les oies dorment tranquillement sur une patte, le cou replie et cache sous l'aile, dans le voisinage d'un dindon qui fait la roue aupres de sa femelle. Plus loin, c'est un chat qui jongle avec une souris avant de lui donner le dernier coup de dent. Aupres de la barriere, c'est un chien de garde qui tend sa chaine en aboyant.

Seul, au milieu de tout ce bruit, de tout ce mouvement, un ane ne semble preoccupe que du soin de se laisser vivre. Il reve, bien decide a n'abandonner sa meditation que lorsqu'on l'y contraindra par la violence. Mais voila que l'apparition de la redoutable maitresse Gilles vient jeter l'alarme dans son coeur. Rien a l'exterieur ne trahit son emotion; il demeure impassible. Mais tout porte a croire qu'il a perdu le fil de ses idees; l'etude de la philosophie exigeant une parfaite possession de soi-meme.

—Bah! s'ecrie la grosse fermiere avec etonnement, Jacquot est deja revenu des champs! Il est meme debride, comme si cette paresseuse d'Elisabeth s'etait levee avant le jour pour aller traire les vaches!... C'est a n'y pas croire!

Tout en parlant de la sorte, dame Gilles se renversait en arriere pour chercher des yeux une petite lucarne qui s'ouvrait sur la campagne d'Audrieu.

—Elisabeth! Elisabeth! cria maitresse Gilles d'une voix qui retentit dans la cour et dans tous les coins de la maison.

—Que voulez-vous, maitresse? demanda une jolie jeune fille qui pencha la moitie du corps en dehors de la fenetre de la mansarde.

—Vous etes bien matinale aujourd'hui! repondit maitresse Gilles.

—Excusez-moi, dit la jeune fille qui avait ses raisons pour voir une ironie dans ces simples paroles... je suis prete a l'instant.

—Tres-bien! vous ferez maintenant deux toilettes comme les dames de la ville, repliqua la fermiere.

—Je m'habille pour la premiere fois.

—Par l'ame de feu ma mere! j'aurais du m'en douter! s'ecria maitresse Gilles avec colere; la paresseuse!... la paresseuse!

Tandis que la fermiere exhalait sa rage dans de vehementes imprecations, Elisabeth s'empressait de descendre et entraait dans la cour.

Legendes Normandes

—Me voila, dit la jeune fille en s'avancant timidement vers sa maitresse.

—Vous voila! vous voila! Vous attendez peut-être qu'on vous complimente? reprit maitresse Gilles avec amertume. Voyez un peu l'innocente colombe qui se leve deux heures apres le soleil pour aller traire les vaches! Vous n'etes qu'une faineante, une propre a rien, qui n'a pas honte de voler le pain d'honnêtes gens!

—Maitresse, j'etais souffrante...

—Souffrante? jour de Dieu! c'est par trop risible! Est-ce que je vous paye dix ecus tous les ans, a la Saint-Clair, pour que vous soyez souffrante? s'ecria maitresse Gilles avec indignation. Il n'y a que les gens riches qui aient le temps d'etre malades,—entendez-vous?—mais les gens de votre espece doivent bien se porter. M'avez-vous jamais entendue me plaindre, moi? continua maitresse Gilles en appuyant fierement ses deux poings sur ses hanches, de maniere a faire ressortir sa large poitrine. Ai-je jamais recule devant la besogne ou regrette que la moisson fut trop abondante? Ai-je bonne mine, oui ou non? Voila pourtant soixante ans que je me passe du medecin; et j'espere bien que ce ne sera pas lui qui me fera mourir. Le lendemain du jour ou je mis mon gros Germain au monde, je ramassais de la luzerne pour les chevaux; et c'est ce que vous ne ferez jamais, vous, parce que, si vous savez etre coquette avec les garçons, vous n'apprendrez jamais comment il faut travailler pour elever sa petite famille et lui laisser du pain tout cuit quand le bon Dieu nous appelle la-haut.

Sentant que ses joues se couvraient d'une rougeur subite, Elisabeth courba la tete et se mit a pleurer.

—Des larmes maintenant! s'ecria la fermiere. Ah! pleurez donc; et croyez que je vais vous plaindre!... Vous ne connaissez pas maitresse Gilles, allez!... Je ne voudrais pourtant pas donner a entendre que je ne saurais pas m'attendrir a l'occasion: j'ai pitie des boiteux, des manchots et surtout des aveugles. Mais quand on a, comme vous, ses jambes et ses bras, on n'a pas le droit de mendier; car autant vaudrait demander l'aumone que de ne pas faire sa besogne!

—Maitresse Gilles, repondit Elisabeth en s'essuyant les yeux du coin de son tablier, je tiens a gagner le pain que je mange...

—On ne s'en aperçoit guere!

—Si je viens de pleurer, c'est uniquement le souvenir de ma mere...

—Ce n'est pas un mal de penser a sa mere, interrompit maitresse Gilles sur un ton moins rude; mais il faut choisir le moment. Allons, voila deja trop de bavardage; il est temps de partir et je veux bien vous aider a seller Jacquot... Mais ou diable est-il? Je suis sure de l'avoir vu la, a deux pas de moi, il n'y a pas cinq minutes.

—Je l'aperçois, dit Elisabeth en allongeant le doigt dans la direction d'une charrette placee a l'autre extremite de la cour.

—Il se cache!... Il est aussi paresseux que vous, dit maitresse Gilles. Mais nous allons le saisir entre la charrette et la haie du jardin... Courez vite.

La jeune fille essaya d'executer les ordres de la fermiere. Mais elle fut bientot obligee de s'arreter. Elle sentait que les jambes lui manquaient, et elle appuya la main contre son coeur, de maniere a en comprimer les battements. Ce que voyant, maitre Jacquot, en tacticien consommé, laissa maitresse Gilles s'approcher a deux pas de lui, s'embarrasser les jambes dans les bras de la voiture et tendre la main pour le saisir par le cou. Aussitot il ne fit qu'un bond et decampa, par l'espace qui restait libre, entre la haie du jardin et la charrette.

Legendes Normandes

Maitresse Gilles poussa un cri de colere en apercevant Jacquot qui faisait de joyeuses gambades au milieu de la cour. Mais le malin animal avait tort de se rejouir sitot de sa victoire. Un garçon de ferme, qui revenait des champs, le surprit par derriere, le saisit fortement a la croupe et le tint dans cette position humiliante jusqu'a ce que maitresse Gilles et Elisabeth eussent apporte les cannes[1] a lait, qu'on lui fixa sur le dos, et le mors, qu'on lui passa dans les dents.

[Note 1: La *canne* est un grand vase en cuivre dont on se sert en basse Normandie pour traire les vaches.]

—Et surtout que je ne vous voie pas monter sur Jacquot! dit severement maitresse Gilles en mettant les guides dans les mains de la jeune fille. Les vaches ne sont pas si loin que vous ne puissiez aller a pied.

Trop prudente pour repondre et trop fiere pour recevoir des ordres humiliants, Elisabeth prit le parti le plus sage en feignant de ne pas avoir entendu la derniere injonction de sa maitresse. Elle passa les guides a son bras et s'empessa de gagner la grande route, en tirant derriere elle le recalcitrant Jacquot. Lorsque la jeune fille fut arrivee au haut de la cote, moitie pour reprendre haleine, moitie pour s'abandonner a ses tristes pensees, elle s'arreta a l'entree du petit chemin qui devait la conduire dans l'herbage ou paissaient les vaches; et, s'appuyant les coudes sur le dos de Jacquot, enchante du repit qu'on voulait bien lui accorder, elle se prit a reflechir. Un vieux chene, qui se dressait sur la crete du fosse et se penchait sur la route, protegeait la jeune fille contre les rayons deja brulants du soleil. Les yeux d'Elisabeth suivaient tristement les nuages cotonneux qui effacaient de temps a autre le bleu du ciel. Comme eux, sa pensee traversait l'espace et cherchait la terre regretee, le pays ou s'etaient passees ses jeunes annees. Elle revoyait la maison ou filait sa mere, ou son pere, revenu de sa rude journee de travail, la soulevait dans ses bras pour la porter a ses levres et oublier sa fatigue dans ce doux baiser paternel. Tout a coup le refrain d'une ronde champetre la fit tressaillir au milieu de son isolement, comme le bruit d'une arme a feu reveille les echos d'une solitude. Elle se retourna et apercut une vachere qui sortait du champ voisin.

—Bonjour, Elisabeth, dit cette fille.

—Bonjour, Francoise, repondit-elle. Vous m'avez fait bien peur.

—Je ne suis pourtant pas effrayante... quoique je n'aie pas un si bel amoureux que vous, reprit Francoise avec une nuance de jalousie. Au surplus, je ne m'en plains pas; car, a ce jeu-la, on perd souvent sa tranquillite.

—Viens, Jacquot, dit Elisabeth en tirant l'ane par la bride.

—Vous etes bien fiere maintenant! continua Francoise avec un mechant sourire. Vous avez l'air de fuir le monde et vous ne venez plus danser, le soir, sous les grands marronniers. Vous avez pourtant la taille plus fine que moi; vous ne devriez pas avoir honte de la montrer.

Elisabeth detourna la tete, car elle se sentait horriblement rougir. Elle s'eloigna le plus vite possible, entrainant Jacquot qui ne comprenait rien a ce changement subit d'allure. Francoise la poursuivait encore de ses railleries. Elisabeth hata le pas et, lorsqu'elle fut arrivee pres de la barriere de l'herbage ou reposaient ses vaches, elle se prit a pleurer amerement.

—Mon Dieu, que je suis malheureuse! dit-elle: me voila forcee de rougir devant Francoise, qui passe pour la plus mauvaise fille du pays. Je suis donc perdue! je n'ai plus qu'a mourir, si, malgre mes precautions, je n'ai pu cacher... Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir?

Comme elle pleurait, elle entendit le beuglement bien connu de ses vaches qui l'avaient apercue, pres de la barriere, et attendaient impatiemment qu'on vint les debarrasser de leur fardeau.

—Les pauvres betes! ne croirait-on pas qu'elles m'appellent? se dit Elisabeth.

Elle essuya ses larmes, ouvrit la barriere et entra dans l'herbage, suivie de Jacquot, qui ne se contenta pas de tondre du pre la largeur de sa langue. Les vaches quitterent le bas de l'herbage pour venir a la rencontre de la jeune fille. Elisabeth vit une preuve d'attention dans cet empressement, qu'il etait plus simple d'attribuer au besoin qu'elles ressentaient d'etre delivrees du trop plein de leurs mamelles. Mais au coeur blesse tout est sujet de consolation, et ceux qui ont a se plaindre des hommes trouvent souvent un charme inconnu dans les soins qu'ils ont l'habitude de donner aux animaux. Dans les jours tranquilles, on ne songe guere a son chien que pour lui jeter, d'une facon peu polie, les quelques bribes qui composent son diner; mais, vienne un jour d'affliction, l'animal delaisse devient un bon serviteur; on s'apercoit alors, mais alors seulement, qu'il lit votre douleur dans vos yeux, qu'il a ses jappements de joie ou de tristesse, comme vous avez vos cris d'allegresse ou de desespoir; on aime sa taciturnite et ses airs melancoliques; on le rapproche de soi, on lui donne les morceaux les plus delicats de sa table, on le caresse affectueusement; on lui parle meme de ses maux, comme s'il pouvait vous comprendre. Ces vers:

“O mon chien! Dieu sait seul la distance entre nous;
Seul, il sait quel degre de l'echelle de l'etre
Separe ton instinct de l'ame de ton maitre!...”

ces mots charmants, Jocelyn ne les aurait pas dits s'il n'eut pas ete malheureux. Elisabeth obeissait donc a cette loi mysterieuse de notre etre, qui nous fait trouver, aux temps de persecution, un veritable plaisir dans la societe des animaux. Tous les jours elle allait traire ses vaches, et l'idee ne lui etait pas encore venue que ces pauvres betes lui etaient reconnaissantes des soins qu'elle leur donnait. Maintenant, il lui semblait qu'elles la regardaient avec affection; elle passait la main sur leur museau humide, elle leur parlait comme a de vieilles amies dont elle aurait meconnu jusque-la les bons sentiments.

—Pauvres betes! disait-elle; vous, du moins, vous ne faites de mal a personne.

Et le lait jaillissait et tombait dans les grandes cannes de cuivre qui reluisaient au soleil, tandis que les bons animaux se battaient les flancs de leur queue pour en chasser les mouches. Lorsque sa besogne fut achevee, lorsqu'elle voulut remettre les cannes dans les hottes de bois que l'ane portait sur son dos, Elisabeth s'apercut que Jacquot etait alle brouter les jeunes pousses de la haie qui entourait l'herbage. Elle eut beau appeler, crier, Jacquot fit la sourde oreille. Alors elle courut du cote de l'animal indocile. Mais bientot ses forces la trahirent; car le terrain allait en montant, la chaleur augmentait de minute en minute, et elle sentait de grosses gouttes de sueur qui roulaient le long de ses joues. Elle s'assit sur l'herbe pour reprendre haleine. Mais il se fit en elle une si grande lassitude qu'elle se coucha sur le cote, son bras gauche replie sous sa tete. Une brise chaude courait dans les herbes, apres avoir passe dans les grands arbres, dont les feuilles bruissaient comme de petites vagues qui viennent mourir au rivage; un doux bourdonnement d'insectes s'echappait des haies voisines; la terre etait brulante, l'air etait rempli de vagues murmures, tout invitait au sommeil, et la pauvre fille ne tarda pas a s'endormir sous la voute d'azur.

Qui pourra determiner l'instant de raison ou commence le sommeil, ou finit la veille? Qui pourra dire ce qui distingue le reve de la reverie? s'ils sont separes par un abime, ou s'ils sont unis etroitement?... Elisabeth s'etait reportee par la pensee aux jours de son enfance; on l'interrompt dans sa reverie, elle dit adieu au monde des songes, elle marche, elle agit, elle fait sa tache journaliere, puis elle se repose; et, sitot que le sommeil a ferme ses yeux, la voila de nouveau dans la maison de son pere. Le temps a bruni le chaume que, tout enfant, elle avait vu prendre a la premiere moisson dont elle eut garde le souvenir. Sa mere ne file plus pres du foyer demi-eteint, dont elle remuait les cendres pour preparer le repas du soir. C'est Elisabeth qui remplit la petite chambre de son mouvement, c'est elle qui nettoie l'aire, c'est elle qui ranime le feu mourant, c'est elle qui va chercher les legumes dans le jardin, c'est elle qui console et qui soigne son vieux pere invalide; car il s'est passe de grands evenements depuis qu'Elisabeth est devenue jeune fille, et, comme les empires, les

chaumieres ont aussi leurs revolutions. La mere d'Elisabeth repose sous le vieil if du cimetiere; son pere n'a plus la force de travailler; c'est a elle de le nourrir. Mais, comme elle ne trouve pas de place dans le village, il faut s'expatrier. Aussi, par une belle matinee de juillet, voila qu'Elisabeth sort de la pauvre maison en donnant le bras au vieillard. Ils se dirigent lentement vers une grande avenue ou la foule afflue. C'est la que, de tous les environs, accourent les jeunes paysans qui vendent leur travail aux fermiers. Elisabeth se mele au groupe des jeunes filles, et, comme ses compagnes, elle porte un bouquet a son corsage pour indiquer qu'elle veut entrer en condition; il y a toujours des fleurs pour cacher les miseres de la vie. Un beau jeune homme s'arrete devant elle, la considere un instant, puis s'adresse au vieillard et regle avec lui les conditions du marche. C'est le fils d'un riche fermier de Sainte-Croix; son pere l'a charge de lui ramener une servante pour traire les vaches; Elisabeth parait pouvoir remplir ces fonctions. Le jeune homme monte sur sa bonne jument normande et fait asseoir la jeune fille derriere lui. Le vieux pere embrasse encore une fois sa fille et, avant de regagner sa maison deserte, il jette un dernier regard au fils du fermier, regard ou se peignaient toutes ses angoisses et qui disait: "Je te confie mon enfant, c'est mon bien le plus precieux; respecte-la comme tu respecterais ta soeur; le bon Dieu saura bien t'en recompenser!" Puis la jument prend son trot habituel, emportant le dernier lien qui rattachait le vieillard a la vie... Elisabeth avait le coeur gros et faisait de grands efforts pour retenir ses larmes. Son compagnon de route respecta sa douleur; il ne se retourna pas une seule fois pendant toute la duree du voyage; et c'etait chose vraiment singuliere de voir ces deux jeunes gens si pres l'un de l'autre, et pourtant si indifferents, comme s'ils eussent ignore que Dieu leur avait reparti la jeunesse et la beaute. Mais les jours se succederent, et la grande douleur s'effaca. Puis vint le temps de la moisson; les bles etaient superbes, abondants. Aussi quel mouvement, et comme la sueur roulait sur les joues, et comme on apportait de la gaité aux repas qu'on prenait en plein air! Maitres et domestiques vivaient dans une douce familiarite. Memes travaux, memes peines, meme table! c'etait la famille du temps des rois pasteurs; c'etait l'egalite dans toute sa plenitude. Souvent la meme coupe de terre servait a deux convives, et le breuvage n'en paraissait pas plus amer a Germain quand les levres d'Elisabeth s'y etaient deja trempees. Elisabeth a son tour ne pouvait s'empecher de comparer Germain aux choses qui l'entouraient, et elle trouvait que les cheveux de Germain etaient plus blonds que les epis dores, et elle trouvait que les yeux de Germain etaient d'un plus bel azur que le bleu du ciel... Puis vinrent les veillees; le vieillard s'asseyait sous la grande cheminee et rappelait a ses contemporains les choses de son temps, et tous riaient a ces doux souvenirs. Mais Germain et Elisabeth ne riaient pas; ils se regardaient, tout en feignant d'ecouter; puis, quand l'histoire avait ete reprise, abandonnee et reprise une derniere fois, quand le narrateur s'endormait a la suite de son auditoire, le fils du riche fermier et la pauvre servante s'echappaient sans bruit... Puis vinrent les beaux jours, et l'on dansa sous les grands marronniers du village; mais Elisabeth ne s'y montra pas; les cris de joie l'attristaient...

Et la sans doute finissaient les souvenirs heureux, pour faire place a des pensees qui etreignaient cruellement la jeune fille endormie; car sa respiration devenait haletante, son sein se soulevait par bonds inegaux, et sa main se crispait comme si elle eut voulu repousser avec force l'agression d'un ennemi. Ses doigts en effet rencontrerent un obstacle. Elisabeth se reveilla en sursaut et apercut le gros chien de la ferme, qui semblait trouver, a lui passer la langue sur le visage, le plaisir que prend un enfant gourmand a lecher un bouquet de fraises.

—Tu ne te genes pas, mon bon Fidele, dit Elisabeth en s'amusant a meler ses doigts dans les poils soyeux du chien. Au surplus, tu m'as rendu un veritable service en me reveillant; car je revais des choses bien tristes!... Ah! tu regardes de cote?... Ton maitre ne doit pas etre loin. En effet, le voila.

La jeune fille se leva et repoussa doucement le chien, qui s'en alla rejoindre son maitre pour le precéder de nouveau en aboyant joyeusement. Elle attacha l'extremite de son tablier a sa ceinture et alla prendre une des cannes a lait qu'elle posa sur son epaule. Germain etait deja a ses cotes.

—Que faites-vous la, Elisabeth? demanda-t-il.

—Vous le voyez: je remplis ma tache de tous les jours.

Legendes Normandes

—Quand je suis arrive, vous etiez assise, et vous vous etes levee subitement a mon approche...

—Comme doit le faire une pauvre servante lorsqu'elle est sous l'oeil du maitre, interrompit Elisabeth.

—Croyez-vous que je veuille vous reprocher de vous etre reposee?... Elisabeth, Elisabeth! depuis quelques jours j'ai doute de vous; je vous ai vue plus d'une fois me lancer des regards ou se peignait plutot la haine que l'amitie. Je ne m'etais donc pas trompe! vous m'en voulez? vous ne m'aimez plus?

—Mon coeur n'a pas change, repondit Elisabeth; mais on m'a fait comprendre la distance qu'il y a entre nous. Vous etes mon maitre, je suis votre servante; vous avez le droit de me surveiller et de me gronder quand j'oublie mes devoirs.

La jeune fille appuya la courroie de la canne contre sa tete et fit quelques pas en pliant sous son fardeau.

—Elisabeth! s'ecria Germain avec un accent douloureux, vos yeux sont rouges: vous avez pleure?

—Je ne dis pas non; mais il n'est pas defendu a une servante de pleurer, pourvu qu'elle fasse sa besogne.

—Au nom du ciel! ne me parlez pas ainsi, reprit Germain en essayant d'arreter la jeune fille.

—Laissez-moi, repondit-elle; on va trouver que je suis restee trop longtemps aux champs. Je serai grondee. On m'a deja reproche ce matin de voler le pain que je mange.

—Qui a pu dire cela? s'ecria Germain.

—Votre mere, dit Elisabeth. Vous voyez bien que vous avez tort de vous interesser a une voleuse!

—Voyons, Elisabeth, ne vous fachez pas ainsi. Vous n'ignorez pas que ma mere est un peu vive...

—Je ne l'ignore pas.

—Au fond, c'est une bonne femme...

—Je n'en doute pas.

—Et, malgre ses brutalites, elle vous aime.

—Oui... qui aime bien chatie bien, dit Elisabeth avec amertume.

—Elle vous excuserait, si elle connaissait votre etat de souffrance...

—Elle ne le saura jamais, s'ecria Elisabeth; j'aimerais mieux tomber morte a cette place que de faire un pareil aveu!

—Mais moi, reprit Germain, moi, qui suis le vrai coupable, si j'allais me jeter aux pieds de ma mere, lui avouer notre faute, lui demander pardon pour vous et pour moi?

—Elle vous pardonnerait, Germain, car elle est votre mere; mais elle me mettrait honteusement a la porte... Oh! que cela ne vous surprenne point, ajouta Elisabeth en remarquant le mouvement d'indignation du jeune homme; la scene qui s'estensee ce matin entre votre mere et moi m'a ouvert les yeux. Malheur a moi d'avoir ete jeune! malheur a moi d'avoir manque d'experience! Je ne devais pas accepter les fleurs que vous

m'apportiez; je ne devais pas m'apercevoir que vous me regardiez avec tendresse; je ne devais pas vous savoir gré des attentions que vous aviez pour moi, des peines que vous m'épargniez; je ne devais pas surtout vous laisser voir ma reconnaissance, ni vous avouer ma préférence pour vous, ni vous sourire, non! Germain, je ne devais pas vous aimer, parce que vous étiez mon maître! Malheur à moi! car vous êtes riche et vos parents voudront vous marier à une riche fermière. Et vous aurez beau dire que vous m'aimez, on ne vous écoutera pas; et vous aurez beau chercher à me retenir près de vous, moi je vous fuirai, parce que si je cédais à vos instances, on m'accuserait de vous avoir aimé pour votre fortune. Vous-même, vous le croiriez peut-être plus tard... O ma mère! Si j'avais eu ma mère près de moi, si elle avait existé seulement! L'idée de me représenter devant elle après ma faute me l'eût fait éviter... car elle m'avait élevée honnêtement, et je n'étais pas née mauvaise. Mais Dieu me l'a enlevée trop tôt, et le souvenir des morts n'est pas assez puissant pour nous arrêter... O ma mère! ma mère! que n'étiez-vous-la!

Germain était profondément ému. Il s'approcha de la jeune fille, prit une de ses mains dans les siennes et lui dit avec une rude franchise:

—Elisabeth, regardez-moi bien... Je vous aime et vous pouvez compter sur moi!

Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cependant Jacquot s'était rapproché insensiblement du groupe formé par le chien et par les deux amants. Il eut la malheureuse idée de vouloir se mirer de trop près dans la canne à lait, et Fidéle, qui avait un merveilleux instinct pour défendre la propriété, s'élança en aboyant à la tête du voleur. Germain se retourna, aperçut l'âne et l'arrêta par le cou au moment où il s'appretait à fuir. Puis, après avoir placé les cannes à lait dans les hottes de bois, il invita Elisabeth à monter sur l'âne.

—Je ne monterai pas, dit Elisabeth.

—Sérieusement?

—Sérieusement.

—Vous êtes fatiguée?

—J'en conviens; mais votre mère m'a défendu de monter sur Jacquot.

—Encore ma mère! dit Germain en haussant légèrement les épaules. C'est un tort de ne voir jamais que le mauvais côté des choses, ma chère Elisabeth. Ma mère n'est pas méchante; elle a le défaut de tenir trop rigoureusement à son droit. Ne vous sachant pas souffrante, elle s'est imaginée que c'est par paresse que vous êtes descendue si tard de votre chambre, et, pour vous punir de votre prétendue fainéantise, elle vous a condamnée à marcher à pied. Allons, j'espère que vous la connaîtrez mieux un jour, et que vous serez toute surprise de la trouver bonne et compatissante...

—Toute surprise en effet, interrompit Elisabeth avec un peu de malice.

Puis elle monta gaiement sur Jacquot; car elle n'eut pas de mal à se rendre aux raisons de son amant et à reconnaître qu'elle pouvait bien, en somme, avoir porté sur maîtresse Gilles un jugement téméraire. Tant le cœur a d'empire sur le raisonnement!

II. Le renvoi.

Après le départ d'Elisabeth, au moment où maîtresse Gilles se disposait à rentrer dans sa cuisine, une commotion subite ébranla l'air et fut suivie immédiatement d'un bruit sourd et prolongé. La fermière fit un bond, s'arrêta sur le seuil de sa porte et considéra avec inquiétude l'état du ciel. Le soleil brillait dans toute sa splendeur, l'horizon était pur; seulement de petits nuages blancs paraissaient à de longs intervalles dans l'azur, comme si un peintre maladroit eût laissé tomber son pinceau sur le fond de cette toile immense.

—Il n'y a pas la moindre apparence d'orage; ça ne peut pas être le tonnerre. Les oreilles m'auront tinte!

Rassurée par cette réflexion, maîtresse Gilles entra dans une grande pièce enfumée, qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Elle versa de l'eau dans la marmite, agaca les tisons avec le bout des pincettes et se mit à gratter consciencieusement des légumes avec la lame de son couteau, lorsque les vitres de la croisée resonnerent d'une façon étrange.

—Encore le même bruit! s'écria la fermière en sautant malgré elle.

Elle prêta l'oreille et, comme elle n'entendait plus rien, elle se remit à la besogne: Mais les vitres de resonner bientôt, et maîtresse Gilles de sauter en l'air.

—J'y suis cette fois! s'écria maîtresse Gilles, enchantée de sa découverte; boum! boum! c'est bien ça... c'est le canon.

Elle alla chercher son almanach dans son armoire et se rapprocha de la fenêtre pour le feuilleter. Aussitôt les vitres de crier:

—Boum! boum! boum!

—Toujours le même bruit! dit maîtresse Gilles en tressaillant et tournant difficilement les pages avec son pouce qu'elle mouillait pourtant à ses lèvres; voyons... nous sommes dans le mois de juin.

—Boum! boum! boum! criaient encore les vitres.

—Bon! voilà que je tremble comme une poule mouillée... Ah! nous y voilà: 22 juin 1786.

—Boum! boum! boum!

—Mais, s'écria maîtresse Gilles après avoir bien réfléchi, ce canon—la perd la tête; car le 22 juin, c'est un jour tout à fait ordinaire.

—Du tout, ce n'est pas un jour ordinaire, maîtresse Gilles, du tout, du tout! dit maître Gilles en entrant.

—Imbecile! répliqua immédiatement maîtresse Gilles.

Le fermier ne fit pas la moindre attention à l'apostrophe malveillante de sa femme et s'avança, le rire sur les lèvres, jusqu'au milieu de la cuisine.

Ce n'était pas un bel homme que maître Gilles, et le fameux roi Frédéric ne l'eût certes pas choisi pour en faire un de ses grenadiers: Mais, s'il n'avait pas une grande taille, en revanche il avait une de ces bonnes physionomies qui ont le précieux privilège de pouvoir voyager partout sans passe-port. Blonds probablement dans le principe, ses cheveux, en vieillissant, avaient pris une teinte rousse qui se rapprochait

Legendes Normandes

merveilleusement de la couleur de certaines sauces au beurre dont on a le secret en Basse-Normandie. Ses yeux étaient petits et d'un bleu pale. Il était douteux qu'ils se fussent jamais animés; mais ils avaient une expression de douceur et de bonté qui faisait oublier la vie qui leur manquait. Un nez en trompette, une large bouche qui souriait toujours, quelques brins de barbe qui couraient de l'oreille au menton complétaient l'ameublement de ce visage d'honnête homme. Maître Gilles portait une blouse d'un vert foncé qui lui descendait jusqu'aux genoux. Des guêtres blanches emprisonnaient le bas de ses jambes dont les mollets étaient alésés, je ne sais où, faire un voyage de long cours, et ses gros souliers étaient couverts de poussière; car il était sorti avant le jour pour se rendre au marché de Bretteville-l'Orgueilleuse.

Il se tenait debout devant sa femme, la regardait en ricanant et se frappait en même temps le bout du pied avec son bâton. Les vitres resonnerent de nouveau et repeterent en cœur:

—Boum! boum! boum!

—Ah! tu trouves que je dis des bêtises! reprit maître Gilles en se moquant de la fermière, que la dernière explosion avait fait sauter sur sa chaise. Crois-tu qu'on va s'amuser à tirer le canon à Caen pour faire peur aux moineaux qui mangent les cerises de notre jardin?

—Es-tu sûr que ce soit le canon?

—Parbleu!

—Je viens de regarder dans l'almanach, et ce n'est pas un jour de fête...

—Non, mais un jour de réjouissance, interrompit maître Gilles d'un air fin.

—Tu as bien de l'esprit aujourd'hui, répliqua la fermière; il faut que tu sois allé au cabaret?

—Je n'aurais guère eu le temps d'y aller, puisque me voilà déjà revenu de Bretteville.

—Qu'est-ce que tu as fait à Bretteville?

—J'y ai appris pourquoi l'on tire le canon à Caen.

—Pourquoi?

—Devine, toi qui as de l'esprit et qui sais lire dans l'almanach.

—Les Anglais ne sont pas débarqués? demanda maîtresse Gilles avec inquiétude.

—Si pareil malheur était arrivé, je ne te répondrais pas en riant.

—Alors, c'est un événement heureux?

—En peux-tu douter?... Le roi est à Caen!

—Le roi de France! s'écria maîtresse Gilles avec admiration.

—Lui-même.

—Louis XVI?

II. Le renvoi.

Legendes Normandes

—Louis XVI: un bien brave homme, a ce qu'on dit!

—Alors il faut atteler la jument noire a la charrette, reprit maitresse Gilles en s'animant. Je veux voir Louis XVI. Ca doit etre bien beau, un roi?

—Je n'en ai jamais vu; mais j'imagine que ca doit etre tout couvert d'or!

—Et ca boit et ca mange comme nous?

—Apparemment, puisqu'on m'a affirme qu'il a soupe hier chez la duchesse d'Harcourt.

—Et tout le monde peut le voir?

—Tout le monde! On me racontait ce matin, a Bretteville, qu'il ordonne a son cocher d'aller au pas pour qu'on puisse le voir a son aise. Il distribue des aumones aux pauvres; il a meme accorde la grace de six deserteurs enfermes dans les prisons de Caen.

—C'est dommage que nous n'ayons pas de deserteurs dans notre famille! murmura maitresse Gilles.

—Qu'est-ce que tu disais? demanda son mari.

—Rien.

—Tant mieux; ce sera moins long, pensa maitre Gilles.

En meme temps il deposa son baton sur une chaise, s'assit sur un des bancs et s'appuya les deux coudes sur le coin de la table.

—Tu vas me servir a dejeuner, n'est-ce pas, petite femme?

Cette qualification fut acceptee aussi naivement qu'elle avait ete donnee. Flattee de l'epithete, maitresse Gilles s'empressa d'apporter devant le fermier un morceau de lard froid et du fromage. Elle poussa meme la complaisance jusqu'a tirer du cidre au tonneau. Maitre Gilles contemplait sa femme avec etonnement; et, comme il n'etait pas habitue a de pareilles attentions, il jugea prudent d'en profiter et se laissa verser a boire sans souffler mot. Cependant la fermiere n'eut pas plus tot rempli le verre qu'elle releva, par un geste familier, le menton de son mari.

—Nous allons a Caen, n'est-ce pas, mon petit homme?

—Pour voir le roi?

—Sans doute.

—Il est inutile de fatiguer la jument noire.

—Alors tu me refuses?

—Je ne refuse pas; je dis que nous n'avons pas besoin de nous deranger.

—Pourquoi?

Legendes Normandes

—Parce que c'est le roi qui se derange lui-meme.

—Deviens-tu idiot?

—Pour aller de Caen a Cherbourg, dit tranquillement maitre Gilles, il faut bien passer par ici, a moins qu'on ne prenne la mer.

—Ainsi, le roi Louis XVI va passer devant notre maison?

—Aujourd'hui meme; dans moins de deux heures peut-etre.

—J'en deviendrai folle! s'ecria maitresse Gilles en se frappant dans les mains et en sautant comme une enfant.

—C'est deja fait, pensa maitre Gilles en se versant a boire.

Car, depuis qu'on n'avait plus besoin de sa jument noire, il fallait bien qu'il se resignat a se servir lui-meme d'echanson.

—Et le jeune roi n'est pas fier? reprit la grosse fermiere.

—On raconte qu'il s'est laisse embrasser, a l'Aigle, par la maitresse de l'auberge ou il a dine.

—Je donnerais dix ans de ma vie pour qu'il m'en arrivat autant! s'ecria maitresse Gilles.

—Il parait, poursuivit le fermier, qu'il adore le peuple et qu'il considere ses sujets comme ses enfants.

—La bonne nature d'homme!

—Il ressemble peu au feu roi.

—C'est son fils?

—Non, son petit-fils; il est aussi bon que son aieul etait mechant. Mais la mechancete... c'est comme la goutte: ca saute souvent plusieurs generations.

—Je me sens deja de l'affection pour lui, dit maitresse Gilles.

—Et tout le monde est comme toi. La foule pousse des cris de joie sur son passage et lui jette des fleurs.

—Et nous, est-ce que nous ne lui offrirons pas quelque chose? demanda la fermiere, qui avait sur le coeur le baiser donne a l'aubergiste de l'Aigle.

—C'est une idee, ca, ma femme! repondit le paysan en se grattant la tete.

—Je vais cueillir toutes les fleurs qui sont dans le jardin.

—Ca n'est pas assez substantiel, les fleurs, remarqua maitre Gilles en reflechissant profondement.

—Ah! j'y suis! s'ecria la fermiere avec enthousiasme.

—Eh bien? dit le fermier, la bouche beante.

II. Le renvoi.

Legendes Normandes

—Eh bien! j'ai deux beaux chapons...

—Ca n'est pas assez, dit maitre Gilles en hochant la tete.

—Nous y joindrons le dernier ne de nos agneaux. Je vais le savonner, le savonner, qu'il sera plus blanc que la neige! et lui passer autour du cou le ruban rouge que je mets les jours de fete.

—Oui, mais...

—Mais quoi?

—Qui l'offrira?

—Moi.

—Et les chapons?

—Moi, dis-je, et c'est assez! repliqua maitresse Gilles, qui rencontra sans s'en douter un hemistichie celebre.

—Mais...

—En finiras-tu avec tes *mais*! s'ecria la fermiere... Est-ce que je ne saurai pas m'expliquer aussi bien que toi?

—Je ne dis pas non; mais si tu avais une *jeunesse* avec toi, ca n'en ferait pas plus mal.

—Une *jeunesse*?... et qui donc?

—Elisabeth, par exemple; elle n'est pas vilaine fille; et, en prenant ses *habits* du dimanche...

—Tais-toi!

—Elle serait presentable.

—Tais-toi! tais-toi! s'ecria maitresse Gilles en fermant avec sa main la bouche de son mari... N'as-tu pas honte de songer a Elisabeth, une mechante creature qui nous pille, qui nous vole, qui mange notre pain et ne fait pas le quart de sa besogne! Cette fille-la est indigne de paraitre devant le roi; et, si je n'avais pitie de son pere, je l'aurais deja mise a la porte.

—Je ne me suis pas encore apercu qu'il manquait quelque chose a la maison, dit timidement le fermier.

—C'est-a-dire que je mens, reprit la fermiere en se croisant les bras sur la poitrine. Tu ne rougis pas de prendre la defense de cette mechante fille?... Vous etes tous comme cela, du reste, et je suis bien sotte de m'en facher. Si j'avais dix-huit ans, comme Elisabeth, oh! j'aurais toujours raison, et l'on serait aux petits soins pour moi. Mais je n'ai pas dix-huit ans, et j'ai tort, parbleu! Je deraisonne, je perds la tete... C'est moi pourtant qui dirige ta maison, moi qui fais ta cuisine, moi qui recois les voyageurs, moi qui soigne la laiterie, moi qui donne a manger a la volaille, qui ecris les quittances; car tu n'es propre a rien, toi; tu n'as pas plus de tete qu'une linotte, plus d'energie qu'une poule mouillee! Tu as tellement peur d'une querelle que tu te laisserais marcher sur le pied, voler et jeter a la porte, plutot que de montrer que tu es un homme!... Ah! mademoiselle Elisabeth est le modele des servantes?... Ecoute, voila dix heures qui sonnent a l'horloge; elle n'est pas encore revenue des champs, elle n'a pas encore fini de traire les vaches!... Oui, je te conseille de regarder par la fenetre; tu pourras y rester longtemps si tu tiens a la voir revenir...

Legendes Normandes

—Pas si longtemps, dit le fermier en indiquant du doigt la grande route; car la voila avec Germain.

—Et perchee sur l'ane! s'ecria maitresse Gilles.

Rouge de colere, elle sauta par-dessus le banc, bouscula son mari, renversa deux chaises et s'elanca dans la cour.

Au moment ou Germain tirait l'ane par la bride pour lui faire passer le petit pont jete sur le fosse qui separait la cour de la route, Elisabeth apercut la fermiere qui accourait en poussant des cris furieux.

—Laissez-moi descendre, dit-elle a Germain; autant vaut eviter une querelle, quand on le peut.

—Ma mere se calmera, soyez tranquille, repondit le jeune homme.

Lorsqu'il se retourna, il se trouva face a face avec maitresse Gilles, qui ne cessait de crier, bien qu'elle fut tout pres des jeunes gens:

—Descendra-t-elle, la faineante, la paresseuse!

Elisabeth n'avait pas attendu cette derniere injonction pour sauter a terre. Cette prompte obeissance sembla redoubler la colere de maitresse Gilles.

—Je vous avais defendu de monter sur Jacquot, dit-elle en montrant le poing a la servante. Vous me la tuerez, la pauvre bete!

—Quant a cela, ma mere, dit Germain avec calme, Jacquot est bien de force a porter Elisabeth.

—Jacquot est un vieux serviteur, repliqua vivement la fermiere, et l'on ne doit pas abuser des gens, qui ont passe toute leur vie a travailler, pour encourager la paresse d'une demoiselle Elisabeth!... Mais, voila ce que c'est: on n'a plus d'egards pour la vieillesse quand on ne sait meme pas respecter sa mere.

—Je ne crois pas vous avoir manque de respect, repondit simplement Germain.

—Je vous repete, poursuivit maitresse Gilles, que vous ne devez pas aller contre mes volontes. Or, j'avais defendu ce matin a cette mechante fille de monter sur Jacquot; quand on se leve a huit heures du matin pour aller traire les vaches, on peut bien marcher a pied; car il n'y a plus de rosee dans les champs.

—Ecoutez-moi, ma mere, dit Germain.

—J'ecoute, repondit maitresse Gilles du ton d'une personne qui a pris la ferme resolution de se boucher les oreilles tout le temps qu'on lui fera l'honneur de lui parler.

—En revenant ce matin de voir nos bles, dit Germain, j'ai rencontre Elisabeth dans l'herbage ou sont les vaches; elle etait etendue a terre et dormait profondement...

—C'est probablement pour dormir qu'on l'a louee!

—Elle s'est reveillee a mon approche et m'a dit qu'elle etait souffrante.

—Toujours l'excuse des paresseux!

Legendes Normandes

—Et comme elle avait grand'peine a marcher, je n'ai cru faire que mon devoir en l'engageant a monter sur Jacquot.

—Malgre ma defense!

—Je ne la connaissais pas... D'ailleurs, je pense que vous en auriez fait tout autant a ma place, si vous aviez vu sa paleur et son abattement; car je vous sais bon coeur.

—Je le crois pardine bien que j'ai bon coeur!... on en abuse assez! repondit la fermiere qui ne parut pas tout a fait indifferente a ce compliment.

Germain s'imaginait avoir gagne la cause d'Elisabeth. Malheureusement maitre Gilles, qui avait observe de la fenetre de la cuisine ce qui se passait dans la cour, eut la facheuse idee de venir se meler au debat. A la vue de son mari, la fermiere se rappela la discussion qu'elle avait eue avec lui, et sa mauvaise humeur prit des proportions telles qu'aucune puissance humaine n'eut ete capable d'arreter le debordement de paroles qui sortit de sa bouche.

—Bon! voila l'autre, maintenant! s'ecria-t-elle en lançant a son mari un regard furieux... Ne suis-je pas la plus malheureuse des femmes! Mon fils et mon mari se donnent la main pour me tourmenter. Mais, au lieu de me faire mourir ainsi a petit feu, mettez-moi a la porte de chez nous!... Vous pourrez alors garder votre Elisabeth, puisque vous avez besoin de cette fille-la pour vivre... Oui, oui! c'est une excellente creature; elle n'est pas paresseuse, elle n'est pas malhonnete, elle ne vole pas ses maitres, c'est la brebis du bon Dieu!... Allez donc l'embrasser, Germain; epousez-la meme, si bon vous semble; et vous, maitre Gilles, chassez-moi de la maison, j'irai mendier mon pain sur la grand'route... C'est moi qui suis la voleuse, c'est moi qui suis la faineante!... Voyons, poussez-moi sur le chemin et tachez de vous remuer un peu!

La recommandation n'etait pas inutile; car maitre Gilles et son fils restaient immobiles et silencieux.

Chez le fermier, c'etait stupefaction, etourdissement, timidite et habitude de supporter sans se plaindre les orages domestiques; chez Germain, au contraire, c'etait consternation, desesperoir. Ses yeux etaient tournes du cote d'Elisabeth, qui s'etait assise sur le banc de pierre, au pied d'un poirier dont les branches s'attachaient comme autant de bras au mur de la maison. La jeune fille avait cache sa tete dans ses mains, et de grosses larmes roulaient le long de ses joues. Germain entendait de sa place les sanglots qu'elle cherchait a retenir. Il ne put supporter plus longtemps ce spectacle et son secret lui echappa. Comme le joueur qui risque sa fortune sur un coup de des, il risqua tout, dans un aveu que lui arracherent sa douleur et ses remords, tout, jusqu'a son amour pour Elisabeth, jusqu'a l'avenir de la pauvre fille.

—Vous etes ma mere? dit-il en serrant avec emotion les mains de la fermiere.

—Pour mon malheur! repondit-elle.

—Et vous, vous etes mon pere? reprit-il en s'adressant a maitre Gilles.

Habitué a la soumission la plus absolue, le brave homme sembla chercher dans les yeux de sa femme un signe d'assentiment.

—Vous devez donc m'aimer comme votre fils? poursuivit Germain.

—Pour cela, ca ne fait pas de doute! dit le fermier en embrassant le jeune homme.

Quant a maitresse Gilles, elle se tenait toujours sur la defensive.

Legendes Normandes

—Et vous desirez mon bonheur? continua Germain.

—C'est encore vrai, dit le fermier.

—Eh bien! supposez que le bon Dieu, au lieu de vous accorder un garçon, vous ait donne une fille...

—Ca m'aurait mieux convenu! interrompit maitresse Gilles.

—Supposez encore, poursuivit Germain, que vous soyez dans la pauvreté et que votre fille soit obligée pour vivre de se louer comme servante dans une ferme. Votre fille est belle, le fils du fermier s'en aperçoit, il l'aime, il ne le lui cache pas, et la pauvre enfant l'écoute pour son malheur à elle... Que doit faire le fils du fermier?

—Si ce garçon-là a du cœur, dit maître Gilles, il doit en faire sa femme.

—Et si son père s'y oppose? demanda Germain.

—Il aurait tort, répondit le brave homme. Il pourrait bien, sans doute, gronder son fils; mais il ne devrait pas causer, par son refus, la perte de la jeune fille.

—Eh bien, mon père, grondez-moi! dit Germain en fondant en larmes et en tombant dans les bras du vieillard; car le fils du fermier c'est moi, et la servante c'est Elisabeth.

Le brave homme serra son enfant contre son cœur avec une grosse émotion. Cette confidence renversait bien des projets; mais les beaux rêves qu'il avait caressés s'évanouirent sans peine, sinon sans regrets, pour faire place aux sentiments d'honnêteté qui faisaient le fond de son caractère; et le pardon s'échappa de ses lèvres avec le dernier baiser qu'il donna à son fils.

Cependant, maitresse Gilles n'avait pas eu besoin d'attendre la fin de l'apologue pour en comprendre la moralité; car les femmes, dans quelque milieu social que le sort les ait placées, surpassent de beaucoup les hommes en finesse, et rien n'est plus merveilleux que leur aptitude à deviner les choses les plus impenetrables, pour peu qu'il s'y mêle de l'amour ou tout autre sentiment délicat. Elle n'eut pas plus tôt entendu les premiers mots de la confidence que, sans s'inquiéter de la détermination que prendrait son mari, elle courut rapidement vers la maison. Elle monta à sa chambre, ouvrit son armoire, compta dix écus dans sa main et redescendit quatre à quatre les marches de l'escalier. Son visage, si coloré d'ordinaire, était presque pâle et ses lèvres tremblaient. Elisabeth était toujours assise sur le banc de pierre et pleurait. Maitresse Gilles s'approcha de la jeune fille, dont elle écarta brusquement les mains, et lui jeta les pièces de monnaie sur les genoux.

—Voyez, dit la fermière, s'il y a bien dix écus. Je ne vous dois que onze mois; mais je vous paie l'année entière, afin d'être débarrassée plus tôt de vous.

—Vous me mettez à la porte? dit Elisabeth.

—Ca me paraît clair.

—Vous êtes mécontente de moi? Je ne travaille pas assez?

—Il s'agit bien de cela! s'écria maitresse Gilles avec indignation.

—Germain a parlé! se dit Elisabeth en retombant sur le banc de pierre, je suis perdue!

Legendes Normandes

D'abondantes larmes s'échapperent de ses yeux, et sa tête s'affaissa sur sa poitrine, comme une fleur qui plie sous le poids de la rose.

—Ramassez votre argent, reprit durement la fermière en montrant les pièces de monnaie qui avaient roulé à terre.

Ces paroles rappelerent Elisabeth au sentiment de sa position; elle fit un violent effort sur elle-même et se leva.

—Merci! répondit-elle en détournant la tête.

—Vous les dédaignez?

—J'aime mieux vous avoir servie pour rien!

—Pour rien, dites-vous? répliqua brutalement maîtresse Gilles; et vous avez fait le malheur de mon fils!

Ces derniers mots firent tressaillir la jeune fille. Elle leva noblement la tête et obligea la fermière à baisser les yeux sous son regard.

—Maîtresse Gilles, dit-elle, apprenez que le malheur n'a frappé chez vous qu'une seule personne, et cette personne, c'est moi! Si je ne respectais votre mari, si je ne... pardonnais à Germain, je ne partirais pas d'ici sans vous maudire... Vous comprendrez plus tard combien vous avez été injuste et cruelle à l'égard d'une pauvre enfant, qui ne se croyait pas en danger sous votre toit... Je ne demande pas d'autre vengeance; et, lorsque je sortirai de cette maison, d'où vous me chassez indignement, pas une parole de haine ne s'échappera de ma bouche... Je trouverai peut-être même la force d'appeler sur elle la bénédiction du ciel.

À ces mots, elle disparut dans l'intérieur de la maison.

Le fermier et son fils, après le premier épanchement, furent tout surpris de ne plus voir maîtresse Gilles à leurs côtés; ils l'aperçurent bientôt près de la porte de la cuisine et marchèrent à sa rencontre.

—Tu sais tout? dit le fermier en s'essuyant les yeux du revers de sa manche, et tu pardonnes à Germain?

—Il le faut bien, répondit la fermière en se baissant pour ramasser les écus qui étaient restés au pied du banc.

—Qu'est-ce que c'est que cet argent? demanda maître Gilles?

—Ce sont les gages d'Elisabeth.

—Tu la paies d'avance?

—Je la mets à la porte.

—Vous la chassez! s'écria Germain. Voyons... vous plaisantez, ma mère?

—Je ne plaisante pas; je ne veux pas garder une fille de mauvaise vie chez moi.

—Mais c'est moi qui ai fait tout le mal! reprit le jeune homme.

—Et c'est à moi de le réparer, répondit la fermière.

Legendes Normandes

—Tu as tort, ma femme, hasarda maitre Gilles.

—Tais-toi, lui dit maitresse Gilles; cela ne te regarde pas.

—Comment! mon pere, vous souffrirez une pareille indignite? dit Germain en voyant le fermier se preparer a la retraite.

—Petite pluie abat grand vent, lui repondit maitre Gilles a voix basse; dans moins d'une heure ta mere ne songera plus a renvoyer sa servante.

—Vous vous trompez, dit la fermiere, car la chose est deja faite. Elisabeth a reçu son conge. Elle ne dormira pas cette nuit sous mon toit.

—Ah! ma mere, s'ecria Germain en eclatant en sanglots; il eut mieux valu ne pas me mettre au monde.

III. Louis XVI.

Les details que maitre Gilles avait recueillis a Bretteville sur l'arrivee prochaine de Louis XVI etaient exacts. Le jeune roi avait quitte Versailles le 21 juin 1786, pour se rendre a Cherbourg. Il arriva dans la soiree du 21 au chateau d'Harcourt, ou il passa la nuit, et le 22, a dix heures du matin, il s'arreta a Caen, sur la place des Casernes, et recut des mains du comte de Vandœuvre les clefs de la ville. La foule s'etait portee au devant du roi, qui recevait avec bonte les placets qu'on lui faisait parvenir. Ce fut seulement a l'extremite de la ville qu'il permit a ses cochers de lancer les chevaux. Le temps etait magnifique. Louis XVI ne se lassait pas d'admirer les moissons qui couvraient la campagne. Il prenait une joie d'enfant a passer la tete a la portiere, pour mieux respirer la senteur des champs; et, se retournant vers ses compagnons de route, le prince de Poix, les ducs de Villequier et de Coigny:—Convenez, messieurs, leur disait-il gaiment, que Virgile avait raison de conseiller aux Romains de deserter leurs villas pour aller chercher de douces emotions au sein de la campagne.

Et les carrosses de la cour passaient si rapides que les arbres de la route semblaient courir a toutes jambes le long des fosses, et qu'un nuage de poussiere se roulait en tourbillons epais a l'arriere des voitures. Mais, a chaque village, Louis XVI ordonnait de ralentir la marche et se montrait aux paysans qui saluaient son apparition par des cris de joie. Lorsqu'on fut sorti de Bretteville-l'Orgueilleuse, le roi parut regretter de ne pas s'etre arrete dans ce village. Le grand air lui avait ouvert l'appetit.

—Sa Majeste trouvera bientot ce qu'elle desire, dit le duc de Villequier.

—Vous croyez? demanda Louis XVI.

—J'en suis certain, car j'ai parcouru cette route a cheval; et, dans moins de dix minutes, nous rencontrerons une auberge sur la droite, au bas de deux cotes.

—A merveille! s'ecria joyeusement Louis XVI; nous allons faire un repas en plein air, comme de vrais bergers.

Tandis que le roi sortait de Bretteville-l'Orgueilleuse, un silence solennel regnait dans la grande cuisine de maitresse Gilles. On n'entendait que le bruit sec des sabots qui frappaient l'aire ou le tic-tac monotone du balancier de l'horloge. Mais voila qu'une rumeur extraordinaire, accompagnee de convulsions, eclate soudain dans cette petite boite carree, comme si l'etre anime qu'elle semblait retenir prisonnier entre ses parois eut voulu briser ses chaines... et midi sonna. Ce fut comme un coup de theatre,—car c'etait l'heure du diner—et maitresse Gilles remplit a elle seule de son mouvement toutes les parties de son immense cuisine. Les assiettes, qu'on aurait pu considerer comme les pieces principales d'un vaste echiquier, s'alignerent sur les

Legendes Normandes

bords de la table; les couteaux et les fourchettes se placerent a leur droite, en guise de cavaliers; les verres se poserent carrement en tete, sur la premiere ligne, en guise de pions, et les pots de cidre furent plantes comme des tours aux quatre coins de la table. Lorsqu'elle vit arriver les hommes de journee, maitresse Gilles apporta la soupiere, d'ou sortait un epais nuage de fume. Mais personne n'y toucha; on attendait le fermier et son fils. Enfin maitre Gilles parut. Sa physionomie n'avait rien de rassurant; sa bouche, fendue evidemment pour un sourire perpetuel, se contractait en grimacant, comme lorsqu'il avait du chagrin.

—Tu ne l'as pas trouve!... je vois bien cela a ta mine, s'ecria maitresse Gilles, sans donner a son mari le temps de s'expliquer.

—Que peut-il etre devenu, notre pauvre Germain? dit le fermier en se laissant tomber sur une chaise avec accablement.

—Vous ne l'avez pas vu, vous autres? demanda maitresse Gilles aux gens de la ferme.

—Non, repondirent les domestiques.

—Tu ne manges pas? reprit la fermiere en se tournant vers son mari.

—Je n'ai pas faim.

—Poule mouillee! s'ecria dedaigneusement maitresse Gilles en emplissant son assiette jusqu'aux bords... Il se retrouvera, ton fils, il se retrouvera, parbleu!... Il est alle prendre l'air... Ah! mon Dieu! qu'entends-je? s'ecria de nouveau maitresse Gilles; et, pour la premiere fois de sa vie, elle laissa tomber son assiette, qui couvrit l'aire de soupe et de morceaux de faience... C'est le roi!

A ce mot, tous les gens de la ferme quitterent leur place, jusqu'a maitre Gilles, qui, s'il n'avait pas d'appetit, retrouva du moins des jambes pour la circonstance; et tout le monde, maitres et domestiques, se precipita a l'entree de la maison. C'etaient bien, en effet, les carrosses de la cour qui descendaient la cote au grand galop de quatre chevaux.

—Et mes chapons? s'ecria maitresse Gilles avec desolation. Qu'on aille me chercher mes chapons!

Un garcon de ferme se detacha du groupe pour obeir aux ordres de sa maitresse.

—Et mon agneau?

—Le voici, dit le fermier en saisissant le pauvre petit animal qui passait a cote de sa mere. Mais il n'est pas decrotte.

—Tant pis! repondit maitresse Gilles.

En meme temps elle fit ranger toute sa petite armee de valets et se mit a leur tete, tandis que son mari, place modestement a deux pas en arriere, tenait dans ses bras les chapons et l'agneau. Puis elle se prepara a marcher au devant des voitures. Mais elle s'arreta subitement, recula en trebuchant et ne retrouva son equilibre que sur les pieds de son mari.

Le roi etait descendu de voiture, accompagne de plusieurs seigneurs de sa suite, auxquels il montrait la maison avec des gestes qui pouvaient faire penser qu'il avait le desir d'y entrer. Et telle etait bien son intention; car le petit cortege se mit en marche, franchit le pont jete sur le fosse et s'avanca dans la cour.

Legendes Normandes

Maitresse Gilles n'était pas préparée à cet événement. Sa fermette l'abandonna. On la vit même trembler et jeter autour d'elle un regard désespéré, comme si elle eût appelé quelqu'un à son aide. Ce n'était plus l'arrogante fermière qui faisait retentir la maison de sa voix formidable; ce n'était plus maitresse Gilles campée fièrement, les deux poings sur les hanches, et gourmandant sans pitié les domestiques. Quant au fermier, il n'était pas étonnant que ses deux genoux se donnassent de fréquents et involontaires baisers. Le pauvre homme tremblait; la peur lui fit lâcher les deux chapons, qui s'enfuirent, et l'agneau, qui s'en alla promptement rejoindre sa mère.

Cependant le roi approchait toujours. Il n'était plus qu'à vingt pas du groupe formé par les deux fermiers et leurs domestiques.

—Et mes mains qui sont encore toutes noires de charbon! s'écria douloureusement maitresse Gilles. Voyons, Jean, dit-elle à son mari, tu peux bien recevoir le roi pendant que je vais aller les nettoyer?

—Essuie-les à ton tablier, répondit le fermier plus mort que vif.

—Et mon bonnet que je porte depuis le commencement de la semaine?

—Et mes souliers tout pleins de poussière! répliqua le paysan.

—Et mon fichu déchiré! continua la femme.

—Et mon gilet sans boutons! répondit le mari.

—Je vous répète que vous êtes superbe comme cela, Jean! s'écria maitresse Gilles.

Aussitôt elle se fit, à coup de coudes, une trouée à travers les domestiques et disparut dans la maison.

Le roi n'était plus qu'à six pas de maître Gilles.

Le pauvre fermier se tordait les mains et la sueur lui roulait sur le visage. Il essaya d'appeler maitresse Gilles, Elisabeth, Germain même qu'il savait absent. Mais la voix lui fit défaut. Comme le roi approchait toujours, comme la fuite était devenue impossible, le paysan ôta respectueusement son bonnet de laine et se plia en deux, n'osant ni se relever, ni détacher les yeux de l'extrémité de ses pieds qu'il trouvait encore plus laids et plus difformes que de coutume.

—Allons, brave homme, relevez-vous, dit Louis XVI en lui frappant amicalement sur l'épaule.

Mais maître Gilles se baissa encore plus bas, de sorte que ses longs cheveux roux semblaient prendre racine dans le sol. Sur une nouvelle invitation du roi, il se décida à se redresser. Seulement son corps se balança longtemps encore avant de reprendre son équilibre, comme ces arbustes qu'on a ployés avec la main et qui s'inclinent plus d'une fois avant de rester immobiles.

—Vous servez à boire et à manger, comme cela est écrit là-bas au-dessus de votre porte? reprit Louis XVI après l'avoir rassuré de son mieux.

—Oui, Ma-ma-majeste, begaya maître Gilles.

—Voyons, qu'allez-vous me donner à manger?

—Ma-majeste, tout ce que nous avons est à votre service. On va tuer toute la volaille, s'il le faut...

Legendes Normandes

—Mais il ne le faut pas! dit Louis XVI, que les protestations du fermier amusaient etonnantment. Je ne voudrais pour rien au monde etre la cause d'un tel massacre! Je n'ai pas, d'ailleurs, l'intention de faire un diner en regle. Une simple collation, voila tout.

—Mon Dieu! mon Dieu! si ma femme etait la seulement! s'ecria maitre Gilles au desespoir de ne pouvoir trouver quoi offrir a son souverain.

—J'aurais ete enchante de la voir, dit Louis XVI; mais, puisque le malheur veut qu'elle ne soit pas la, je m'en rapporte a vous. Vous desirez me donner de trop bonnes choses? vous voulez me gater, j' imagine? Aussi, pour vous mettre a votre aise, je vous demanderai si vous avez des oeufs?

—C'est si commun!

—Pas tant que vous le pensez, s'ils sont frais.

—Oh! quant a cela, on va les prendre au poulailler.

—Tres-bien. Et du beurre?... en avez-vous?

—On vient de le faire.

—Voila un repas magnifique! s'ecria joyeusement Louis XVI. Vous voyez, brave homme, que je ne suis pas si difficile... Eh bien, qu'y a-t-il encore? demanda le roi en remarquant que maitre Gilles se grattait l'oreille d'une maniere desesperee.

—C'est que... la cuisine... balbutia maitre Gilles, la cuisine est bien sombre, et Sa Majeste est habituee a manger dans de si beaux appartements!

—C'est cela qui vous embarrasse?... Mais, y a-t-il a Versailles une salle a manger avec un plus beau plafond que celui-la? dit Louis XVI en faisant admirer a ses gentilshommes la purete du ciel.

—Sa Majeste consent a manger en plein air? demanda maitre Gilles en ouvrant de grands yeux ebahis.

—En plein air, mon cher hote! repondit le roi. Et voici ma place toute trouvee, ajouta-t-il en se dirigeant vers le banc de pierre place pres de la porte d'entree.

Maitre Gilles, devinant l'intention du roi, ota sa veste, l'etendit avec soin sur la pierre et entra dans la maison.

Cependant deux garcons de ferme apporterent une petite table devant le roi, et maitre Gilles reparut bientot dans sa belle blouse des dimanches. Il deposa un couvert sur la table, apres avoir eu soin, toutefois, d'essuyer le verre avec le bas de sa blouse. Puis il demanda au roi quelle boisson il fallait lui servir.

—Vous avez donc le choix? dit Louis XVI.

—Majeste, j'ai encore une vieille bouteille de vin qui nous est restee du bapteme de notre fils.

—Eh bien! gardez-la pour le jour de son mariage... On aura soin, ajouta-t-il en s'adressant a ses familiers, de completer le caveau de ce brave homme.

—Alors... nous n'avons plus que du cidre a offrir...

Legendes Normandes

—Tres-bien! Servez-moi du cidre et apportez-moi de votre pain de menage. Je me sens un appetit d'enfer!

Le roi fut promptement obei. Comme il ouvrait un oeuf apres avoir coupe une tranche de pain, il crut s'apercevoir qu'on lui frappait de temps a autre sur le bas de la jambe. Il regarda de cote et vit le gros chien de ferme qui se permettait, contre toutes les lois de l'etiquette, de caresser avec sa patte les mollets de son souverain.

—Ah! je devine ce que tu veux, toi! dit Louis XVI en lui jetant un morceau de pain que le barbet attrapa avec la dexterite d'un jongleur accompli.

Mais, comme le barbet avait un appetit deregle, il renouvela ses demandes avec tant d'insistance que maitre Gilles en fut tout scandalise.

—Fi donc! vilaine bete! s'ecria le fermier; vous devriez rougir de tourmenter ainsi Sa Majeste!

Cette apostrophe bien sentie ne paraissant pas toucher le compagnon de table du roi, maitre Gilles s'arma d'un gourdin dont il montra le gros bout au parasite a quatre pattes.

—Laissez-le, dit Louis XVI en passant amicalement la main sur la tete de son protege; il ne me gene pas. Comment l'appeler-vous?

—Sauf votre respect, Majeste, il s'appelle Fidele.

—Fidele? A coup sur ce n'est pas un chien de cour, dit Louis XVI en souriant.

—Pardon, Majeste, repondit maitre Gilles, qui n'avait pas compris le jeu de mots: il n'y a pas son pareil comme chien de garde.

La nouvelle de l'arrivee de Louis XVI s'etait vite repandue, et l'on voyait accourir de tous cotes les habitants de Sainte-Croix. Ils se tenaient respectueusement a distance, le cou tendu dans la direction du roi, et suivant curieusement le moindre de ses mouvements, comme s'ils eussent ete surpris de le voir manger comme un homme ordinaire. Le bruit des cloches se fit bientot entendre, et ce signal officiel decida les retardataires a deserter le village. A cet instant la porte de la cuisine s'ouvrit, et maitresse Gilles parut sur le seuil dans ses plus beaux atours. Un grand tablier de soie, qui miroitait au soleil comme la gorge de ses pigeons, couvrait sa poitrine et descendait jusqu'au bas de sa jupe d'un rouge eclatant. Un immense bonnet, en forme de cathedrale, etalait au vent ses ailes de papillon et couronnait dignement cet imposant edifice.

La fermiere se dirigea vers le groupe des courtisans, qu'elle salua jusqu'a terre, pensant que le roi devait en faire partie. Mais, lorsqu'en se retournant, elle apercut Louis XVI assis a la petite table et etendant tranquillement son beurre sur une tranche de pain, elle entra dans une colere impossible a rendre et, saisissant rudement son mari par le collet:

—Malheureux! s'ecria-t-elle, tu as eu la betise de laisser Sa Majeste dehors!... Tu ne sauras donc jamais rien faire comme les autres!

—Pardon, dit Louis XVI qui avait grand'peine a garder son serieux, c'est moi qui l'ai voulu... Vous pouvez lacher maitre Gilles.

—C'est ma femme, dit le fermier en faisant une sorte de presentation de maitresse Gilles, quand il fut echappe de ses griffes.

Legendes Normandes

—Je l'ai devine tout de suite, repondit le roi en souriant. Elle a vraiment bonne mine, votre femme!

—Sa Majeste est bien honnete, dit maitresse Gilles en executant la plus belle de ses reverences.

Mais le roi ne s'occupait deja plus d'elle. Son attention s'etait reportee sur la foule des paysans qui remplissaient la grande route.

—Allez avertir ces bons villageois qu'on leur permet d'entrer dans la cour, dit Louis XVI a une personne de sa suite; s'ils ont quelque demande a me faire, je suis pret a les entendre.

On se rappelle qu'Elisabeth, apres la querelle qui s'etait elevee entre maitresse Gilles et son fils, refusa de recevoir le paiement de ses gages et alla se refugier dans sa mansarde. Elle se jeta a genoux devant son lit, la tete appuyee contre les draps et les mains levees au ciel. Combien de prieres entrecoupees de sanglots montent ainsi chaque jour vers Dieu! Qu'il est bon de se retrouver ainsi tout seul, loin du monde, et de sonder impitoyablement les plaies de son ame!

Qui pourrait songer en ces moments redoutables a se deguiser la verite? Les deguisements sont bons pour des chagrins d'enfant; mais, quand toutes les cordes de la douleur ont vibre en nous, il n'est plus possible d'etre hypocrite envers soi-meme.

Elisabeth pleura amerement; mais, apres le premier tumulte de ses passions, elle examina plus serieusement la conduite de la fermiere; elle s'avoua que la plupart des meres eussent agi comme sa maitresse. Elle se trouvait meme des torts, sans pouvoir toutefois excuser les brutalites et surtout l'arrogance de la fermiere. Car ce qu'on pardonne le plus difficilement chez les autres, ce sont moins les mauvais traitements que l'orgueil immodere qui cherche a nous humilier. Elisabeth etait arrivee a cet etat d'abattement physique ou l'ame, se detachant de la terre, se rapproche du ciel par la priere. Alors ses larmes coulerent moins brulantes; ses soupirs ne déchirerent plus sa poitrine et l'indulgence entra dans son coeur.

Pleine de resignation, elle se leva pour commencer ses preparatifs de depart. Au meme instant on frappa a la porte de sa petite chambre.

—Entrez, dit-elle.

La porte s'ouvrit et Germain tomba aux genoux d'Elisabeth.

—Oh! pardonnez-moi! s'ecria-t-il en sanglotant. Ne me maudissez pas, Elisabeth!

—Vous maudire! dit la jeune fille en palissant... Il faudrait alors commencer par me maudire moi-meme. Car... vous, du moins, vous aviez pour excuse le peu d'importance de votre faute, et l'irreflexion de votre age vous fermait les yeux sur le reste; tandis que moi, je devais savoir quel avenir je me preparais!...

—Ne partez pas, Elisabeth, je vous en supplie, restez pres de nous. Ma mere oubliera tout; elle finira par vous aimer et vous appeler du doux nom de fille.

—Ce sont des reves tout cela, mon bon Germain!... D'ailleurs, je ne consentirais jamais a etre votre femme.

—Vous ne m'aimez donc plus?

—Je vous aime toujours. Mais la souffrance m'a vieillie; et j'ai reflechi a bien des choses aupres desquelles je passais etourdimement jadis; et je me suis dit que la femme doit, avant tout, defendre sa purete... Lorsqu'un homme a perdu l'honneur, on dit qu'il a ete lache et tout le monde le meprise. Notre honneur a nous, c'est notre

Legendes Normandes

vertu! Lorsque nous n'avons pas su la garder, nous sommes laches comme l'homme qui a manque a l'honneur. Je ne voudrais pas epouser un homme lache... Vous ne pouvez epouser une femme sans vertu.

—Elisabeth, Elisabeth! dit Germain, ne vous jugez pas ainsi!

—Je parle comme le monde...

—Je me moque du monde et de ses jugements. Je ne sais qu'une chose: c'est que je vous estime, c'est que je vous aime!... Ne partez pas!

—C'est impossible! on m'a chassée d'ici.

—Et moi je vous dis d'y rester! Je suis le maître après tout! et ma mère ne me tiendra pas toujours...

—Une brouille avec votre mère? Voilà ce que je veux éviter à tout prix. Je vais partir.

—Pour aller?

—Chez mon père. Il n'y a que Dieu et lui qui puissent me pardonner.

—Mes larmes ne vous fléchiront pas?

—Ma résolution est prise.

—Eh bien! vous ne partirez pas seule! dit Germain.

Et le jeune homme sortit sous le coup d'une terrible émotion. Elisabeth resta quelques instants immobile, les yeux fixes sur la porte qui venait de se refermer. Puis elle éclata en sanglots.

—Mon Dieu! dit-elle, est-ce que la punition ne dépasse pas la faute?

Elle promena un regard désolé sur les murs de sa petite mansarde, dont chaque meuble était un souvenir. C'étaient le lit, où elle goûtait un si doux sommeil, le bénitier de faïence surmonté d'un Christ où elle puisait pieusement de l'eau bénite tous les matins à son réveil, la petite table sur laquelle elle lisait le dimanche, la chaise sur laquelle elle se berçait en pensant à son père infirme, à sa mère qui reposait sous le vieil if du cimetière, à ses amis d'enfance. Elle se sentait le cœur gros à l'idée de quitter ces vieilles connaissances qui l'avaient vue rêver, prier et pleurer! Et cette admirable campagne que l'on apercevait de la fenêtre! et ce bois sombre qui s'arrondissait à l'horizon comme une épaisse chevelure! et le clocher d'Audrieu qui se détachait en noir sur le bleu du ciel! Que de poésie, à l'heure des adieux, dans toutes ces choses qui lui paraissaient autrefois insignifiantes!...

Mais voilà que de riches voitures descendent la côte à grand bruit et viennent troubler sa rêverie. Elisabeth, qui tenait à rester avec ses pensées, referma la fenêtre. Elle plia soigneusement ses robes et grossit son paquet de tous les autres objets de toilette. Une rumeur extraordinaire partait d'en bas et montait jusqu'au toit; mais la jeune fille n'eut pas un instant l'idée d'ouvrir la fenêtre. Elle prit une dernière fois de l'eau bénite sous le vieux crucifix, jeta un dernier regard autour d'elle et descendit lentement les marches de l'escalier.

Il faut renoncer à peindre sa surprise et son effroi, lorsqu'elle aperçut la foule qui remplissait la cour. Elle voulut revenir sur ses pas; mais il n'était plus temps. Françoise, la servante qui s'était moquée d'elle si méchamment le matin, s'approcha d'elle et, feignant une compassion hypocrite:

Legendes Normandes

—Vous avez l'air bien triste? lui dit-elle. Cela ne convient guere dans un pareil jour!

La mechante fille avait eu soin d'elever la voix pour etre entendue des personnes qui l'entouraient. Tous les regards se porterent aussitot sur la pauvre Elisabeth, qui, rougissant et palissant, subit dans ces courts instants le plus affreux supplice qu'ait jamais endure creature humaine.

Louis XVI avait fini son repas et parlait avec bonte aux paysans. Il fut un des premiers a entendre la remarque perfide de Francoise. Il regarda Elisabeth et fut frappe de son air d'abattement.

—Laissez approcher cette enfant, dit-il.

La foule ouvrit ses rangs. Mais, soit qu'elle n'eut pas entendu les paroles de Louis XVI, soit qu'elle n'eut pas la force de faire un mouvement, Elisabeth demeura debout a la meme place, les yeux obstinement fixes sur le sol. Touche de sa position, le roi s'approcha d'elle et l'interrogea avec la plus grande douceur.

—Elle ne merite pas que Sa Majeste s'occupe d'elle, s'ecria maitresse Gilles en accourant pres du roi.

—Pourquoi? demanda Louis XVI sans se retourner.

—Parce que c'est une malheureuse!...

—Vous devriez savoir, interrompit le roi, qu'il faut toujours avoir pitie des malheureux!

Il serait difficile d'imaginer quelle fut la stupeur de maitre Gilles quand il apercut Elisabeth entre la fermiere et le roi. Il eut cependant le courage de venir au secours de la jeune fille; et on le vit se placer bravement entre Louis XVI et sa femme qui n'osa ou ne put rien dire, tant elle fut etonnee d'un pareil trait d'audace.

—Que puis-je faire pour vous? disait en ce moment Louis XVI a Elisabeth.

—Tout! Majeste, repondit maitre Gilles en avançant sa bonne figure qui n'eut jamais depuis ce jour un tel air de resolution. Vous pouvez la sauver du deshonneur! ajouta-t-il a voix basse, de maniere a n'etre entendu que du roi.

—Cette fille a failli chez vous?

—Chez moi, Majeste. Et mon fils Germain est decide a l'epouser...

—Ah! vous avez un fils? Je comprends tout maintenant. Cette enfant est moins coupable que je ne l'avais pense... Mais alors, si vous consentez au mariage, il n'y a plus d'obstacle...

—Pardon, interrompit maitre Gilles, il y a ma femme.

—C'est vrai, dit Louis XVI en souriant; vous me faites toucher du doigt un abus que je ne pourrai cependant pas supprimer dans mon royaume. Et quelle est la cause de son opposition?

—L'argent, Majeste... Elisabeth n'a pas un sou vaillant.

—Je m'en doutais, dit Louis XVI.

Il appela l'un de ses gens et lui parla a voix basse. Quelques instants apres, on apportait au roi une bourse remplie d'or qu'il presenta a Elisabeth.

Legendes Normandes

Mais la jeune fille etait dans une prostration semblable a celle du condamne a mort, qui entend les rumeurs de la foule sans pouvoir distinguer le sens des paroles qui se disent autour de lui. Desespere de la voir insensible aux bontes de Louis XVI, maitre Gilles s'approcha d'elle et lui cria de toutes ses forces: "Repondez donc, Elisabeth; c'est le roi de France qui vous parle!" Elle tressaillit, comme une personne qui sort brusquement d'un mauvais reve, leva les yeux et rencontra le regard du roi.

—Je vous dote en faveur de votre enfant, lui dit Louis XVI; vous pourrez epouser Germain.

—Oh! merci! s'ecria Elisabeth en tombant a genoux. Je demanderai a Dieu qu'il vous accorde de longs jours, et mon enfant melera votre nom a ses prieres.

Comme elle achevait de parler, ses forces l'abandonnerent, et, sans le fermier, elle fut tombee a terre. Les paysans pousserent des cris de joie et firent retentir les airs de leurs acclamations. Une seule personne ne partageait pas l'allegresse generale: c'etait Francoise, qui voyait sa manoeuvre perfide tourner au profit de son ennemie.

—Il n'y a que les mauvaises filles comme Elisabeth pour avoir de ces chances—la! disait—elle en suivant la foule.

Heureusement que sa voix se perdit dans le bruit de la multitude, comme une fausse note dans un choeur immense.

Quant a maitresse Gilles, elle n'avait pas encore retrouve la parole et ne pouvait detacher ses yeux de la bourse que son mari tenait dans ses mains. Soudain elle se frappa le front, comme une personne qui rappelle ses souvenirs; puis on la vit courir du cote de l'etable et rapporter un petit agneau dans ses bras. Mais Louis XVI etait deja rentre dans sa voiture, les postillons fouettaient vigoureusement les chevaux et, dans dans son desespoir, maitresse Gilles crut apercevoir, a travers le nuage de poussiere qui s'elevait de la route, la maitresse d'auberge de l'Aigle recevant le baiser du roi.

A quelque distance de la ferme, Louis XVI apercut, en se penchant a la portiere, un jeune paysan qui pleurait au bord de la grande route. Il reconnut le gros chien noir qui etait assis aupres du jeune homme. C'etait son compagnon de table; c'etait Fidele qui regardait tristement son maitre, sans oublier toutefois de surveiller en meme temps le baton de voyage et les habits roules dans un mouchoir. Louis XVI pensa que la Providence, en plaçant le maitre du barbet sur sa route, ne voulait pas qu'il laissat sa bonne action inachevee. Il fit arreter sa voiture et appela le jeune homme.

—Comment vous appelez-vous? lui dit-il avec bonte.

—Germain.

—Vous etes le fils de maitre Gilles?

—Oui, monseigneur, pour vous servir.

—Eh bien! ne pleurez plus et retournez a la ferme. Elisabeth vient de faire un heritage et maitresse Gilles consent a ce qu'elle devienne votre femme.

—Vous avez l'air trop bon, monseigneur, pour vouloir me tromper, dit Germain. Tout mon bonheur est attache a l'accomplissement de ce mariage; et, si vous aviez abuse de ma simplicité pour vous amuser de moi, vous m'auriez donne le coup de mort!

Legendes Normandes

—Croyez-moi, reprit Louis XVI: le bonheur vous attend a la ferme.

—Dieu vous benisse, monseigneur! s'ecria Germain, et vous accorde de longs jours!

—Voila deux fois aujourd'hui que ce souhait m'est adresse, dit le roi a ses gentilshommes; ne puis-je pas esperer que les voeux d'Elisabeth et de Germain me porteront bonheur?

Les chevaux reprirent le galop; et, tandis que Louis XVI courait a ses destinees, Germain marchait a grands pas, la joie au coeur, vers la ferme de maitre Gilles, que les paysans avaient baptisee, dans leur enthousiasme, du nom d'*Hotel fortune*. Depuis ce jour, bien que la vieille maison n'offre plus le lit et la table aux voyageurs, on n'a cesse de l'appeler dans le pays l'*Hotel fortune*, comme si le peuple eut voulu perpetuer ainsi le souvenir du passage de Louis XVI.

* * * * *